
3 1761 07955065 3

ATHALIE

DU MÊME AUTEUR

J. RACINE.	**Andromaque.** 1 vol. in-12, cart.........	1 fr.
—	**Les Plaideurs.** 1 vol. in-12, cart	1 fr.
—	**Athalie.** 1. vol. in-12, cart................	1 fr.
—	**Mithridate.** 1 vol. in-12, cart.............	1 fr.
—	**Iphigénie.** 1 vol. in-12, cart...............	1 fr.
—	**Phèdre.** 1 vol. in-12, cart..................	1 fr.
—	**Esther.** 1 vol. in-12, cart..................	1 fr.
—	**Britannicus.** 1 vol. in-12, cart............	1 fr.
—	**Théâtre complet.** 4 vol. in-12, br.... ...	12 fr.

Recueil de morceaux choisis des auteurs français, prosateurs et poètes, ouvrage conçu d'après les nouveaux programmes officiels, à l'usage de tous les établissements d'enseignement secondaire.

XVIIe SIÈCLE, précédé d'un tableau de la littérature au XVIIe siècle, in-12 de XXXIX-380 pages, cart.................... 2 fr. 25

XVIIIe SIÈCLE, précédé d'un tableau de la littérature au XVIIIe siècle, in-12 de XLIII-420 pages, cart.................... 2 fr. 25

XIXe SIÈCLE, précédé d'un tableau de la littérature au XIXe siècle, in-12 de LXXXIX-448 pages, cart.................... 2 fr. 25

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

J. RACINE

ATHALIE

TRAGEDIE TIREE DE L'ECRITURE SAINTE

ÉDITION NOUVELLE

A L'USAGE DES CLASSES

PAR

N.-M. BERNARDIN

Ancien élève de l'École normale supérieure, Docteur ès lettres,
Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne.

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

AVERTISSEMENT

Nous avons presque toujours suivi pour cette édition le texte de l'excellente édition de M. P. Mesnard. Nous avons seulement, pour faciliter aux élèves l'intelligence de certains passages, conservé les indications de jeux de scènes introduites par les éditions de 1768, de 1808 et de M. Aimé Martin.

Pour la partie historique et critique, nous devons beaucoup aux remarquables Notices de l'édition de M. P. Mesnard, à la thèse érudite et élégante de M. Deltour sur *Les ennemis de Racine*, au *Port-Royal* de Sainte-Beuve, à l'édition de Racine de Saint-Marc Girardin, continuée par M. Moland, à la *Notice sur Racine* de l'édition de M. Geruzez, à quelques articles publiés jadis par M. Taine dans le *Journal des Débats*.

Nous avons essayé de donner dans nos notes presque tous les passages des auteurs anciens ou modernes que Racine a ou semble avoir imités. Enfin, nous n'avons pas craint de faire dans ces notes une place aux *Mémoires* des acteurs célèbres, et aux souvenirs qui nous ont été transmis sur leur jeu. C'est là, nous semble-t-il, le commentaire le plus vivant de l'œuvre de Racine ; un geste ou un cri de Talma ou de Rachel suffit pour préciser nettement une situation, ou pour donner à un vers tout son sens. Par malheur, les documents sont rares. Puissent ces souvenirs dramatiques contribuer à donner aux élèves un peu de goût pour l'art de la lecture, que le charmant volume de M. Legouvé parviendra, nous l'espérons, à mettre en honneur dans nos lycées ; mais il a encore beaucoup à faire.

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR JEAN RACINE

La vie de J. Racine est étroitement liée à l'histoire de Port-Royal, et nous trouvons le Jansénisme au berceau comme au lit de mort du poète. En 1638, quelques semaines après l'emprisonnement de Saint-Cyran à Vincennes, Lancelot, bientôt suivi de MM. Le Maître et de Séricourt, était venu se réfugier à la Ferté-Milon, chez le père d'un de ses élèves, le sieur Nicolas Vitart, dont la femme, Claude des Moulins, devait être grand'tante maternelle de Racine ; les solitaires restèrent un an dans la ville, et, quatre mois après leur départ, le 21 décembre 1639, le petit Jean Racine vint au monde dans cette maison tout acquise au Jansénisme. C'est sous les mains des solitaires qu'ont grandi et se sont formés le cœur et l'esprit de l'adolescent ; si le jeune homme s'est éloigné d'eux un moment, s'il a raillé ceux que dans le fond de son âme il ne cessait pas d'aimer, « semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice », c'est à eux que, désenchanté et triste, l'homme est venu demander de guérir son cœur brisé et saignant ; et le mourant a voulu que son corps fût porté à Port-Royal des Champs, et reposât aux pieds de M. Hamon[1]. Ainsi Port-Royal enveloppe la vie tout entière de Racine ; et ce n'est pas seulement sur l'homme, mais aussi sur l'homme de lettres que s'est exercée son influence. C'est ce que vont montrer les faits dont nous allons commencer le récit, et ce que nous tâcherons d'établir en étudiant le talent de Racine.

Notre poète était de famille noble. Son bisaïeul, Jean Racine, receveur pour le Roi et la Reine du domaine et du duché de Valois, et des greniers à sel de la Ferté-Milon et de Crespy-en-Valois, avait été

1. Testament de Racine : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière aux pieds de la fosse de M. Hamon, » etc.

anobli pour ses fonctions, et c'est pour lui que furent faites les armoiries célèbres représentant un rat montant sur un chevron, et un cygne, ou *cyne*, suivant la prononciation du temps. Ce *vilain rat* désespérait Racine, et, quand ses armoiries furent enregistrées en 1697, le rat avait disparu. Jean Racine, le père du poète, était, d'après le *Mémoire* que nous a laissé Louis Racine sur la vie de l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre*, contrôleur du grenier à sel à la Ferté-Milon. Le 13 septembre 1638, il épousa Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, président au grenier à sel de la même ville. Le lendemain de sa naissance, c'est-à-dire le 22 décembre 1639, le jeune Racine fut tenu sur les fonts par son aïeule paternelle, Marie des Moulins, femme de Jean Racine, et par son grand-père maternel, Pierre Sconin. Au mois de janvier 1641, Jeanne Sconin mourut en mettant au jour une fille. Deux ans plus tard, son mari mourait à son tour, à l'âge de vingt-huit ans, trois mois après avoir épousé en secondes noces Madeleine Vol, fille d'un notaire de la Ferté-Milon. Il ne laissait que des dettes. La jeune veuve semble être devenue une étrangère pour les enfants de son mari. L'orpheline fut recueillie par l'aïeul maternel, Pierre Sconin, et son frère par leur grand'mère, Marie des Moulins, sœur de mademoiselle Vitart[1].

Marie des Moulins, devenue veuve en 1649, alla rejoindre à Port-Royal sa fille Agnès, qui y était religieuse, et, voulant mettre son petit-fils au collège, elle l'envoya dans la ville de Beauvais, dont l'évêque, Choart de Buzanval, était un ami des solitaires. Le jeune Racine sortit un peu avant seize ans du collège de Beauvais, et, malgré son jeune âge, par une faveur toute particulière, il fut admis à l'École des Granges, qui était sous la direction de deux des Messieurs de Port-Royal, Lancelot et Nicole.

L'enfance de Racine avait été entretenue dans une dévotion ardente et attendrie : Marie des Moulins, sa grand'mère, avait retrouvé deux de ses sœurs parmi les religieuses de Port-Royal ; sa fille, tante du poète, est bien connue sous le nom de Mère Agnès de Sainte-Thècle ; trois des frères de Jeanne Sconin, la mère du poète, étaient religieux de Sainte-Geneviève : ainsi, de tous côtés, dans sa famille, le jeune Racine était appelé à Dieu. Messieurs de Port-Royal nourrirent soigneusement cette grande piété, qui s'établit si profondément dans le cœur du poète que de longues années d'une vie dissipée et mondaine ne purent l'y détruire.

Le jeune homme reçut à Port-Royal une instruction solide. Nicole,

1. Une femme de la bourgeoisie, même mariée, était appelée *Mademoiselle*.

à qui l'on doit une grande partie des *Méthodes* dites *de Port-Royal*, le dirigea dans ses humanités; Lancelot, qui composa, avec Lemaistre de Saci, le fameux *Jardin des racines grecques*, lui inspira un vif amour pour la langue d'Euripide. Son élève lisait couramment le grec; c'est vers cette époque qu'il traduisait Diogène Laërce, Philon et Eusèbe, et qu'il apprenait par cœur le roman d'Héliodore, les *Amours de Théagène et Chariclée*, pour n'en être plus séparé, si son professeur le lui brûlait encore une fois. Le Maître [1], qui l'aimait particulièrement, et se nommait familièrement son « papa », trouvait, comme l'Aper du *Dialogue des Orateurs*, qu'il n'y avait pas de gloire plus grande que celle de l'orateur, et destinait son élève au barreau; il avait lui-même obtenu d'assez grands succès dans cette carrière, où M. Hamon aurait vu aussi avec plaisir entrer le jeune Racine. En somme, ce que Racine apprit surtout à Port-Royal, c'est l'art de développer, et aussi l'art de bien parler. Nous retrouverons dans ses œuvres ces deux arts, et leur part est grande dans le talent du poète.

En mars 1656, les écoliers et leurs précepteurs furent dispersés, et Racine resta aux champs avec sa famille. C'est à cette date qu'il faut placer, selon toute vraisemblance, son élégie latine *Ad Christum* sur les persécutions d'Israël. Quant aux *Hymnes du Bréviaire romain*, elles ont été incontestablement retouchées plus tard par le poète. Le jeune homme ne cultivait pas seulement la Muse latine et l'hymne sacrée; l'amour de Port-Royal, et ce goût extrême pour « les jardins, les fleurs, les ombrages », que La Fontaine reconnaît à Acante (Racine) dans sa *Psyché*, lui inspirèrent sept *Odes sur le paysage ou promenade de Port-Royal des Champs*. Ce ne sont guère que des œuvres d'écolier, où se pressent tous les procédés de la rhétorique; la description y est souvent plus minutieuse que poétique, et l'on y rencontre trop de vers comme ceux-ci :

La nature est inimitable ;
Et, quand elle est en liberté,
Elle brille d'une clarté
Aussi douce que véritable.

C'est tout au plus si deux ou trois strophes font pressentir un talent futur, et méritent d'être sauvées de l'oubli, comme le début de celle-ci :

Là, l'hirondelle voltigeante,
Rasant les flots clairs et polis,
Y vient, avec cent petits cris,
Baiser son image naissante.

1. Frère de Lemaistre de Saci. Le nom s'écrit avec les deux orthographes, indifféremment

Ces amusements d'écolier ne semblent pas avoir effrayé les solitaires, qui ne disent encore rien. Racine sortit de Port-Royal en octobre 1658, à dix-neuf ans, pour faire son cours de logique au collège d'Harcourt, qui entretenait de bons rapports avec les Jansénistes (c'était là que, en 1656, avaient été secrètement imprimées plusieurs des *Provinciales*, par les soins du principal, Thomas Fortin). Prit-il beaucoup de goût à la logique ? Nous ne le saurions dire. Ce que nous savons, c'est que, pour la naissance du fils de Mademoiselle Vitart, sa tante, il écrivit, dans le goût prétentieux de l'époque, un sonnet dont une pointe et la chute le ravissaient :

> Et toi, fille du jour, qui nais devant ton pere,
> Belle Aurore, rougis.....

et s'adressant à l'enfant :

> Sois digne de Daphnis, et digne d'Amaranthe,
> Pour être sans égal, il les faut égaler.

Peu de temps après, il faisait pour le cardinal de Mazarin un sonnet sur la paix des Pyrénées. Cette fois, Port-Royal s'inquiéta pour tout de bon : l'oiseau voulait sortir de son nid.

Mais le jeune homme, qui venait de quitter le collège et était entré chez son oncle Vitart [1], intendant des ducs de Chevreuse et de Luynes, se préoccupa fort peu de ces remontrances, et composa pour le mariage du Roi son ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. Il a raconté à son ami l'abbé Le Vasseur, dans une lettre du 13 septembre 1660, comment son oncle Vitart soumit cette pièce à Chapelain et à Perrault : « M. Chapelain a donc revu l'ode avec la plus grande bonté du monde, tout malade qu'il était. Il l'a retenue trois jours durant, et en a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien suivies.... Au sortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault, contre notre dessein, comme vous savez. Il ne s'en put empêcher, et je n'en suis pas marri à présent. M. Perrault lui dit aussi de fort bonnes choses, que M. Vitart mit par écrit, et que j'ai encore toutes suivies, à une ou deux près....... Je ne vous dirai rien de leur approbation, sinon que M. Perrault a dit que l'ode valait dix fois la comédie [2]. Et voilà ces paroles de M. Chapelain, que je vous rapporterai comme le texte de l'Évangile, sans rien y changer. Mais aussi *c'est M. Chapelain*, comme disait à chaque mot M. Vitart. « L'ode est fort belle, fort poé- » tique, et il y a beaucoup de stances qui ne se peuvent mieux. Si

1. Nicolas Vitart, fils de Claude des Moulins, était cousin germain du père de Racine, et oncle à la mode de Bretagne du poète.
2. Il s'agit sans doute de la tragédie d'*Amasie*.

« l'on repasse ce peu d'endroits marqués, on en fera une fort belle « pièce..... Ce qu'il y a de plus considérable à changer, ç'a été une « stance entière, qui est celle des Tritons. Il s'est trouvé que les Tri- « tons n'avaient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la « mer. » Cette ode est la première œuvre de Racine qui fut livrée au public, et elle commença sa réputation ; il est piquant qu'elle ait été patronnée par Chapelain et par Perrault.

En même temps (1660), le jeune poète composait pour les comédiens du Marais une tragédie d'*Amasie*, dont le sujet ne nous est pas connu, et qui ne fut pas représentée. En juin 1661, il écrit à l'abbé Le Vasseur qu'il est en train de faire, sur les conseils d'une comédienne, une pièce des *Amours d'Ovide :* « J'ai fait, refait et mis enfin dans sa dernière perfection tout mon dessein. J'y ai fait entrer tout ce que m'avait marqué Mademoiselle de Beauchâteau, que j'appelle la seconde Julie d'Ovide. » Cette pièce ne fut sans doute pas terminée.

C'est à cette époque que Racine se lia étroitement avec La Fontaine, et qu'on le rencontre souvent au cabaret en sa compagnie, et dans celle d'un ancien capitaine de dragons, Poignant, avec lequel La Fontaine devait avoir dans la suite un duel bien bizarre. Port-Royal gémit, et la mère Agnès lance à son neveu « excommunications sur excommunications ». Ces larmes étaient sincères et brûlantes ; comment n'émurent-elles pas le cœur, si facilement attendri, de Racine? C'est que toute la vie du poète ne fut qu'une longue lutte entre l'ironie mordante de son esprit et la pieuse douceur de son cœur ; pendant toute sa vie son cœur, qui était bon, gémit des audaces de son esprit, qui n'avait pas d'indulgence ; un bon mot est souvent une mauvaise action ; il y a malheureusement trop de bons mots dans la vie honnête de Racine. Ces deux faces de son caractère se montrent bien dans ses traits, dans ce nez effilé et moqueur, et dans ces beaux yeux prompts à se mouiller de larmes. L'abeille fait un miel d'une douceur exquise ; mais elle a un dard, qui pique ; il y avait dans le doux et tendre poète un satirique plus impitoyable que Boileau. Dans les circonstances qui nous occupent, la voix du cœur ne put parvenir à se faire entendre à Racine, et aux cris de douleur de Port-Royal il répondit par des railleries, qui allèrent impitoyablement frapper jusqu'à sa pauvre grand'tante.

Ce fut alors que son oncle Sconin, vicaire général à Uzès, voyant que le jeune Racine faisait des dettes, et ne faisait pas son salut, l'appela auprès de lui pour l'initier à la théologie, et tâcher de lui procurer un bénéfice. Après une obscure complication d'intrigues ecclésiastiques, Racine revint à Paris, en 1662, sans tonsure et sans bénéfice, du moins pour le moment. Car le privilège d'*Andromaque*

nous apprend qu'il était en 1667 prieur de l'Épinay ; ce serait même à la perte de ce prieuré, et au procès qui la précéda, que nous devrions les *Plaideurs*.

D'Uzès, comme de Paris, Racine écrivait à l'abbé Le Vasseur, à La Fontaine, à Vitart, des lettres pleines d'esprit et de verve, dont quelques-unes sont semées de vers ; c'est tantôt la traduction d'une petite pièce de l'anthologie latine [1], tantôt une description du mois de janvier dans le Languedoc [2] :

Et nous avons des nuits plus belles que vos jours

tantôt des excuses à sa tante Vitart, avec cette pointe :

Si les Grâces jamais se mettaient en colère,
Le pourraient-elles faire
De meilleure grâce que vous [3] ?

tantôt tout un poème badin sur les *Muses* [4]. C'est à Uzès qu'il compose son poème des *Bains de Vénus*, aujourd'hui perdu, qu'il entreprend de tirer une tragédie de son cher roman d'Héliodore, et qu'il commence sa *Thébaïde*. On voit que ses inclinations poétiques n'étaient pas contrariées par son oncle Sconin comme par Port-Royal, et que saint Thomas n'occupait pas tout le temps du jeune poète. La campagne prenait chaque jour plus d'attrait pour lui : il la *voyait*. Le 13 juin 1662, il écrivait à son oncle Vitart une charmante lettre, à laquelle nous empruntons le passage suivant : « La moisson est déjà fort avancée, et elle se fait fort plaisamment ici au prix de la coutume de France ; car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe ; on ne laisse point sécher le blé sur la terre, car il n'est déjà que trop sec, et dès le même jour on le porte à l'aire, où on le bat aussitôt. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié et battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons, et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un *miserere* et se relèvent aussitôt. Pour moi, je ne vois cela que de nos fenêtres, car je ne pourrais pas être un moment dehors sans mourir ; l'air est à peu près aussi chaud qu'un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour ; enfin, il faudrait se résoudre à fondre comme du beurre, n'était un petit vent frais, qui a la charité de souffler de temps en temps ; et pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant

1. Lettre à l'abbé Le Vasseur, du 2 juin 1661.
2. Lettre à M. Vitart, du 17 janvier 1662.
3. Lettre à mademoiselle Vitart, du 31 janvier 1662.
4. Lettre à La Fontaine, du 4 juillet 1662.

et le plus importun du monde. Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais pas, comme il a fait : « Chantez, ma sœur la cigale » ; mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à La Ferté, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie. »

De retour à Paris, en 1663, Racine écrivit une *Ode sur la convalescence du Roi*, qui lui valut l'année suivante une gratification de six cents livres ; et il célébra la munificence de Louis XIV dans une seconde ode intitulée la *Renommée aux Muses*. En novembre, il écrit à l'abbé Le Vasseur : « La *Renommée* a été assez heureuse. M. le comte de Saint-Aignan l'a trouvée fort belle. Il a demandé mes autres ouvrages, et m'a demandé moi-même. » En même temps, le poète s'occupait toujours de sa *Thébaïde*, qu'il devait dédier à ce même comte de Saint-Aignan. Il écrit, dans la lettre que nous venons de citer : « Pour ce qui regarde les *Frères*, ils ne sont pas si avancés qu'à l'ordinaire. Le quatrième était fait dès samedi ; mais malheureusement je ne goûtais point, ni les autres non plus, toutes les épées tirées : ainsi il a fallu les faire rengaîner, et pour cela ôter plus de deux cents vers, ce qui est malaisé. » Quelques jours après, il envoie sous le sceau du secret à l'abbé une stance d'Antigone ; en décembre, il lui dit : « Je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquième acte, et il n'est tout achevé que d'hier. » Il accepte et sollicite les conseils. C'est à cette époque que commence sa liaison avec Boileau : elle naquit des conseils que donna à Racine le poète qui a dit :

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Le 20 juin 1664, la tragédie intitulée *la Thébaïde ou les Frères ennemis* parut sur le théâtre que dirigeait Molière. Le rôle de Jocaste était tenu par la Béjart, la soubrette de la troupe. Une anecdote peu vraisemblable veut que Molière ait donné à Racine le plan de sa tragédie ; nous avons vu au contraire que le poète l'avait commencée à Uzès. Racine s'était inspiré des *Phéniciennes* d'Euripide, mais aussi de la *Thébaïde* de Sénèque, et de l'*Antigone* de Rotrou ; on dit même qu'aux premières représentations les acteurs avaient conservé un récit de la pièce de Rotrou. La *Thébaïde* est une tragédie médiocre ; les caractères sont faiblement tracés, et l'amour fait piteuse figure dans ce terrible drame ; mais le poète, dit Louis Racine, « a si bien peint la haine dans cette pièce qu'elle dut annoncer un grand peintre des passions ». Le plus grand mérite de l'œuvre, c'est déjà cette élégance noble et brillante du langage, sous laquelle se voile ce que la vigueur pourrait avoir de brutal. Le 21 décembre

1864, pour fêter l'anniversaire de la naissance de Racine, le Théâtre-Français a donné les deux derniers actes de la *Thébaïde*, et le public les a fort bien accueillis.

Tandis que l'on jouait la *Thébaïde*, une intimité charmante se formait entre Racine, La Fontaine, Boileau et Molière. Le début de la *Psyché* de La Fontaine nous peint cette liaison entre *Ariste* (Boileau), *Gélaste* (Molière), *Acante* (Racine), et *Polyphile* (La Fontaine). « Quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble, et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité ni la cabale n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'entre eux tombait dans la maladie du siècle et faisait un livre, ce qui arrivait rarement. » Les quatre amis se réunissaient plusieurs fois dans la semaine chez Despréaux, rue du Colombier, ou dans des cabarets, comme le *Mouton blanc*, la *Pomme de pin*, la *Croix de Lorraine*. C'est dans des séances de ce genre que fut trouvé le plan des *Plaideurs* ; c'est d'un de ces cabarets que sortirent les parodies de *Chapelain décoiffé* et de la *Métamorphose de la perruque de Chapelain en comète* [1]. Racine, bien que Chapelain eût protégé ses débuts, eut assez peu d'empire sur lui-même pour commettre quelques bons mots dans cette plaisanterie rimée.

Malheureusement cette intimité délicieuse entre les quatre poètes ne devait pas durer longtemps, et Racine et Molière allaient se brouiller à propos de la tragédie d'*Alexandre*. Le 4 décembre 1665, la troupe de Molière donnait l'œuvre nouvelle, et, le 18 décembre,

1. Nous ne savons si ces parodies furent représentées. On lit dans le *Mémoire* de Fléchier *sur les Grands jours tenus à Clermont*, (Éd. Gonod, p. 140 et 144-145) : Les comédiens « entreprirent de jouer une méchante parodie que quelques envieux ont composée, et dont ils ont fait une satire contre M. Chapelain. » M. de Caumartin en référa à l'Assemblée, qui « fit défense aux comédiens de jouer à l'avenir cette tragédie. » S'agit-il du *Chapelain décoiffé*, écrit quelques mois avant les Grands Jours de Clermont ?

Racine, qui sans doute avait été mécontent de l'interprétation, faisait jouer également sa pièce par la troupe rivale de l'Hôtel de Bourgogne. La sensibilité si facilement irritable de Racine venait de le séparer d'un ami comme Molière. Il rendit bientôt la rupture plus éclatante en enlevant au théâtre de Molière, pour la faire entrer à l'Hôtel de Bourgogne, sa plus séduisante actrice, mademoiselle Duparc. L'*Alexandre*, dans lequel Racine semblait abandonner le genre sévère de la tragédie grecque pour la tragédie langoureuse et romanesque, fut très goûté à une époque où le langage de la galanterie était à la mode ; il dut son succès à ses défauts autant qu'à ses qualités, et Saint-Évremond écrivit : « Depuis que j'ai lu le *Grand Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'alarmes. » Il est vrai que cet éloge était suivi de critiques aussi dures que nombreuses.

Le grand Corneille, rendant à Racine le conseil qu'il avait reçu de Hardy, engagea le jeune poète à ne pas perdre son beau talent à faire du théâtre. Ce jour-là, Corneille jugea mal. L'*Alexandre*, outre de grandes qualités de style, renferme de grandes beautés de détail ; le rôle de Porus est d'un bout à l'autre noble et fier, le héros tout entier est dans sa réponse à Alexandre, au cinquième acte ; le vainqueur demande :

Comment prétendez-vous que je vous traite ? — En Roi

répond le vaincu. « Le grand défaut qui y règne (dans la tragédie), a dit Louis Racine, est un amour qui en paraît faire tout le nœud, tandis qu'un des plus glorieux exploits d'Alexandre n'en paraît que l'épisode. » La vérité, c'est que le héros de la pièce est Porus, qu'elle devait s'intituler *Porus*, et que Racine n'en a changé le titre que pour la dédier au Roi. L'*Alexandre* est très supérieur à la *Thébaïde*.

Cependant la Mère Agnès, voyant avec douleur que décidément son neveu fréquentait « des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison, puisqu'on leur interdit l'entrée de l'église et la communion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnaissent », signifiait à Racine qu'elle ne le reverrait plus, *s'il ne se reconnaissait*. C'est alors que se place dans la vie de Racine un épisode que l'on voudrait pouvoir en effacer. Desmarets de Saint-Sorlin, qui avait été un des *cinq auteurs* du cardinal de Richelieu, et avait fait applaudir au théâtre une comédie intitulée *les Visionnaires*, venait de devenir à peu près fou, et, s'imaginant que Dieu lui-même lui avait dicté son poème de *Clovis*, il voulut s'ériger en prophète, et attaqua le Jansénisme dans

son extravagant *Avis du Saint-Esprit au Roi*. Nicole lui répondit par une série de lettres finement nommées *les Visionnaires*. Dans l'une d'elles se trouvaient ces mots : « Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels. » Racine prit cette phrase pour lui, et, avec une incroyable verve de raillerie, avec une sûreté impitoyable de malignité, il écrivit contre ses anciens maîtres, dont son esprit moqueur avait saisi tous les petits défauts, une *Lettre*, à la façon de celles que Pascal avait dirigées contre les Jésuites. Jamais l'ironie n'a été maniée d'une façon plus fine et plus cruelle. La *Lettre*, dit une note de Jean-Baptiste Racine, fut publiée d'abord sans nom d'auteur; mais l'abbé Testu se l'étant appropriée, Racine se nomma hautement. Ce fut un jour de deuil pour Port-Royal. Les solitaires ne répondirent point eux-mêmes. Ils laissèrent ce soin à Barbier d'Aucour et à Du Bois, qui s'en acquittèrent assez mal; Nicole cependant ne put s'empêcher, dans un *Avertissement* qui précédait ces réponses, de parler de Racine, et de dire que « tout était faux dans sa *Lettre* et contre le bon sens, depuis le commencement jusqu'à la fin ». Racine riposta aussitôt par une seconde *Lettre*, qu'il allait éditer, quand, dit Jean-Baptiste Racine, il fut arrêté par Boileau, qui « l'écouta de grand sang-froid, loua extrêmement le tour et l'esprit de l'ouvrage, et finit en lui disant : « Cela est fort joliment écrit, « mais vous ne songez pas que vous écrivez contre les plus honnêtes « gens du monde. » Racine ému ne publia pas sa *Lettre*, qui fut retrouvée plus tard, avec la piquante préface qui la précède, dans les papiers du docteur Ellies du Pin, cousin du poète. Il paraît même que Racine détruisit tous les exemplaires qu'il put retrouver de sa première *Lettre*, et son fils dit que, longtemps après, il répondit en pleine Académie, aux reproches de l'abbé Tallemant : « Oui, Monsieur, vous avez raison ; c'est l'endroit le plus honteux de ma vie, et je donnerais tout mon sang pour l'effacer. » Ces deux *Lettres* sont dignes, par leur forme vive, piquante et délicate, d'être placées à côté des immortelles *Lettres* de Pascal ; mais n'oublions pas que Pascal attaquait un corps tout-puissant, et Racine ses maîtres persécutés.

Cette polémique n'avait point cependant absorbé Racine ; la preuve s'en trouve dans l'éclatant succès que remporta *Andromaque*, en 1667. C'était l'avènement de la tragédie fondée sur l'amour, et elle fit à sa naissance à peu près autant de bruit que le *Cid*. Le théâtre de Molière en joua une critique, qui établit la vogue de l'œuvre nouvelle. Dans la maison où se passe l'action, « cuisinier, cocher, palefrenier, laquais, et jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y a personne qui n'en veuille

discourir. Je pense même que le chat et le chien s'en mêleront, si cela ne finit bientôt[1] ». Dans une autre scène, on dit à la vicomtesse : « Hé! Madame, vous avez une femme de chambre qui s'amuse, il y a une heure, à faire l'Hermione contre votre cocher, dont elle est coiffée. » A quoi la vicomtesse répond : « Tout parle d'*Andromaque*[2]. »

A partir de ce moment, l'histoire du poète est intimement liée à celle de ses œuvres, et, comme entre *Alexandre* et *Phèdre* il existe une lacune considérable dans sa correspondance, ce que nous avons à dire de sa vie trouvera place dans les *Notices* qui précéderont chacune des pièces qui composent cette série de chefs-d'œuvre : Les *Plaideurs* (1668), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), *Phèdre* (1677).

Vers le temps où parut *Mithridate*, Racine fut appelé à l'Académie française, où il remplaça La Motte Le Vayer. Sa réception eut lieu le 12 juillet 1673, le même jour que celles de l'abbé Gallois et de Fléchier, dont la harangue fut beaucoup plus goûtée que celle de Racine. Notre poète se rattrapa dans le discours qu'il composa en 1678 pour la réception de l'abbé Colbert, et dans l'admirable éloge du grand Corneille, qu'il prononça le 2 janvier 1685, jour où l'Académie reçut dans son sein Thomas Corneille et le sieur Bergeret, « secrétaire ordinaire de la chambre et du cabinet du Roi, premier commis du sieur Colbert de Croissy, ministre et secrétaire d'État ». Racine n'a pas conservé son propre discours de réception.

Le chagrin que causa au poète la scandaleuse cabale formée par l'hôtel de Bouillon contre sa *Phèdre* au profit de celle de Pradon, et, selon toute vraisemblance, les tendres avis de Mère Agnès portèrent Racine à renoncer au théâtre et à renouer avec Port-Royal. *Phèdre*, qui avait reçu les approbations du P. Bouhours, semblait merveilleusement propre à préparer cette réconciliation ; jamais inspiration ne fut plus chrétienne, plus janséniste, que celle de cette tragédie : *Phèdre* est une femme vertueuse, à qui la grâce a manqué. Arnaud approuva la pièce ; Boileau lui amena Racine, qui tomba à ses pieds ; Arnaud se jeta lui-même à genoux, et, dans cette position, ils s'embrassèrent. Cette scène qui, dans *Tartuffe*, soulève les rires de la salle, émeut ici profondément : c'est la réconciliation de Racine avec Port-Royal et avec Dieu. Dès lors, il ne s'inquiète plus de sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont le plan du premier acte nous est parvenu ; il laisse inachevée une *Alceste*, qu'il brûlera même peu de temps avant sa mort ; il ne songe plus qu'à se faire chartreux, et à

1. Subligny, *Folle Querelle*, I.
2. Id., *ibid.*, I, 7.

sortir du monde, comme tant de membres de sa famille. Port-Royal récolte plus qu'il ne croyait avoir semé, et le confesseur du poète ne le décide qu'à grand'peine à un mariage, même à un mariage « bourgeois et chrétien ».

Racine épousa, le 1er juin 1677, Catherine de Romanet, âgée de vingt-cinq ans, fille de Jean-André de Romanet, qui avait été, en 1654 et en 1655, maire de Montdidier, où sa famille était établie. La fortune de sa femme était modeste, et son esprit peu cultivé. Son fils même, Louis Racine, qui la vénérait, nous en rend témoignage. Elle « porta l'indifférence pour la poésie jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'était qu'un vers. Elle ne connut, ni par les représentations, ni par la lecture, les tragédies auxquelles elle devait s'intéresser; elle en apprit seulement les titres par la conversation. » Sept enfants naquirent de cette union : Jean-Baptiste Racine, qui renonça à la protection de M. de Torcy et à sa charge de gentilhomme ordinaire, pour s'enfermer dans son cabinet avec ses livres : il n'écrivit rien, et mourut à soixante-neuf ans ; Marie-Catherine, qui, après plusieurs essais de vie monastique, se maria, du vivant de son père, à M. de Morambert, et mourut le 6 décembre 1751 ; Anne Racine, qui mourut assez jeune, dans son couvent de Melun ; Élisabeth Racine, qui prit le voile en 1700 au couvent des dames de Viriville, et mourut vers 1746 ; Jeanne Racine, qui, après la mort de sa mère (15 novembre 1732), entra à l'abbaye de Malnoue, et y mourut le 22 septembre 1739 ; Madeleine Racine, qui ne se maria point, s'occupa toute sa vie d'œuvres de piété, et mourut à cinquante-trois ans, le 7 janvier 1741 ; enfin Louis Racine, poète aimable et délicat, sur lequel se répandit un rayon de la gloire paternelle ; sa vie fut pure et chrétienne, imprégnée de Jansénisme. Ce dernier eut un fils, qui donnait les plus hautes espérances, et qui périt à vingt et un ans dans le tremblement de terre de Lisbonne. Louis Racine mourut le 20 juin 1763.

Ce ne fut pas seulement la cabale dirigée contre *Phèdre*, la dévotion du poète et son mariage qui le détournèrent du théâtre : à ces causes il faut en joindre une autre. Racine vieilli aimait Dieu « comme il avait aimé ses maîtresses », et il aimait le Roi comme il aimait Dieu. Très apprécié du prince, qui lui avait donné un bel appartement au château et ses entrées, et qui se faisait faire par lui la lecture, le poète courtisan avait voué la plus vive et la plus respectueuse affection au monarque, pour les victoires duquel il composait des inscriptions. Quand il fut nommé, avec Despréaux, historiographe du Roi, il accepta avec dévotion ses nouvelles fonctions ; il voulut écrire une histoire complète du règne de Louis XIV, et il

en avait rédigé d'assez longs morceaux. Tout périt dans l'incendie de la maison de M. de Valincour, à Saint-Cloud. Une certaine quantité de notes sans grande valeur qu'il avait prises sur l'histoire ont été publiées sous le nom de *Fragments historiques*. Racine fut dérangé dans ses nouveaux travaux par Mesdames de Montespan et de Thianges, pour lesquelles il commença un opéra de *Phaéton*, que les réclamations de Quinault lui permirent de ne pas achever; puis par leur sœur, l'abbesse de Fontevrault, qui eut l'idée, assez étrange, de lui demander une traduction du *Banquet* de Platon; nous ne parlerons pas du jeune duc du Maine, pour lequel il dut mettre une petite pièce de vers en tête des *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*. C'est le moment des grands triomphes de Racine à Versailles, où tout le monde est charmé de son heureuse et noble physionomie que le Roi avait vantée comme étant une des plus belles de sa cour, de son esprit délicat [1] et de sa parole élégante. Il faisait moins bonne contenance en campagne, quand leur charge d'historiographes obligeait ces *Messieurs du Sublime* d'accompagner le Roi *au voyage* de Gand ; on les raillait tous deux, mais ils savaient gagner l'estime de Vauban et de Luxembourg [2].

Ces occupations ne détournaient pas Racine des soins de sa famille. Il est dans sa maison le plus simple, le plus affectueux et le plus pieux des pères ; c'est sous ce jour que nous le montre sa correspondance. Il entre dans les détails les plus intimes, s'occupe avec sollicitude de choisir les nourrices de ses enfants, secourt ses parents pauvres, et la bonne femme qui l'a nourri [3], surveille les ajustements de ses fils, les invite à l'économie [4], et élève sans cesse vers Dieu la pensée des siens. Il écrit à son fils Jean-Baptiste, le 5 octobre 1692 : « Je les exhorte (vos sœurs) à bien servir Dieu, et vous surtout, afin que, pendant cette année de rhétorique que vous commencez, il vous soutienne et vous fasse la grâce de vous avancer de plus en plus dans sa connaissance et dans son amour. Croyez-moi, c'est là ce qu'il y a de plus solide au monde : tout le reste est bien frivole. » Il a un violent chagrin de voir son fils prendre goût au théâtre ; il s'en ouvre à Boileau [5], gourmande le

1. « Dans la conversation, dit Louis Racine, il n'était jamais distrait, jamais poète ni auteur ; il songeait moins à faire paraître son esprit que l'esprit des personnes qu'il entretenait..... Il vécut dans la société des femmes avec une politesse toujours respectueuse. »

2. Lettre d'Antoine Arnaud à J. Racine, du 2 juin 1692 : « On cherchait des recommandations pour lui (un échevin de Liége) auprès de M. le maréchal de Luxembourg. Mais j'ai assuré qu'il n'y en avait point de meilleure que la vôtre. »

3. Lettre à mademoiselle Rivière du 10 janvier 1697.

4. Lettres à J.-B. Racine du 26 janvier et du 14 avril 1698.

5. Lettre du 28 septembre 1694.

jeune homme [1], et lui écrit enfin, le 9 juin 1695 : « Je vous sais un très bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéras et des comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie serait complète, si le bon Dieu entrait un peu dans vos considérations. Je sais bien que vous ne seriez pas déshonoré devant les hommes en y allant : mais ne comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ? » La mort de la Champmeslé ne lui donne pas plus d'émotion que s'il ne l'avait jamais connue [2]. Le cœur du poète a décidément pris le dessus sur son esprit ; il ne regarde plus qu'avec tristesse son ancienne gloire ; il pense déjà ce qu'il écrira dans son testament, au sujet des *scandales* de sa vie passée.

Ce n'était pas cependant sans de sourdes luttes que Racine avait rompu avec son passé, et l'auteur des *Petites Lettres* reparait en 1694 et 1695 dans de cruelles épigrammes dirigées contre le *Germanicus* de Pradon, contre la *Sésostris* de Longepierre, contre la *Judith* de Boyer [3]. Nous ne pouvons pas les regretter, car elles étaient méritées, et jamais on n'en a fait de plus fines, ni de plus piquantes.

Pendant ces années, Racine visitait souvent les Messieurs de Port-Royal, particulièrement Arnaud et Nicole, et ne cacha jamais ces relations ; c'est dans leur amitié qu'il puisait l'austérité de ses sentiments ; les solitaires avaient reconquis toute leur influence sur leur élève, et usèrent plusieurs fois de son crédit pour le faire intervenir en faveur de Port-Royal auprès des archevêques de Paris. Racine composa même pendant ses dernières années un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

Madame de Maintenon ne le tira pas de ces soins pieux, en le priant de donner quelque chose au théâtre de Saint-Cyr. Racine, qui s'était remis à la poésie en 1685, pour louer le Roi dans une *Idylle à la paix*, qui fut chantée dans les fêtes données à Sceaux par le marquis de Seignelay, épancha toute la piété mystique de son cœur dans *Esther*, un chef-d'œuvre, et dans *Athalie*, la tragédie la plus admirable qui ait jamais été au théâtre. On connaît l'éclatant triomphe d'*Esther*

1. Lettre du 30 octobre 1694.
2. Lettre à J.-B. Racine du 24 juillet 1698.
3. En même temps qu'il lance ces épigrammes, Racine défend à son fils Jean-Baptiste d'en écrire : « Quant à votre épigramme, je voudrais que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurais trop recommander de ne point vous laisser aller à la tentation de faire des vers français qui ne serviraient qu'à vous dissiper l'esprit. Surtout il n'en faut faire contre personne. » (Lettre du 3 juin 1693.) Crébillon n'encourageait pas non plus son fils à la poésie : « Crébillon le fils, à l'âge de treize ans, fit une satire contre Lamothe et ses adhérents ; il la montra à son père, qui lui dit qu'elle était très-bonne ; mais comme il vit que ce jeune homme tirait vanité d'un pareil jugement, il ajouta : Jugez, mon fils, combien ce genre est aisé et méprisable, puisqu'on y réussit à votre âge. » (Favart, *Mémoires*, III, 268.)

et le malheur qui poursuivit *Athalie*. (Voir les *Notices* que nous avons consacrées à ces tragédies.) Bien qu'elle eût été encore plus déchirée que *Phèdre*, *Athalie* ne fut pas cependant la dernière œuvre du poète.

Dans des lettres du 28 septembre et du 3 octobre 1694, Racine parle à Boileau de *Cantiques spirituels* qu'il vient de composer. Ces *Cantiques* au nombre de quatre, qui faisaient pleurer madame de Maintenon, quand mademoiselle d'Aumale les chantait, ont mérité d'être appelés par Geoffroy le *chant du cygne*. C'est la strophe lyrique dans toute son harmonie et dans tout son éclat; et si nous voulons recueillir toute l'âme du poète, c'est dans ces *Cantiques* qu'il la faut chercher, dans celui *Sur le bonheur des justes et sur le malheur des réprouvés*, que Racine avait l'intention de ne faire suivre d'aucun autre, dans cette strophe, qui est au nombre des plus belles de notre langue :

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et par une égale loi
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

L'époque approche où un coup cruel va être porté au cœur sensible du poète; nous voulons parler de cette fameuse disgrâce, dont la légende veut qu'il soit mort. Nous avons vu que le Roi avait beaucoup de bontés pour Racine; Madame de Maintenon l'honorait d'une affection toute particulière. Le 4 août 1687, il écrivait à Boileau : « J'eus l'honneur de voir Madame de Maintenon, avec qui je fus une bonne partie d'une après-dînée, et elle me témoigna même que ce temps-là ne lui avait point duré. Elle est toujours la même que vous l'avez vue, pleine d'esprit, de raison, de piété, et de beaucoup de bonté pour nous. » Et voilà qu'en 1698 Racine écrit à Madame de Maintenon une longue lettre, qui établit qu'il est en défaveur! Quels sont les motifs de cette disgrâce? Les commentateurs ont beaucoup écrit sur cette question, discutant d'après les renseignements que nous a transmis le *Mémoire* de Louis Racine. Racine, d'après sa lettre, attribuait lui-même son infortune à un mémoire au sujet de la taxe, et à ses relations avec les Jansénistes; Louis Racine parle d'un mémoire sur les souffrances du peuple. La question semble avoir été victorieusement résolue par M. Casimir Gaillardin, dont M. Deltour a adopté les conclusions dans la troisième édition de sa remarquable thèse sur *les Ennemis de Racine*;

voici comment, dans cet ouvrage d'une érudition aussi élégante que sûre, M. Deltour résume la démonstration de M. Gaillardin. Le savant historien « prouve péremptoirement que Racine n'a pas rédigé de mémoire sur les souffrances du peuple, et qu'il n'est pas vrai que le Roi, mécontent de voir un poète s'ériger en homme d'État, l'ait pour toujours écarté de sa présence. Ce prétendu mémoire était une réclamation personnelle. Après la paix de Ryswick, Racine, à titre de trésorier de France à Moulins, fut compris dans une mesure qui demandait à tous les officiers de finance un sacrifice taxé à 10.000 livres selon les uns, à 4.000 selon les autres. Racine, « dont cette taxe » dérangeait les petites affaires », comme il l'écrivit à Madame de Maintenon, rédigea un mémoire qu'il confia au maréchal de Noailles, et que celui-ci fit remettre au Roi par l'archevêque de Paris, son frère. Comme la réponse tardait, il pria la comtesse de Grammont d'obtenir de Madame de Maintenon son intervention auprès du Roi. Cette insistance indisposa celui-ci, et il exprima sans doute son mécontentement par quelques paroles vives, bien différentes de celles que Louis Racine, trompé par un récit mensonger, rapporte dans ses *Mémoires*. » On aimerait à voir Racine disgracié pour avoir plaidé la cause du peuple ou de Port-Royal ; la vérité historique a beaucoup moins de grandeur que la légende. Du moins nous apprend-elle que Racine n'est pas mort de la froideur du Roi ; car cette disgrâce, dont on avait exagéré la cause et la longueur, ne dura que fort peu de temps; ce fut peut-être même la sensibilité de Racine qui vit une défaveur dans ce qui n'était qu'un mouvement de mauvaise humeur. Car, jusqu'à la fin de sa vie, le poète a été de tous les Fontainebleau et de tous les Marly [1], et quelques jours après sa mort, le 9 mai 1699, Boileau écrivait à Brossette : « Sa Majesté m'a parlé de M. Racine d'une manière à donner envie aux courtisans de mourir, s'ils croyaient qu'Elle parlât d'eux de la sorte après leur mort. »

En septembre 1698, Racine ressentit les premiers symptômes d'une maladie hépatique, qui l'emporta, après de cruelles souffrances, le 21 avril 1699, entre trois et quatre heures du matin, dans sa maison de la rue des Marais. Il avait alors cinquante-neuf ans. Il vit venir la mort avec beaucoup de fermeté, et, dit Louis Racine, lorsque Boileau « lui fit son dernier adieu, il se leva sur son lit, autant que pouvait lui permettre le peu de forces qu'il avait, et lui dit en l'embrassant: « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. » Il avait demandé à être inhumé à Port-Royal, malgré les *scandales de sa vie passée*; l'archevêque de Paris donna sans difficulté l'auto-

1. Il ne va pas à Compiègne, attendu qu'il n'y aurait guère « le temps de faire sa cour, parce que le Roi serait toujours à cheval, et que lui n'y serait jamais. »

risation, et deux épitaphes latines furent gravées sur sa tombe, l'une de M. Tronchai, l'autre de M. Dodart, qui l'avait traduite du français de Boileau. Mais quand la persécution détruisit Port-Royal, elle n'épargna pas même les tombeaux, et, le 2 décembre 1711, les restes du grand poète durent être transportés dans les caveaux de Saint-Étienne du Mont, en même temps que ceux de MM. de Saci et Antoine Le Maître. La pierre tombale, retrouvée en 1808, fut placée solennellement dans la chapelle de la Vierge, le 21 avril 1818, en présence d'une députation de l'Académie française, dernier honneur accordé aux cendres du grand homme, à qui l'impiété de la persécution religieuse n'a point permis de reposer en paix dans la tombe qu'il s'était choisie.

Corneille se débattit toute sa vie contre les règles étroites que le dix-septième siècle, au nom d'Aristote, avait imposées à la tragédie. Racine ne s'en plaignit jamais; il se trouvait à son aise dans les trois unités; leur cadre lui semblait commode, et il sut en tirer de nouvelles beautés[1]. Il posséda admirablement l'art de développer, que lui avait enseigné Port-Royal; il excella dans la composition de ses œuvres, et, à l'inverse de Shakespeare, qui jetait les scènes un peu à l'aventure, Racine attachait une telle importance au plan que, ce plan terminé, il disait : « Ma tragédie est faite; il ne me reste plus que les vers à écrire. »

De même qu'il pliait les événements à sa guise, pour les faire entrer dans le cadre qu'il leur imposait, le poète devait aussi choisir et grouper les caractères de façon qu'ils ne dérangeassent pas l'économie harmonieuse de son plan. Voilà pourquoi un seul personnage sera presque toujours le foyer du drame; les autres acteurs seront plus ou moins en lumière, selon qu'ils seront plus ou moins rapprochés de ce foyer central. Cet effacement des personnages secondaires de la tragédie est raisonné et voulu, et nous ne sommes pas de l'avis d'un de nos anciens maîtres de conférences, M. Paul Albert, qui, dans son étude originale et piquante sur Racine, a vu là l'influence de Louis XIV et une question d'étiquette. Chacun des principaux personnages de Racine, chacun de ses protagonistes, représente une passion ou une vertu, et les autres personnages ne servent qu'à montrer sous toutes ses faces et dans toutes ses conséquences cette passion ou cette vertu. C'est le triomphe de l'art de la composition. Cet art se retrouve d'ailleurs, poussé jusqu'à l'extrême, dans la marche des scènes et du dialogue. Au dix-septième siècle, l'éloquence a envahi le théâtre; dans ce siècle amoureux de

1. Voir pour toute cette dernière partie les quatre articles publiés en 1858 par M. Taine dans le *Journal des Débats*.

l'art de bien dire, Racine a composé ses drames exclusivement de discours, et dans ces discours tout est parfait, raisonnement et preuves, exordes et péroraisons, transitions et réticences. Dans la composition de l'ensemble comme dans celle des parties, on trouve tout le talent d'un avocat, et l'on se souvient que Messieurs de Port-Royal avaient voulu faire un avocat du jeune Racine. C'est par fidélité à leurs conseils qu'il ne laisse rien au hasard de l'improvisation, à l'inspiration du moment. Point de ces défauts de composition, de ces *bosses*, que nous a montrés l'art romantique ; Racine en aurait ri, ou peut-être pleuré. Chez lui tout est harmonieux, comme le style ; l'art y est d'autant plus accompli qu'il se cache ; il passe par-dessus le vulgaire, et fait les délices des lettrés.

Il est à remarquer que, dans la tragédie de Racine, c'est presque toujours une femme qui tient le premier rôle, et l'explication en est facile à donner. Le dix-septième siècle était encore tout imprégné de l'*Astrée*, qui avait élevé l'amour à la hauteur d'une religion ; tout aimait au dix-septième siècle ; comme le printemps est la saison des fleurs, le dix-septième siècle fut le siècle des madrigaux. Racine, qui était né courtisan et voulait flatter les goûts de la cour et du public, devait faire de l'amour le ressort de ses drames [1]. Or, la femme n'est-elle pas, plus encore que l'homme, la proie de la passion ? l'amour remplit sa vie sans occupations ; elle en souffre, elle en vit et elle en meurt. La femme sera donc le principal personnage du drame, et ce sera elle qui aimera : à Versailles, toutes les dames aiment le Roi, qui, avec un orientalisme superbe, daigne choisir.

Les héros de Racine, bien qu'ils soient de tous les temps par la vérité avec laquelle sont analysées leurs passions, portent peut-être encore plus que ceux de Corneille et de Molière l'empreinte du dix-septième siècle. Achille et Iphigénie rappellent autant le prince de Condé et mademoiselle du Vigean que l'Achille d'Homère et l'Iphigénie d'Euripide ; Hippolyte fait songer au comte de Guiche ou au marquis de Lauzun plutôt qu'au héros vierge consacré à Diane. Il s'est opéré dans les mœurs des personnages tragiques le même changement que dans leurs costumes. Il était impossible à notre Phèdre, dans sa robe bouffante, de se rouler sur son lit comme la Phèdre d'Euripide ; Achille avec son chapeau à plumes ne pouvait pas rester un soldat grossier. Il fallait qu'ils prissent l'élégance de tenue et de langage, sans laquelle ils n'auraient su plaire à une cour où l'on soumettait tout à l'étiquette, jusqu'aux arbres. Les courtisans assistaient aux scènes les plus intimes de la vie de Louis XIV, dont

1. Voir Paul Albert, *La littérature française au dix-septième siècle.*

la journée était une perpétuelle parade; il devait à ces regards toujours attachés sur lui une dignité extraordinaire, dont il ne se départit jamais. Cette dignité, tous les héros de Racine la conservent, même dans les circonstances les plus tragiques; et, à la représentation, la mélopée monotone des acteurs du dix-septième siècle devait augmenter encore cette majesté un peu guindée, à laquelle les confidents eux-mêmes n'échappent pas, malgré le tutoiement protecteur dont les princes les avilissent. Le temps est déjà loin où, en composant son *Polyeucte,* Corneille essayait de personnifier dans la confidente Stratonice la violence souvent injuste et stupide de la populace. Tous les confidents de Racine [1] n'ont ni caractère, ni sexe, ni âge : ils n'ont que des costumes. Le prince a des confidents pour parler, comme des fauteuils pour s'asseoir, et tout l'ameublement est d'un seul modèle. Les confidents ne sont là que pour éviter un trop grand nombre de monologues; ils sont de l'avis du monarque, ou s'ils le combattent un moment, avec tout le respect possible, c'est pour le distraire en lui laissant le plaisir de croire qu'il sait persuader. C'est le type des chambellans vêtus de velours ou de soie qui apportent respectueusement les dépêches à Louis XIV, des duchesses aux robes brochées d'or qui présentent respectueusement la chemise à Marie-Thérèse, obséquieux et dignes, méritant le mot cruel de Napoléon : « Il n'y a que ces gens-là qui sachent servir. » Tout le monde connaît les bienséances et les mœurs oratoires dans le théâtre de Racine, même ceux qui ne connaissent pas d'autres mœurs, comme Agrippine, Néron, Roxane, Pharnace. A un certain point de vue, M. Taine a donc raison de dire qu'il faudrait, pour qu'on pût bien comprendre le théâtre de Racine, représenter ses tragédies avec les costumes du dix-septième siècle. Sous des noms grecs, ses personnages vivent et parlent en contemporains de Louis XIV. Mais, répétons-le, les passions qui les agitent, et qui sont peintes avec une si merveilleuse fidélité, sont communes à tous les hommes, et voilà pourquoi, malgré les conventions nombreuses qu'il offre, malgré les décors et les costumes du dix-septième siècle, ce théâtre est vrai, et n'a pas de date.

Il nous reste à parler du style de Racine. Voltaire trouvait ce style « beau ! sublime ! harmonieux ! » Dans son *Port-Royal,* Sainte-Beuve dit, d'une façon un peu recherchée : « Racine représente la perfection du style poétique, même pour ceux qui n'aiment pas essentiellement la poésie [2]. » Il explique mieux autre part sa pen-

1. On peut excepter Hydaspe dans *Esther*, et surtout Nabal dans *Athalie*.
2. *Port-Royal*, VI, 127.

sée, en disant que le style de Racine « rase volontiers la prose[1] » Nous avouons ne pas nous expliquer cette opinion ; peut-être l'auteur de *Port-Royal* reproche-t-il à Racine de ne pas avoir ce luxe d'images éblouissantes qui a donné tant de prestige à la poésie romantique. Cette richesse, Racine l'avait, mais il ne jugeait pas à propos de l'étaler dans la poésie dramatique, où l'acteur doit parler, non le poète, et il la réservait pour les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, et pour les *Cantiques spirituels*. Élevé par Port-Royal, auquel les Jésuites reprochaient sa « politesse de langage... comme une affectation contraire à l'austérité des vérités chrétiennes »[2], Racine avait appris de ses maîtres l'art du développement et l'élégance de la parole. Il choisit entre les idées qui se présentent à son esprit, et forme un plan de ses discours, comme il composait le plan de ses tragédies. Lorsque la chaîne logique des idées est forgée, alors il cherche des images, et en trouve, plus qu'on ne voudrait parfois[3], dans son imagination brillante et dans son exquise sensibilité ; mais il en habille ses pensées sous la direction d'un goût parfait, et d'un esprit malicieux, qui a promptement vu le côté ridicule des choses ; il veut qu'aucun vers ne prétende briller aux dépens de ceux qui l'entourent, et que tout se fonde dans un ensemble harmonieusement discret. Rien n'est donc abandonné à ces hasards, parfois heureux, de l'improvisation. Racine mit deux ans à rimer *Phèdre*, et une lettre, qu'il écrit le 3 octobre 1694, à propos du deuxième de ses *Cantiques spirituels*, nous montre avec quel soin scrupuleux il composait ses vers. De là vient la perfection absolue de sa poésie, perfection qui naît de l'entière conformité de l'expression avec la pensée, et de la recherche constante de l'harmonie, sous toutes ses faces. Jamais, dans l'enchaînement des idées, des périodes ou des propositions, rien qui choque ou qui arrête. Non que le poète ait « cette justesse grammaticale qui va jusqu'à l'affectation[4] » qu'il reproche aux écrivains de la Compagnie de Jésus ; il n'est ni puriste, ni pédant ; il en prend fort à son aise avec la grammaire ; mais, s'il s'en écarte, c'est pour demander à sa profonde connaissance du cœur humain des tours si naturels qu'ils semblent dictés par la passion elle-même, et que les Vadius seuls élèvent la voix pour la syntaxe ; à la grammaire de Vaugelas il substitue la grammaire de la passion. Nourri de l'antiquité grecque et latine, vivant dans le commerce d'une cour élégante et raffinée, versé dans les lettres sacrées, Racine a su prendre une

1. *Ibid.*, 126.
2. Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*
3. Nous faisons allusion à la scène III de l'acte I de *Phèdre*.
4. Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*

étonnante variété de tons. Qu'il nous initie, dans *Britannicus*, aux secrets de la Rome impériale; qu'il nous ouvre, dans *Bajazet*, les détours du sérail ; qu'il nous reporte aux temps mythologiques dans *Phèdre;* qu'il nous mette, dans *Athalie*, en face du sanctuaire, il sait, par le choix de ses images, merveilleusement approprier son discours aux mœurs qu'il veut peindre, et mettre sa langue en harmonie avec ses personnages. Nul n'a connu comme Racine tous les secrets de l'alexandrin, et les *Plaideurs* en sont une preuve surprenante; dans ses tragédies elles-mêmes le grand vers a perdu sa monotonie, tellement le poète a l'art de le couper et de le briser de la façon la plus naturelle et la plus conforme au sentiment qu'il exprime. Il y a des enjambements dans la poésie de Racine, et les classiques ne s'en aperçoivent pas, ou du moins peuvent laisser croire qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Ce qui est plus étonnant encore, ce sont les alliances hardies, les mots presque brutaux, que le poète ose et sait introduire, sans choquer, dans ses vers ; nul n'a su comme lui encadrer ses images ou ses termes de telle sorte que ceux qui pourraient sembler téméraires se dissimulent enveloppés dans la trame élégante du discours et dans l'harmonie soutenue de la période. L'art est si merveilleux qu'on ne le voit pas. Cette poésie est une peinture et une musique, et l'on a pu comparer Racine à Raphaël et à Mozart. Mais cette perfection absolue échappe aux étrangers, qui ne connaissent pas toutes les délicatesses de notre langue; en France même, où le sens littéraire est en train de se corrompre, il est à craindre que nous ne jugions bientôt Racine en étrangers.

Evreux, juillet 1883.

NOTICE SUR ATHALIE.

Le succès retentissant d'*Esther* avait mis Racine en goût, et c'est de lui-même cette fois qu'il entreprit de donner une nouvelle tragédie à la maison de Saint-Cyr. Mais l'imagination du poète tragique s'était excitée à ce « divertissement d'enfants » ; le triomphe de ses jeunes interprètes lui persuada qu'elles étaient capables de rendre une œuvre tout autre que la suave élégie d'*Esther;* il osa entreprendre pour elles un véritable poème dramatique, d'une majesté terrible et surhumaine, et se mit résolument à composer son *Athalie*.

Ce n'était point la première fois d'ailleurs que ce sujet était, nous ne dirons pas mis sur le théâtre, mais arrangé en pièce pour une maison d'éducation. Loret, dans sa *Muse historique*, rendait compte, le 24 août 1658, d'une tragédie latine, intitulée *Athalia*, qu'il était allé voir « pour quinze sols », au collège de Clermont[1]. Cependant, bien que cette tragédie n'ait pas été imprimée, et qu'on ne puisse, par conséquent, s'y reporter, nous nous croyons en droit d'affirmer que Racine, malgré le charme qu'avait éprouvé Loret à écouter Joas, Josaba, la jeune Mariane (?), et à voir les

Quatre ballets,
Moitié graves, moitié follets,

dont était ornée la pièce, n'était point allé chercher là l'idée de son *Athalie*.

C'est dans le chapitre XI du livre IV des *Rois* que notre poète, lecteur assidu et attendri des saintes Écritures, a puisé l'inspiration de sa tragédie : « Athalie, mère d'Ochosias, voyant son fils mort, s'éleva contre les princes de la race royale, et les fit tous tuer. — Mais Josaba, fille du Roi Joram, sœur d'Ochosias, prit Joas, fils d'Ochosias, avec sa nourrice, qu'elle fit sortir de sa chambre, et le déroba du milieu des enfants du Roi lorsqu'on les tuait, et lui sauva la vie, le tenant caché sans qu'Athalie le pût savoir. — Il fut six ans avec sa nourrice en secret dans la maison du Seigneur ; et Athalie cependant régnait sur la terre (de Juda). — La septième année, Joïada envoya querir les centeniers et les soldats. Il les fit entrer dans le temple du Seigneur, fit un traité avec eux, et leur fit prêter le serment dans la maison du Seigneur, en leur montrant le fils du Roi ; — Et il leur donna cet ordre : Voici ce que vous devez faire : — Vous vous diviserez en trois bandes. La première qui entrera en semaine fera

1. On signale aussi une tragédie de Stancari Dominicus, intitulée *Joas, Judææ rex*.

garde à la maison du Roi, la seconde sera à la porte de Sur, et la troisième à la porte qui est derrière la maison de ceux qui portent les boucliers, et vous ferez garde à la maison de Messa. — Que les deux bandes de notre corps qui sortiront de semaine fassent garde à la maison du Seigneur auprès du Roi. — Vous vous tiendrez auprès de sa personne, ayant les armes à la main. Si quelqu'un entre dans le temple, qu'il soit tué (aussitôt), et vous vous tiendrez avec le Roi, lorsqu'il entrera ou qu'il sortira.

« Les centeniers exécutèrent tout ce que le pontife Joïada leur avait ordonné ; et tous prenant leurs gens qui entraient en semaine, avec ceux qui en sortaient, ils vinrent trouver le pontife Joïada. — Et il leur donna les lances et les armes du Roi David qui étaient dans le temple. — Ils se tinrent donc tous rangés auprès du Roi, ayant les armes à la main, depuis le côté droit du temple jusqu'au côté gauche de l'autel et du temple. — Il leur présenta ensuite le fils du Roi, et mit sur sa tête le diadème, et (entre ses mains) le livre de la Loi. Ils l'établirent Roi, ils le sacrèrent, et, frappant des mains, ils crièrent : Vive le Roi ! — Athalie entendit le bruit du peuple qui accourait, et, entrant parmi la foule dans le temple du Seigneur, — Elle vit le Roi assis sur son trône selon la coutume, et les chantres et les trompettes auprès de lui, et tout le peuple dans la réjouissance et sonnant de la trompette. Alors elle déchira ses vêtements, et elle s'écria : Trahison ! trahison ! — Alors Joïada fit ce commandement aux centeniers qui commandaient les troupes, et leur dit : Emmenez-la hors du temple, et si quelqu'un la suit, qu'il soit tué par l'épée. Car le pontife avait dit : Qu'on ne la tue pas dans le temple du Seigneur. — (Les officiers) se saisirent donc de sa personne, et ils la menèrent par force dans le chemin par où passaient les chevaux auprès du palais ; et elle fut tuée en ce lieu-là. — Joïada en même temps fit une alliance entre le Seigneur, le Roi et le peuple, afin qu'il fût (désormais) le peuple du Seigneur, et entre le peuple et le Roi. — Et tout le peuple étant entré dans le temple de Baal, ils renversèrent ses autels, brisèrent ses images en cent pièces, et tuèrent Mathan, prêtre de Baal, devant l'autel. Le pontife mit des gardes dans la maison du Seigneur. — Il prit (avec lui) les centeniers et les légions (de Céreth et de Phéleth) avec tout le peuple ; et ils conduisirent le Roi hors de la maison du Seigneur, et passèrent par l'entrée où logeaient ceux qui portaient les boucliers, qui menait au palais (royal). Et le Roi fut assis sur le trône des Rois (de Juda). — Tout le peuple fit une grande réjouissance ; et la ville demeura en paix, Athalie ayant été tuée par l'épée dans la maison du Roi [1]. »

C'est du chapitre des *Rois* que nous venons de citer, et des chapitres XXIII et XXIV du livre II des *Paralipomènes* [2] que Racine a tiré le

1. Trad. *Le Maistre de Sacy.*
2. Le récit des *Paralipomènes* n'offre que de légères différences avec celui des *Rois.*

sujet de son drame. L'intrigue, le plan, la façon dont chaque scène est conduite, tout lui appartient donc en propre, excepté une scène du second acte, dans laquelle il semble avoir imité l'*Ion* d'Euripide.

Cette pièce charmante, que M. Patin considérait avec raison comme le chef-d'œuvre des tragédies romanesques d'Euripide [1], renferme une situation avec laquelle celle de Joas en face d'Athalie présente quelque analogie. Créuse a eu d'Apollon un fils, et ce fils, elle a dû l'exposer; depuis, elle a épousé le roi Xuthus, et voici que tous deux viennent demander au dieu de Delphes de ne plus laisser leur hymen stérile. Ils trouvent au temple un adolescent, aimable et beau, élevé par les prêtres qui l'ont recueilli, et chargé de veiller à l'entretien du sanctuaire : c'est le fils de Créuse. Créuse, en l'absence du roi, interroge ce jeune homme inconnu, et, si elle est mue par un autre sentiment qu'Athalie en présence de Joas, les questions que posent les deux reines sont identiques, comme les réponses qui leur sont faites : même curiosité intéressée d'une part, même candeur de l'autre Bientôt paraît Xuthus, auquel un oracle ambigu a persuadé que le jeune Ion était son fils ; il veut l'emmener à Athènes, et, bien qu'Ion n'ait pas, pour s'y refuser, les raisons qu'aura Joas pour repousser les offres d'Athalie, Ion et Joas expriment d'une façon à peu près semblable leur attachement pour le temple qu'on leur veut faire quitter Ici s'arrêtent les ressemblances entre les deux tragédies; nous aurons soin d'ailleurs de signaler dans nos notes les imitations de Racine à mesure qu'elles se présenteront; mais, dit M. Patin, « n'est-il pas bien remarquable que Racine ait su ainsi mêler, à l'austère inspiration des Livres saints, les gracieux et riants souvenirs de la muse païenne, et, sous la double influence de modèles si divers, produire, sans trace d'effort, le plus original de ses chefs-d'œuvre? »

Un peu plus d'un an après avoir commencé sa tragédie, Racine la portait, terminée, à Saint-Cyr. Une déception cruelle y attendait l'infortuné poète. Cédant aux remontrances sévères de quelques ecclésiastiques et aux scrupules de sa conscience [2], Madame de Maintenon venait de se résoudre à bannir de Saint-Cyr ces représentations à grandes pompes, dans lesquelles on lui montrait les pièges de Satan. Il est certain qu'*Esther* avait eu sur la modestie et sur la douceur des *filles de madame de Maintenon* une influence désastreuse : « Les applaudissements publics, les visites du Roi, les relations avec de grands poètes, les voyages à Versailles dans les carrosses de la cour, avaient tourné la tête aux demoiselles, leur avaient inspiré des idées de vanité et de hauteur, et un goût du

1. *Tragiques grecs :* Euripide, *Ion*.
2. Un des plus fougueux adversaires des représentations dramatiques à Saint-Cyr était Godet des Marais, évêque de Chartres. Pendant la seconde représentation d'*Athalie*, il fera une conférence aux dames de Saint-Louis sur l'état déplorable des chrétiens qui se livrent avant le carême à des plaisirs scandaleux. En même temps qu'elle lisait ses pieuses exhortations, Madame de Maintenon pouvait voir dans les *Gazettes* de Hollande que « Saint-Cyr était un sérail que la vieille sultane avait préparé au moderne Assuérus ».

monde et du bel esprit qui causèrent un vrai désordre dans la maison. Elles devinrent indépendantes, fières, dégoûtées de la simplicité, en un mot, insupportables.... Elles en vinrent à ne plus vouloir chanter à l'église, pour ne pas gâter leur voix avec des psaumes et du latin[1]. Madame de Maintenon écrivait à ce sujet à la classe bleue : « On prétend que vous ne voulez point chanter les chants d'église, et que vous désespérez M. Nivers (le maître de chant). Vous chantiez si bien les chants d'*Esther*, pourquoi ne voulez-vous pas chanter les psaumes? Serait-ce le théâtre que vous aimeriez, et n'êtes-vous pas trop heureuses de faire le métier des anges[2] ? »

Madame de Maintenon était désespérée. Ce système d'éducation, dans lequel elle avait une si grande confiance, devait donc donner de pareils résultats ! Dans son chagrin, elle voulut tout réformer à Saint-Cyr : « Il faut reprendre notre établissement par ses fondements, écrivait-elle, et le bâtir sur l'humilité et la simplicité ; il faut renoncer à nos airs de grandeur, de hauteur, de fierté, de suffisance ; il faut renoncer à ce goût de l'esprit, à cette délicatesse, à cette liberté de parler, à ces murmures, à ces manières de railleries toutes mondaines, enfin, à la plupart des choses que nous faisions..... Nos filles ont été trop considérées, trop caressées, trop ménagées ; il faut les oublier dans leurs classes, leur faire garder les règlements de la journée et ne pas leur parler d'autre chose. » — « Elle en vint, dit M. Th. Lavallée, dans son *Histoire de la Maison Royale de Saint-Cyr*[3], à réprouver ce qu'elle aimait le plus, la conversation, les lettres, les belles lectures : « On écrit trop à Saint-Cyr, disait-elle, on ne peut trop en désaccoutumer nos demoiselles. Il vaut mieux qu'elles n'écrivent pas si bien que de leur donner le goût de l'écriture, qui est si dangereuse pour des filles..... N'en faites pas des rhétoriciennes ; ne leur inspirez pas le goût de la conversation. Elles s'ennuieront à mourir dans leurs familles ; qu'elles aiment le silence : il convient à notre sexe..... Ne leur montrez plus de vers : tout cela élève l'esprit, excite l'orgueil, leur fait goûter l'éloquence et les dégoûte de la simplicité ; je parle même de vers sur de bons sujets : il vaut mieux qu'elles n'en voient point. » Enfin elle résume toute sa pensée dans ces paroles, qui devinrent la base de l'éducation de Saint-Cyr : « Apprenez-leur à être extrêmement sobres sur la lecture, à lui préférer toujours l'ouvrage des mains, les soins du ménage, les devoirs de leur état. Elles ont infiniment plus de besoin d'apprendre à se conduire chrétiennement dans le monde, et à gouverner les familles avec sagesse, que de faire les savantes et les héroïnes. Les

1. Duc de Noailles, *Madame de Maintenon*, III, 107-108. C'est à ce moment, croyons-nous, que trois demoiselles essayèrent plusieurs soirs consécutifs d'empoisonner une de leurs maîtresses. Le hasard seul sauva cette dame. Le crime ne fut découvert que plusieurs années après ; une des coupables était encore à Saint-Cyr. Le *Mémorial*, sans plus de détails dit qu'on fit un exemple terrible ; après quoi, on la chassa.

2. Lettre du 10 décembre 1689.

3. P. 101.

femmes ne savent jamais qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses et dégoûtées des choses solides. »

C'est au milieu de cette réformation générale que Racine vint frapper à la porte de Saint-Cyr, son *Athalie* en main. On croit que, malgré la bienveillance affectueuse témoignée en tout temps au poète par Madame de Maintenon, l'intervention de Louis XIV fut nécessaire pour la décider à faire représenter par les demoiselles la nouvelle tragédie. C'est Moreau qui fut chargé, comme pour *Esther*, d'écrire la musique des chœurs. Mais au lieu de la pompe et de la solennité qui avaient entouré à Saint-Cyr la naissance d'*Esther*, *Athalie* ne devait trouver presque personne autour de son berceau.

La première représentation d'*Athalie*, qui eut lieu à Saint-Cyr, en présence du Roi et de Monseigneur, le 5 janvier 1691, est qualifiée par Dangeau de *répétition*. Elle devait être suivie de deux autres ; à la dernière, le 22 février, assistèrent Leurs Majestés Britanniques, le Père de La Chaise, Fénelon et plusieurs ecclésiastiques. Après cette représentation, Louis XIV accorda aux scrupules de Madame de Maintenon qu'*Athalie* ne fût plus jouée désormais qu'en présence de la communauté. Néanmoins il obtint de la fondatrice de Saint-Cyr que les demoiselles vinssent quelquefois à Versailles pour réciter, sous leurs costumes ordinaires et dans sa propre chambre, leur répertoire sacré, en présence des principaux personnages de sa cour. Madame de Caylus dit qu'il ne fut donné dans ces conditions qu'une ou deux représentations d'*Athalie*[1]. Le huis clos fut strictement observé, et la malignité en conclut que si *Athalie* se tenait cachée, c'était parce qu'elle n'osait affronter le public. Les ennemis de Racine, joyeux et triomphants, ne perdirent pas cette occasion de le cribler de traits moqueurs et d'épigrammes acérées. Le Roi ayant fait le poète gentilhomme ordinaire, on répandit aussitôt le quatrain suivant :

Racine, de ton Athalie
Le public fait bien peu de cas.
Ta famille en est anoblie,
Mais ton nom ne le sera pas.

L'impression de la pièce donna un nouvel essor aux railleries jalouses des coteries littéraires. On prétend même que, se vengeant du temps où, dans leur société moqueuse, Boileau, Racine et Chapelle imposaient comme punition aux coupables la lecture de quelques vers de Chapelain, certains salons infligeaient comme peine la lecture de quelques vers d'*Athalie*. Cette anecdote, qui n'a rien de bien authentique, montre cependant le peu de cas que l'on prétendait faire de l'œuvre nouvelle de Racine. En dépit de Madame de Maintenon, qui répétait que « c'était la plus belle pièce qu'on ait ja-

1. En 1844, M. Aimé Martin a donné dans son édition de Racine une lettre de Boileau à Racine au sujet de la seconde de ces représentations ; mais cette lettre semble apocryphe.

mais vue [1] », les spectateurs privilégiés, qui avaient assisté aux représentations d'*Athalie*, trouvaient cette tragédie froide [2], et il est certain que de pauvres petites pensionnaires ne pouvaient représenter que froidement un Joad et une Athalie. Boileau avait beau promettre à son ami que le public reviendrait à son œuvre, Racine était profondément affligé, et ne tira qu'une médiocre consolation des deux représentations d'*Athalie* données « fort en particulier » en 1697 et 1699 pour la petite duchesse de Bourgogne. Il était mort depuis trois ans, lorsqu'*Athalie* reparut avec un certain éclat à la cour, le 14 février 1702 ; cette résurrection était due à la duchesse de Bourgogne, qui avait désiré jouer le rôle de Josabet [3]. Le public cependant n'était pas encore fort nombreux. Saint-Simon nous dit qu'il « n'y avait place que pour quarante spectateurs. Monseigneur et les deux princes, ses fils, Madame la princesse de Conti, M. du Maine, les dames du palais, Madame de Noailles et ses filles, y furent seuls admis. Il n'y eut que deux ou trois courtisans en charge et en familiarité, et pas toujours. Madame y fut admise avec son grand habit de deuil : le Roi l'y convia, parce qu'elle aimait fort la comédie ». Le rôle d'Abner, à ces représentations de 1702, était tenu par le duc d'Orléans, qui devait gouverner pendant la minorité de Louis XV, et qui est bien connu dans l'histoire sous le nom du Régent. Le duc, qui aimait *Athalie*, donna aux comédiens, pendant sa régence, l'autorisation de mettre cette tragédie sur leur scène. *Athalie* parut au théâtre pour la première fois le mardi 3 mars 1716; pour la première fois aussi, *Athalie* fut représentée sans les chœurs. Dancourt se chargea de cette mutilation impie, qui a trop souvent été depuis imitée à la Comédie française [4]. Le succès fut grand, et la pièce se

1. Avant d'être portée à Saint-Cyr, *Athalie*, au témoignage de Duguet, un ami de Port-Royal, avait obtenu un succès de lecture chez le marquis de Chandenier, le 15 novembre 1670 : « Rien n'est plus grand ni plus parfait. Des personnes de bon goût me l'avaient fort vantée, mais on ne peut mettre de la proportion entre le mérite de cette pièce et les louanges ; le courage de l'auteur est encore plus digne d'admiration que sa lumière, sa délicatesse et son inimitable talent pour les vers. L'Écriture y brille partout et d'une manière à se faire respecter par ceux qui ne respectent rien. C'est partout la Vérité qui touche et qui plaît ; c'est elle qui attendrit et qui arrache les larmes de ceux mêmes qui s'appliquent à les retenir. On est encore plus instruit que remué, mais on est remué jusqu'à ne pouvoir dissimuler les mouvements de son cœur. »

2. Dans une lettre du 10 avril 1691, Antoine Arnauld déclarait préférer *Esther* à *Athalie* : « Je vous dirai franchement que les charmes de la cadette n'ont pu m'empêcher de donner la préférence à l'aînée. J'en ai beaucoup de raisons, dont la principale est que j'y trouve beaucoup plus de choses très édifiantes et très capables d'inspirer la piété. »

3. Pour plus de détails sur les trois représentations de 1702, voir les *Noms des personnages*.

4. Voir dans notre *Notice sur Esther* l'extrait que nous avons fait de la dissertation de Schiller *Sur l'emploi du chœur dans la tragédie*. Boileau, parlant dans son *Art poétique* (III, 92) de la disparition du chœur dans la tragédie,

Le violon tint lieu de chœur et de musique,

écrivait en note : « *Esther* et *Athalie* ont montré combien l'on a perdu en supprimant les chœurs et la musique. » Nous pouvons appliquer cette phrase, en en détournant légèrement le sens, aux représentations actuelles de ces tragédies.

joua quatorze fois du 3 au 28 mars. Le 30, une représentation en fut donnée aux Tuileries devant le petit roi, alors âgé de six ans. Au théâtre, comme aux Tuileries, le public saisit des ressemblances frappantes entre ces deux enfants de race royale, Joas et Louis XV, qui avaient échappé l'un et l'autre à la mort sous les coups de laquelle étaient tombés tous ceux de leur sang; et ces allusions contribuèrent à assurer le succès de la tragédie. Saint-Cyr, qui avait obtenu de Louis XIV le privilège exclusif de jouer *Athalie*, hasarda quelques protestations contre ces représentations sacrilèges, et Madame de Caylus, tout à fait suspecte de partialité, déclara qu'*Athalie*, jouée par les comédiens, avait produit beaucoup moins d'effet que déclamée par les demoiselles de Saint-Cyr. Ces timides revendications ne trouvèrent pas d'écho, et Madame de Dangeau put écrire à Madame de Maintenon : « Je suis obligée de vous dire, Madame, que tout Paris est touché d'*Athalie*, et qu'on en sort très édifié..... Si vos dames le savaient, elles seraient peut-être moins choquées de ce que les acteurs font une profanation de ce spectacle édifiant. » *Athalie* venait de prendre victorieusement et pour toujours possession du théâtre, en dépit de Saint-Cyr et du testament de Racine, qui interdisait de la jouer en public.

L'erreur de ses contemporains avait induit le poète lui-même en erreur. Autant les grâces pudiques d'*Esther* et la naïveté biblique de ce récit semblaient avec raison devoir mal s'accommoder de la lumière vive de la rampe, autant la majesté d'*Athalie* était faite pour le déploiement de toutes les pompes théâtrales, une superbe mise en scène et une figuration nombreuse. Une intrigue simple et terrible, comme celle de l'*Œdipe roi* de Sophocle, des caractères admirablement étudiés, et des figures d'une grandeur surhumaine, tout cela était fait pour frapper l'imagination et l'intelligence d'un public éclairé, plutôt que pour servir d'amusement pieux à des fillettes.

On a répété souvent que jamais théâtre n'avait rien montré de plus terrible que l'Œdipe grec abîmé sous les coups répétés de l'implacable fatalité, et l'on a épuisé toutes les formules de l'admiration pour célébrer le poète qui a su produire des effets si puissants par des moyens si simples. L'art n'est pas moins merveilleux dans notre *Athalie*, et des effets aussi puissants ne sont pas produits par des moyens moins simples, puisque c'est un songe qui mène toute l'action. Car le songe d'*Athalie* n'est pas un hors-d'œuvre plus ou moins brillant comme celui de Camille dans *Horace*, ou celui de Pauline dans *Polyeucte*; c'est le pivot même autour duquel tourne le drame : c'est lui qui amène la vieille reine dans le temple, c'est lui qui la pousse à demander Joas, c'est lui qui l'entraîne dans le piège où elle va tomber, c'est lui qui l'amène sous le glaive de Dieu. Au premier acte, le grand prêtre a appelé sur Athalie et sur Mathan *l'esprit d'imprudence et d'erreur*, et aussitôt Dieu a mis dans la reine les terreurs d'une folle vision. Car « le grand personnage, ou plutôt l'unique d'*Athalie*, depuis le premier vers jusqu'au dernier,

c'est Dieu. Dieu est là, au-dessus du grand prêtre et de l'enfant, et à chaque point de cette simple et forte histoire à laquelle sa volonté sert de loi, il y est invisible, immuable, partout senti, caché par le voile du Saint des Saints, où Joad pénètre une fois l'an, et d'où il ressort le plus grand après Celui qu'on ne mesure pas.

« Cette unité, cette omnipotence du personnage éternel, bien loin d'anéantir le drame, de le réduire à l'hymne continu, devient l'action dramatique elle-même, et en planant sur tous elle se manifeste par tous, se distribue et se réfléchit en eux selon les caractères propres à chacun : elle reluit en rayons pleins et directs dans la face du grand prêtre, en aube rougissante au front du royal enfant, en rayons affaiblis et souvent noyés de larmes dans les yeux de Josabet ; elle se brise en éclairs effarés au front d'Athalie, en lueurs bassement haineuses et lividement féroces au sourcil de Mathan ; elle tombe en lumière droite, pure, mais sans rayon, au cimier sans aigrette d'Abner [1]. Tous ces personnages agissent, se meuvent selon leur personnalité humaine à la fois, et selon le souffle éternel ; le grand prêtre seul est comme la voix calme, haute, immuable de Dieu, redonnant le ton suprême, si les autres voix le font par instants baisser..... On est jusqu'au bout dans une transe religieuse ; on est comme le fidèle Abner, dont l'esprit n'ose devancer l'issue ; on est muet et sans haleine comme ces Lévites immobiles sous les armes et cachés ; on sent dresser ses cheveux à cet instant où, tout étant prêt, et Athalie donnant dans le piège, le grand prêtre éclate :

Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie

et bientôt, s'adressant à Athalie elle-même :

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.

Consommation digne du drame lent et sûr conduit par Dieu seul. »

Ce drame grandiose dépassait le jeune talent des demoiselles de Saint-Cyr ; sans doute elles pouvaient, mieux que des actrices, soupirer les cantiques des filles de Sion ; mais elles étaient incapables de rendre l'enthousiasme inspiré des prophètes [2].

Tous les critiques se sont occupés d'*Athalie*, et il semble qu'il ne reste plus rien à glaner là où ils ont si richement moissonné. Il est cependant trois points sur lesquels nous croyons devoir encore rappeler ou attirer l'attention.

On a souvent dit, et nous avons répété nous-même dans notre

1. Nous empruntons ces lignes au *Port-Royal* de Sainte-Beuve (VI, 147). L'idée est fort juste, si elle est exprimée d'une façon recherchée et bizarre.

2. Cependant, tandis que la Comédie française continuait à donner de temps à autre des représentations d'*Athalie*, Saint-Cyr n'oubliait pas la tragédie composée en son honneur, et la jouait tant bien que mal devant la reine le 22 mars 1756 ; les demoiselles chantaient les chœurs d'*Athalie* devant Horace Walpole en 1769. Beaucoup de pensionnats de jeunes filles s'emparèrent aussi d'*Athalie*, et l'arrière-petite-fille de madame de Grignan, *Pouponne*, obtint un triomphe dans son couvent en jouant le rôle de la vieille reine.

Notice sur Racine, que les confidents de Racine n'avaient pas de figure propre, et qu'ils semblaient tous taillés sur le même modèle. On peut en excepter Œnone dans *Phèdre* et Hydaspe dans *Esther ;* on doit en excepter Nabal dans *Athalie*. Dans le tableau que nous a tracé le poète de Jérusalem sous la domination de la princesse tyrienne, cette figure est au second plan, mais elle y tient sa place, et elle complète l'ensemble. Respect obséquieux pour le fort et pour le riche, avidité gloutonne, impiété intéressée et adroite, Nabal a toutes les souplesses d'échine, toutes les ténacités cupides, et cette absence de scrupules, qui, selon une opinion qui tend à s'accréditer, caractérisent la race judaïque, et lui promettent son heure, l'heure où le monde sera sa proie. Marche-t-il derrière Mathan, c'est par intérêt :

Et j'espérais ma part d'une si riche proie.

Il nous dit :

Je ne sers ni Baal ni le Dieu d'Israël ;

mais que son intérêt le commande, il servira Baal ou le Dieu d'Israël, au choix ; au besoin, tous les deux en même temps. Son nez crochu a les courbes classiques du bec de l'oiseau de proie et du nez d'usurier, et sous son vêtement sordide se dissimulent des mains qui ont frissonné de volupté au contact de l'or. Ce n'est qu'un crayon, mais on reconnaît la main d'un maître.

Quel que soit le talent d'un écrivain, jamais il ne peut se dégager entièrement des préoccupations de son temps, et sortir de son siècle. Toute œuvre littéraire porte en soi sa date, ce qui, outre son mérite propre, lui donne souvent un nouveau prix aux yeux de la postérité. *Athalie* n'échappe pas à cette loi. Joad, Abner et Mathan nous ramènent forcément aux querelles religieuses qui ont partagé et passionné le XVIIe siècle ; ils nous les rappellent et nous les expliquent. Racine plaignait Port-Royal, et gémissait de ses malheurs ; il trouvait dans les solitaires la vraie foi, et ne la voyait point dans cette cour qui priait et péchait :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère[1] ?

Il est curieux pour nous de retrouver la trace des opinions de Racine dans l'opposition qu'il établit entre la foi de Joad (Port-Royal) et celle d'Abner (la cour). Laissons d'ailleurs la parole à M. Athanase Coquerel, qui a très heureusement apprécié ces deux rôles :

« Il y a une foi aimable, douce, généreuse, affligée du triomphe des impies, ne le comprenant point et ne rompant point avec eux, fidèle à la piété, surtout les jours de fête[2], s'unissant, en pareille occasion, à la foule empressée (v. 163), protectrice des faibles (v. 619), indignée contre les méchants (v. 575), acceptant néanmoins leur

1. I, I.
2. Saint-Simon allait furtivement faire des retraites à la Trappe ; le maréchal de Bellefonds les faisait plus ouvertement. Ceux qui restaient à la cour demandaient des lettres de direction..... et ne tenaient guère compte des pieux avis qu'ils recevaient.

éloge et heureuse de les forcer à l'estime (v. 457), trop facilement prête à leur céder et sacrifiant l'innocence dans une vue de prudence mondaine, s'il est impossible de se sacrifier pour elle; ardente cependant à se ranger du côté du bon droit et à mourir pour sa défense (v. 439 et 1645) : tel est Abner[1]. Il y a une autre foi, supérieure, complète, inflexible, s'abandonnant à la Providence et certaine que la Providence réussira, ne cédant rien aux méchants ni rien au hasard, habile en ses mesures de prudence (v. 1093), parce qu'elle se croit sûre de seconder les vues mêmes de Dieu, sans ménagement en présence de l'impiété (v. 404), sans impatience dans le choix des moments (v. 1628), prête à périr (v. 742 et 1460), mais sûre que le Ciel aura raison en son temps : tel est Joad. Cette opposition se poursuit à travers tout le poème, jusque dans la grande scène qui met en présence les deux genres de foi et prépare le dénouement (V, II). Racine avait eu sous les yeux les deux sortes de mérite; il avait vécu d'une façon intime avec l'un et avec l'autre, Versailles et Port-Royal, la vie facile de la cour et son indulgent honneur, la vie rigide de la solitude et sa piété dominante, les chevaleresques et brillantes qualités d'une noblesse trop dissipée et le stoïcisme chrétien d'un Arnauld et de ses amis. Ce double tableau s'est reflété pour lui dans les caractères de Joad et d'Abner; il fallait sa foi pour le concevoir et son génie pour l'exécuter. »

Mais, de tous les personnages que Racine a introduits dans son *Athalie*, le plus intéressant peut-être au point de vue moral et littéraire, celui qui porte le plus la marque de son siècle, c'est le prêtre de Baal, Mathan. Les textes saints ne donnaient qu'un nom; le poète a créé un type, dont il a conçu l'idée peu de temps après que La Bruyère avait écrit sa fameuse maxime : « Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée. » Frère de Tartuffe, Mathan occupe la dernière place dans la galerie des portraits dessinés au XVII[e] siècle par la satire de l'hypocrisie, et cette figure colossale s'aperçoit de loin et attire le regard. Il n'est pas inutile, pour bien comprendre la grandeur et la hardiesse de ce tableau, de jeter un coup d'œil rapide sur les toiles qui le précèdent.

1. M. Sarcey, le 18 août 1873, se montrait, dans la *Chronique théâtrale* du *Temps*, fort sévère pour Abner : « Abner est un soldat très brave, très honnête, tout plein de bons sentiments et d'emportements chevaleresques, mais il n'est que cela. L'esprit politique lui manque absolument, et toutes les autres sortes d'esprit..... Abner n'est qu'un instrument dans la main de politiques plus profonds que lui, qui se joueront de sa bonne foi, qui le feront servir, de la façon qu'ils voudront et sans qu'il s'en doute, à leurs desseins secrets, qui sauront, s'il le faut, en lui parlant sans cesse de son honneur, de sa loyauté, de son courage, l'amener à commettre une action telle que le pouvoir tombé lui criera en face, et non sans quelque raison :

Lâche Abner! dans quel piège as-tu conduit mes pas?

Il est vrai qu'il se récrie avec horreur : « Reine, Dieu m'est témoin.... » Heureusement qu'on lui coupe la parole, car que pourrait-il dire : J'ai été trompé comme un sot, j'ai donné le premier dans le panneau où je vous ai attirée à ma suite; ce n'est pas ma faute, je suis un naïf. » M. Coquerel juge Abner en se plaçant au point de vue religieux, et M. Sarcey, au point de vue purement humain.

Disons tout d'abord, par esprit de justice, que ce ne fut point le XVIIe siècle qui entreprit de flageller les hypocrites. Le *Roman de la Rose* avait donné le signal en nous montrant le personnage allégorique de Faux-Semblant ; Boccace, dans la *huitième nouvelle* de la *troisième journée* de son *Décaméron*, avait introduit un moine, grand oncle de Tartuffe ; au commencement du XVIe siècle, Machiavel, à la cour du pape Léon X, avait placé dans son obscène *Mandragore* un certain frate Timoteo, qui ne valait pas mieux que le moine de Boccace, et quelques années plus tard Arétin avait dessiné dans son *Ipocrito* une figure à laquelle Molière empruntera beaucoup de traits pour sa fameuse peinture : « Ipocrito corromprait le Printemps ! » dit la Ruffiana, un des personnages d'Arétin. En même temps, chez nous, Régnier créait son admirable type de Macette, et, dans son *Astrée*, Honoré d'Urfé marquait de traits énergiques le caractère abominable de Lériane, la sainte vieille. De l'autre côté de la Manche, en 1603, Shakspeare entreprenait la même guerre dans sa belle comédie de *Mesure pour mesure*. Mais c'est en France surtout, et au XVIIe siècle, que la satire de l'hypocrisie devait prendre, comme l'hypocrisie, une extension considérable.

C'est qu'un grand mouvement religieux s'opère en France au XVIIe siècle. Richelieu, en 1629, a bâillonné et étouffé les guerres de religion dans La Rochelle, et le parti de la Réforme ne doit la vie qu'à la clémence du vainqueur. Mais si le sang ne coule plus, les esprits n'en restent pas moins agités. Le catholicisme, qui n'a plus d'ennemi à combattre, se désunit, et c'est entre ses enfants que la guerre s'engage : nous voyons d'abord aux prises la morale austère des Jansénistes avec la doctrine toute douce de la Compagnie de Jésus, si bien dépeinte en 1664 dans la jolie *Ballade* de La Fontaine *à Escobar*. La France se passionne pour leur querelle. Les *Lettres provinciales* ont un retentissement immense. Les ripostes se pressent et se croisent ; les Pères réclament avec onction un auto-da-fé ; l'encre et les larmes coulent à flots, et il faut la paix solennelle de 1669 pour mettre fin à cette lutte ardente. Aussitôt commence la querelle des Gallicans et des Ultramontains ; à peine la proclamation des quatre articles établissant les libertés de l'Église Gallicane a-t-elle été faite en 1682, que le Roi révoque l'édit de Nantes : Madame de Maintenon est convaincue qu'elle s'est tressé la couronne des élus [1] ; Bossuet se console de la mort de Le Tellier, en chantant sur son cercueil l'hymne de la victoire sur la Religion réformée ; Louis XIV s'enfonce dans les scrupules d'une étroite piété ; les dragons, transformés en missionnaires, sont chargés de convertir les hérétiques,

1. On a voulu mettre en doute que Madame de Maintenon ait pris une part à la révocation de l'édit de Nantes, et l'on a cité ce passage des *Mémoires de Saint-Cyr* : « Je crains, Madame, que le ménagement que vous voudriez que l'on eût pour les huguenots ne vienne de quelque reste de préventions pour votre ancienne religion. » Ces préventions et cette douceur ne durèrent pas longtemps toutefois, car Madame de Maintenon écrit elle même froidement à peu de temps de là : « On tue beaucoup de fanatiques, on espère en purger le Languedoc. »

et s'acquittent consciencieusement de leur tâche ; une nouvelle querelle éclate entre Bossuet et Fénelon au sujet de la doctrine du Quiétisme, et c'est encore Madame de Maintenon qui a soutenu Madame Guyon, l'apôtre de cette nouvelle doctrine. Le règne de Louis XIV s'abîme dans la misère et dans les désastres ; le XVIIe siècle s'endort dans la dévotion, vraie ou feinte ; le XVIIIe s'éveillera dans les orgies de la Régence.

Pendant toute cette dernière moitié du XVIIe siècle, trois sortes d'hommes se trouvent en présence : les vrais dévots ; les libertins, qui pratiquent ce que Sainte-Beuve a appelé la morale des honnêtes gens, c'est-à-dire une morale composée de bonnes habitudes, de bonnes manières et d'honnêtes procédés, et qui, humainement parlant, sont aux dévots ce que, dans le *Misanthrope*, Philinte est à Alceste ; enfin une troisième classe de gens, sans autre Dieu que leur intérêt, courtisans de la richesse, qui font servir à leur fortune leurs prétendues convictions religieuses, comme, à d'autres époques, ils y feront servir leurs prétendues convictions politiques : ce sont les faux dévots, fort nombreux à la fin du siècle.

C'est à ceux-là que s'était attaqué un ami de Rotrou et de Régnier, du Lorens, dans une âpre et mordante satire ; c'est contre ceux-là que Scarron, en 1645, dirigeait sa Nouvelle intitulée *les Hypocrites*, à laquelle Molière fera plus d'un emprunt ; c'est contre ceux-là que Molière lance *Tartuffe* et *Don Juan*.

Une lutte acharnée, dont les derniers éclats retentissent encore, s'engagea autour de ces deux pièces : était-ce Molière qui l'avait voulu ? Non, c'était la coalition des précieuses et des prudes. Irritées d'avoir été jouées dans les premières comédies du poète, elles avaient voulu se mettre à l'abri sous le manteau de la religion, et s'étaient signées devant lui comme devant le démon. La *Critique de l'École des femmes* et le personnage d'Arsinoé, dans le *Misanthrope*, furent leur punition ; mais elles avaient su engager le clergé dans leur cause ; ce qui leur avait été d'autant plus facile que, dans le monde même, on regardait alors comme de bon ton de lancer l'anathème sur le théâtre[1]. L'abbé Fléchier était seul de son parti, en 1665, à témoigner quelque indulgence aux comédiens [2]. Bossuet nous apprend, dans ses *Maximes sur la Comédie*, qu'on ne leur accordait pas les sacrements [3],

1. En 1658, Nicole avait publié son *Traité sur la Comédie* et ses *Maximes sur les spectacles ;* de 1664 à 1666, il attaque sans relâche, dans ses *Lettres sur l'Hérésie imaginaire* et dans ses *Visionnaires*, le théâtre, que défend avec violence le jeune Racine. La douce Madame de Sablé blâmait la comédie dans ses *Maximes*. En même temps, Armand de Bourbon, prince de Conti, ancien protecteur de Molière, qui se partageait entre les amitiés les plus dévotes et les compagnies les plus libertines, rédigeait de la même main qui écrivait, de concert avec Bussy-Rabutin, la *Revue du pays de la Braquerie*, un *Traité de la comédie et des spectacles* empreint de l'austérité d'un docteur de l'Église. Le Père Caffaro, théatin, ayant osé soutenir la comédie, fut foudroyé par Bossuet et contraint de se rétracter.

2. *Mémoire sur les Grands Jours tenus à Clermont.*

3. En avril 1881, dans la réunion des Sociétés savantes des départements à la

et l'abbé de La Tour affirme que, depuis 1692 que le cardinal de Noailles devint archevêque de Paris, le clergé leur refusait le mariage.

On comprend la fureur soulevée par l'audacieux comédien, auteur de *Tartuffe*, dans le parti si puissant des faux dévots. Cette colère devait être d'autant plus redoutable que les vrais dévots s'unirent aux faux contre Molière : Bossuet se joignit contre le téméraire comédien au curé Roullé, qui l'appelait « un démon vêtu de chair et habillé en homme ». On disait, non sans motif, que le théâtre ne devait pas se mêler de religion, et s'ériger en rival de la chaire. Enfin, l'on demandait comment il était possible à la scène de distinguer le faux dévot du vrai, l'hypocrisie n'étant que la momerie de la vraie piété, et des pensées, souvent louables en soi, devenant odieuses dans la bouche de Tartuffe. Ces raisons étaient sérieuses, et excusent la violence de certaines personnes d'une piété sincère. Mais ce qui prouve bien que c'était surtout Molière et la comédie que l'on attaquait en attaquant *Tartuffe*, c'est que nul ne protesta contre ceux qui, après lui, tentèrent ailleurs que sur la scène comique de démasquer l'hypocrisie. On sourit, lorsque Madame Deshoulière, dans une tragédie féline, intitulée *la Mort de Cochon*, qui présente, comme la *Mort de Pompée* de Corneille, cette particularité que le héros n'y paraît point, donna le nom de Cafard au chat des Minimes de Chaillot ; on ne protesta point, lorsqu'elle montra qu'elle avait plus de dents que ses moutons allégoriques, en adressant, au mois de mars 1692, l'*Épître chagrine au très révérend Père de la Chaise :*

> Le métier de dévot, ou plutôt d'hypocrite,
> Devient presque toujours la ressource des gens
> Qu'une longue débauche a rendus indigents...
> Dès que du cagotisme on fait profession,
> De tout ce qu'on a fait la mémoire s'efface.
> C'est sur la réputation
> Un excellent vernis qu'on passe.

Nous ne voyons point que La Bruyère ait soulevé la cabale avec ses maximes contre les dévots, et parmi les critiques que provoqua dans les premiers jours la tragédie dont nous nous occupons, nous n'en trouvons aucune qui porte sur le personnage de l'hypocrite Mathan.

Et pourtant, Mathan ne le cède en rien à Tartuffe, ni en vérité, ni en scélératesse ; même hypocrisie, même ambition, même audace dans le crime. Comme Tartuffe s'humilie devant Damis, qui l'a dé-

Sorbonne, M. Jules Finot, de Vesoul, a signalé à ce sujet une anecdote curieuse, trouvée par lui dans la correspondance, encore inédite, adressée par Gilles Asselin, docteur en Sorbonne, à l'aumônier du roi Stanislas. Il paraît qu'en 1752 un comédien étant mort au Havre, et l'autorité ecclésiastique ayant refusé la sépulture à cet excommunié, ses camarades imaginèrent de saler le corps, attendant peut-être dans l'avenir une décision plus favorable. Malheureusement, ils employèrent du sel de contrebande, et la gabelle, qui s'en aperçut, leur intenta un procès, dont on rit longtemps en Normandie.

noncé, Mathan affecte devant Athalie une fausse douceur pour Joad; pour arriver à leur but criminel, Tartuffe ne recule pas devant les plus honteux moyens, et Mathan prodigue le « sang des misérables »; abusant vilement de la crédulité stupide d'Orgon, Tartuffe ne peut être puni que par l'intervention suprême de Louis XIV; abusant odieusement de la confiance cupide d'Athalie, Mathan ne peut être puni que par le Dieu qu'il a déserté, et contre lequel il a même osé lever le bras. Il s'est flatté de renverser Jéhovah pour étouffer ses remords; Dieu était le seul obstacle contre lequel pût se briser la cruauté astucieuse de ce Tartuffe tragique. Gigantesque figure que le poète n'a point tirée tout entière de son imagination, comme Minerve est sortie armée de pied en cap du cerveau de Jupiter : avec l'art propre aux poètes dramatiques, qui groupent sur la scène dans un seul portrait tous les traits qu'ils ont vus et pris autour d'eux, Racine a personnifié dans Mathan cette race odieuse d'ambitieux qui faisaient de la dévotion leur carrière, n'affectant les scrupules de la piété que pour se dispenser d'en avoir d'autres, et qu'un jésuite éloquent, Bourdaloue, a souvent foudroyés du haut de la chaire [1]. Louis XIV avait-il promis de savoir bon gré aux courtisans qui feraient leurs Pâques, Bourdaloue était effrayé de l'affluence des communions, voyant que l'on communiait pour Louis XIV, et non pour Dieu. Il montrait que c'était l'hypocrisie des uns qui enfantait le libertinage des autres. Mais ce qui l'irritait le plus douloureusement, c'était de voir des convenances et des intérêts de famille déterminer seuls la vocation de certains ecclésiastiques; de là naissaient mille troubles et mille désordres dans l'Église; ici l'avarice et la cupidité, là d'autres vices; c'était le temps où l'on voyait, au grand scandale du clergé, l'abbé de la Châtre, aumônier du Roi, dire un mercredi saint la messe au sortir d'un bal masqué : « Être prêtre de la sorte, ah! mes frères, s'écriait saint Jérôme, est-il rien de plus opposé à la sainteté du sacerdoce, rien de plus injurieux à Jésus-Christ? » Et, après ces éloquentes paroles, Bourdaloue ne craignait pas de rappeler en gémissant que deux prêtres avaient été mêlés à l'affaire des poisons. On le voit, Racine a incarné dans Mathan cette monstrueuse hypocrisie des dernières années du XVIIe siècle, qui s'était attaquée jusqu'à des ministres de l'Église, et ce personnage suffirait seul à dater *Athalie*.

Autant le XVIIe siècle avait été véritablement ou hypocritement dévot, autant le XVIIIe devait être peu religieux; de sorte que pendant cinquante ans *Athalie* a été jugée de la façon la plus

1. Tout le monde, pendant le sermon, était tourné vers le Roi, et non vers le prédicateur. Bourdaloue s'indignait de voir les femmes se montrer à l'église dans des toilettes de bal. L'autorité séculière fut obligée d'édicter des peines contre celles qui paraîtraient trop décolletées à la chapelle, et l'orgueilleuse Madame de Grignan fut un jour menacée de l'amende par le commissaire. Le duc de La Rochefoucauld imagina d'annoncer une fois que le Roi ne viendrait pas au salut; la chapelle, qui était pleine, se vida en un instant, et Louis XIV, à son arrivée, rit beaucoup de la trouver déserte.

bizarre, et le rôle de Joad critiqué le plus étrangement du monde. A peine le succès des représentations de 1716 [1] s'est-il apaisé, que l'on commence à relever, avec beaucoup de vivacité, des défauts dans la pièce. Cette guerre contre la tragédie de Racine fut dirigée surtout par Voltaire. Non que l'auteur de *Zaïre* n'ait pas compris les beautés d'*Athalie*; lorsque toute préoccupation de rivalité et de parti disparaît, lorsque Voltaire juge en littérateur, il n'a pas assez d'éloges pour *Athalie*, il écrit au poète italien Scipion de Maffei [2] : « La France se glorifie d'*Athalie* : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre », et il dit dans le *Discours historique et critique* [3], etc. : « *Athalie* est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, oser faire parler un enfant sur le théâtre, et lui prêter des réponses dont la candeur et la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens; se soutenir surtout (et c'est là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle, et auguste, souvent sublime ; c'est là ce qui n'a été donné qu'à Racine, et qu'on ne reverra probablement jamais. » Mais Voltaire a des préoccupations philosophiques et des jalousies qui ne lui permettent pas de continuer à parler avec cette franchise. Comme encyclopédiste, les tragédies sacrées de Racine ne pouvaient plaire à Voltaire plus que les tragédies chrétiennes de Corneille. Comme poète dramatique, la jalousie inhérente au métier d'auteur devait le porter à écrire un *Commentaire* très sévère sur le théâtre de Corneille, et à déclarer le sujet d'*Athalie* fort au-dessous de celui de *Mérope*. Aussi entreprit-il contre cette tragédie une croisade impitoyable. Usant d'un procédé qui lui était familier, Voltaire attaqua d'abord Racine en se cachant sous le nom d'un riche Anglais qu'il fait parler ainsi dans le *Discours historique et critique* : « Si on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous ; c'est que tout s'y passe en longs discours ; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs; c'est que Josabeth et Mathan sont des personnages peu agissants ; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité et dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre ; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigues, d'action et d'événements variés : les autres nations nous blâment, mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière ? En fait de goût, comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi.

1. Lorsque Voltaire sera de mauvaise humeur, il dira dans le *Discours historique et critique* : « Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit Joas et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme. »
2. Éd. Beuchot, IX, 16.
3. *Id.*, V, 101.

Pour la beauté de la versification elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune Éliacin en long habit de lin, et le petit Zacharie, tous deux présentant le sel au grand prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, et fortement remuées. » En prêtant ces paroles à Milord Cornsburi, Voltaire a soin d'ajouter que c'est « l'un des meilleurs esprits qu'ait produits la Grande-Bretagne ».

C'est principalement sur Joad que se porte toute la colère du critique poète et philosophe. Au moment où il entreprend de composer des tragédies dirigées contre l'intolérance, où il introduit dans son *Olympie* un grand prêtre d'un esprit conciliant et doux, qui forme un contraste complet avec le fanatique Joad, il s'applaudit chaudement dans une note de sa tragédie d'avoir créé son personnage, à seule fin de l'opposer à l'assassin d'Athalie : « Cet exemple d'un prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix nous a paru d'une très grande utilité, et il serait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel, et à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la scène ; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs passions agissent, et un grand prêtre instruit. Ce mélange, heureusement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre. » Se représentant ainsi le grand prêtre, le poète devait nécessairement blâmer de tous points la conception que Racine s'en était faite. Il reproche à Joad, toujours dans ce même *Discours historique et critique*, son ambition et son imprudence : « Car pourquoi ce grand prêtre conspire-t-il très imprudemment contre la reine ? pourquoi la trahit-il ? pourquoi l'égorge-t-il ? C'est apparemment pour régner lui-même[1] sous le nom du petit Joas ; car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant, dont il est le maître ? Il faut avouer que le grand prêtre, par ses manœuvres et par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver ; car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit Joas ne serait pas égorgé dans le tumulte[2] ? »

Mais c'est surtout dans une note de son *Olympie* que Voltaire a déchargé toute sa colère contre la tragédie de Racine : « On ne voit pas... pour quelle raison *Joad* ou *Joïada* s'obstine à ne vouloir pas que la reine Athalie adopte le petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant : *Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.* — Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer Joas. Elle pouvait lui servir de mère, et lui laisser son petit royaume. Il est très naturel qu'une vieille

1. M. Sarcey (le *Temps*, 25 août 1873), qui, comme Voltaire, ne voit dans Joad qu'un politique, a longuement insisté sur cette idée.

2. M. Sarcey (le *Temps*, 6 octobre 1873) a repris également cette critique.

femme s'intéresse au seul rejeton de sa famille. Athalie en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* disent que son fils Ochosias ou Achazia avait quarante-deux ans quand il fut déclaré melk ou roitelet. Il régna environ un an. Sa mère Athalie lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus : il est dit dans le quatrième livre des *Rois* que Jéhu égorgea quarante-deux frères d'Ochosias, et cet Ochosias était le cadet de tous ses frères [1] ; à ce compte....., Athalie devait être âgée de cent six ans quand le prêtre Joad la fit assassiner. — Je n'examine point ici comment le père d'Ochosias pouvait avoir quarante ans, et son fils quarante-deux quand il lui succéda ; je n'examine que la tragédie, je demande seulement de quel droit le prêtre Joad arme les lévites contre la reine à laquelle il a fait serment de fidélité ? De quel droit trompe-t-il Athalie en lui promettant un trésor ? de quel droit fait-il massacrer la reine dans la plus extrême vieillesse? — Athalie n'était certainement pas si coupable que Jéhu qui avait fait mourir soixante et dix fils du roi Achab, et mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des *Rois*. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'Achab, tous ses courtisans et tous ses prêtres. — Cette reine avait, à la vérité, usé de représailles ; mais appartenait-il à Joad de conspirer contre elle et de la tuer ? Il était son sujet; et certainement dans nos mœurs et dans nos lois il n'est pas plus permis à Joad de faire assassiner sa reine, qu'il n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry d'assassiner Élisabeth, parce qu'elle avait fait condamner Marie Stuart. — Il eût fallu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie et des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre, d'une manière visible et sensible, et qu'il eût ordonné ce meurtre ; or, c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que Joad ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre prière avant de mettre la reine à mort. L'Écriture dit seulement qu'il conspira avec les lévites, qu'il leur donna des lances, et qu'il fit assassiner Athalie *à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite. N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle et le caractère de Joad dans *Athalie* peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation ? car pourquoi l'action de Joad serait-elle consacrée ? Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte... Si donc tant de crimes et tant de meurtres ne sont point excusés dans l'Écriture, pourquoi le meurtrier d'Athalie serait-il consacré sur le théâtre ? »

Pour flatter Voltaire, qui avait encore exprimé ces mêmes idées dans la *Préface des Guèbres*, le cardinal de Bernis lui écrivait

1. Il n'est dit nulle part, croyons-nous, que ces quarante-deux frères d'Ochosias fussent nés de la même mère que lui.

de Rome le 28 février 1770 : « *Athalie* ne m'a jamais paru un ouvrage supérieur que par le style. Je n'osais pas le dire, mais j'ai toujours été révolté qu'on eût permis de mettre un semblable sujet sur notre théâtre. » — D'Alembert était encore plus flatteur, dans la lettre qu'il écrivait à Voltaire le 11 décembre 1769 : « Je suis depuis longtemps entièrement de votre avis sur *Athalie*. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification, et comme une très belle tragédie de collège. Je n'y trouve ni action ni intérêt; on ne s'y soucie de personne, ni d'Athalie, qui est une méchante carogne, ni de Joad, qui est un prêtre insolent, séditieux et fanatique, ni de Joas même, que Racine a eu la maladresse de faire entrevoir en deux endroits comme un méchant garnement futur. Je suis persuadé que les idées de religion dont nous sommes imbus dès l'enfance contribuent, sans que nous nous en apercevions, au peu d'intérêt qui soutient cette pièce, et que si on changeait les noms, et que Joad fût un prêtre de Jupiter ou d'Isis, et Athalie une reine de Perse ou d'Égypte, cette pièce serait bien froide au théâtre [1]. D'ailleurs à quoi sert toute cette prophétie de Joad, qu'à faire languir l'action, qui n'est pas déjà trop animée ? Je crois en général (et je vais peut-être dire un blasphème) que c'est plutôt l'art de la versification que celui du théâtre qu'il faut apprendre chez Racine. J'en connais à qui je donnerais un plus grand éloge, mais ils n'ont pas l'honneur d'être morts. » On voit que, après avoir dit une ou deux niaiseries, d'Alembert, dans le trait final, nous fait découvrir le motif secret qui portait Voltaire à rabaisser Racine.

Ce n'est qu'au début de notre siècle qu'*Athalie* put être jugée sainement et froidement, au point de vue littéraire, s'entend, car la *Critique* qu'en avait faite l'Académie vers 1730, et que Laharpe publia en 1807 dans son édition de Racine, portait presque exclusivement sur des questions de grammaire et de style. Ce n'est que lorsqu'on se fut dégagé de toute préoccupation politique, philosophique et religieuse que l'on put examiner ce poème sans parti pris, et l'apprécier à sa juste valeur. Ce n'est que le 31 mai 1806 que Geoffroy put écrire : « *Athalie* est la meilleure poétique du théâtre, et l'on n'a plus besoin de celle d'Aristote. Si les règles de l'art dramatique pouvaient se perdre, on les retrouverait dans cette tragédie, de l'aveu de tout ce qu'il y a de bons esprits et de gens de goût en Europe ; c'est le seul ouvrage où les unités, la raison, la vraisemblance, le mécanisme de l'action théâtrale soient exactement et strictement observés ; il est pour les poètes tragiques ce que l'Apollon et la Vénus sont pour les sculpteurs, le

1. M. Sarcey, dans *Temps* du 6 octobre 1873, a commis la même inadvertance que d'Alembert : en jugeant Joad au point de vue purement humain, en l'étudiant comme politique, il a étudié et apprécié un autre drame que celui de Racine. Ce procédé de critique est curieux ; mais il ne peut s'appliquer à des personnages élevés, comme Joad, au-dessus de l'humanité, et qui n'ont, quoi qu'on dise, d'autre intérêt que celui du ciel.

modèle le plus accompli. Jamais la poésie et l'éloquence n'ont été portées à un tel degré [1]. »

En effet, si la poésie de Racine a toujours des charmes inexprimables, jamais elle ne s'était élevée à des hauteurs si voisines de la perfection. Toutes les beautés qu'avait acquises successivement la langue du poète se trouvent réunies dans cette seule pièce, et s'y montrent dans leur complet épanouissement. Nous avions apprécié la simplicité touchante avec laquelle Andromaque exprimait les tendresses de son cœur maternel ; cette grâce simple et toute grecque, nous la retrouvons dans les rôles de Josabet et de Joas ; nous avions admiré la mâle énergie des accents de Mithridate, et nous la reconnaissons dans la bouche de Joad ; nous avions été frappés dans *Esther* de la splendeur tout orientale de certaines métaphores, des couleurs bibliques dont Racine avait su parer son élégie ; et *Athalie* n'est pas moins riche qu'*Esther* en métaphores et en images empruntées aux saintes Écritures ; de sorte que la dernière tragédie de Racine joint à la simplicité de la poésie de Sophocle, et à la vigueur romaine de celle de Corneille, l'éclat incomparable des cantiques sacrés. Et cela, sans nul effort, sans que nulle part on puisse surprendre le travail de l'imitation. Si jamais poésie sembla inspirée, c'est bien cette poésie aux périodes amples et soutenues, majestueuse et sereine comme Joad.

Les représentations d'*Athalie* ne furent pas interrompues [2] durant tout le XVIIIe siècle ; mais elles ne furent pas toujours écoutées avec le respect dû à un chef-d'œuvre, et le public, docile aux inspirations du prince de la critique, se permit quelquefois de rire à cer-

1. Cet éloge a plus de prix, parce qu'il est plus raisonné, mais il n'est pas plus enthousiaste que celui de Riccoboni : « Il est juste que je donne à *Athalie* le pas sur toutes les tragédies modernes : de quelque côté qu'on l'examine, on ne trouve dans cette tragédie que des beautés admirables. Tout y est édifiant, tout y est instructif : les caractères mêmes d'Athalie et de Mathan, tout impies qu'ils sont, ne peuvent inspirer que de l'horreur pour l'impiété. Enfin, c'est un ouvrage parfait qui mérite d'être à la tête de tous les poèmes dramatiques que l'on peut conserver pour le théâtre. » (*De la réformation du théâtre*, p. 123.)

2. Une de ces représentations, en 1736, fut signalée par un fait curieux : « M. Racine, écrit un journaliste, est allé voir la salle de la comédie, il y a quelques jours. Sa grande dévotion l'empêche depuis longtemps de fréquenter le théâtre. Ce fils d'un illustre père a été accueilli avec tous les égards que les comédiens lui doivent. Il a tout loué, tout admiré. Sa visite faite : « Messieurs, a-t-il ajouté, je viens régler une petite dette. Vous savez que mon père avait défendu, par son testament, qu'on jouât *Athalie*. M. le Régent a depuis ordonné que, sans égard aux volontés du testateur, le drame serait donné au public. Cet ordre de M. le duc d'Orléans ne me fait déroger en rien à mes droits. Je revendique en conséquence la part qui me doit revenir des représentations multipliées de ce chef-d'œuvre de mon père. » Cette demande a fort étourdi l'aréopage comique. Il est question de trouver un *mezzo termine* à cette contestation naissante. » Le même journal, dans un numéro suivant, confirme ce récit, et reprend : « Cela n'ira pas plus loin, à ce qu'on m'assure. Il (Louis Racine) colorait sa demande du prétexte de charité : il voulait faire des aumônes de cet argent. On prétend que les comédiens se sont moqués de lui, et que cette restitution irait de trente à quarante mille livres. » De nos jours, la réclamation de Louis Racine eût semblé toute naturelle.

taines scènes. Voltaire nous apprend, non sans quelque plaisir, que les comédiens durent couper les reproches véhéments dont Joad accable Josabet, lorsqu'il la trouve auprès de Mathan [1].

Athalie d'ailleurs, et ce fut un des motifs qui l'ont maintenue au théâtre au XVIII[e] siècle, a toujours eu le privilège de prêter aux allusions malignes ou bienveillantes, et a souvent reçu des applaudissements politiques. C'est ainsi qu'un rapport de police nous apprend qu'à la représentation du 16 août 1787 la tirade de Joad au jeune roi :

> Loin du trône nourri, de ce fatal honneur, etc.

fut couverte d'applaudissements, comme cet autre vers de la pièce:

> Confonds dans ses conseils une reine cruelle.

Un autre attrait appelait aussi le public à ces représentations. En 1770, on avait intercalé différents morceaux d'opéra dans la pièce, et notamment, au quatrième acte, le chœur du serment de l'*Ernelinde* de Philidor :

> Jurons sur nos glaives sanglants.

Peu de temps après, la Comédie fit entendre au troisième acte une symphonie de Baudron, premier violon de son orchestre. En 1786, les chœurs de Moreau, jugés décidément insuffisants, furent remplacés par des chœurs de Gossec et de Haydn, et l'on admira beaucoup le chœur écrit au quatrième acte pour le serment d'Azarias, que Racine n'avait pas destiné cependant à être chanté. Ajoutons, pour compléter la liste des musiciens qui ont travaillé sur ce thème, que, de 1803 à 1811, Boieldieu a composé à Saint-Pétersbourg de nouveaux chœurs d'*Athalie*, que Mendelssohn-Bartholdy a écrit une ouverture et des chœurs pour une traduction allemande du chef-d'œuvre de Racine, enfin, qu'en avril 1859, *Athalie* a été reprise à la Comédie Française avec des chœurs de M. Jules Cohen.

La perfection même de l'*Athalie* de Racine est cause qu'un seul poète, l'Italien Métastase, que l'on a souvent rapproché de Racine pour la pureté de la langue, l'harmonie des vers et la délicatesse des sentiments, Métastase, qui créa le drame lyrique, et qui fut loué sans relâche par Voltaire, lequel n'avait jamais fait de livret d'opéra, osa entrer en rivalité avec Racine, et mettre à la scène un *Gioas, re di Giuda*, tragédie sacrée en deux parties. Ce jour-là le *divin* Métastase ne fut pas heureusement inspiré. Tout ce qu'il y a de remarquable dans son drame est emprunté à l'*Ion* d'Euripide et à l'*Athalie* de Racine ; tout ce que le poète a ajouté est déplacé, et gâte la simplicité de ce dramatique sujet. Nous ne trouvons plus dans sa pièce cette intéressante opposition entre la foi timide d'Abner

1. Éd. Beuchot, t. X, p. 18-20.

et la pieuse intrépidité de Joad ; Josabet a disparu, comme Abner. Dieu est toujours là, qui mène les événements, et Giojada prend assez souvent soin de nous le rappeler; mais il a grand raison de le faire, car on courrait risque de ne plus sentir cette action divine, tant le poète l'a affaiblie : ce songe, envoyé par Dieu, qui amène Athalie dans le temple, cette lutte entre Jéhova et la vieille reine, qui se termine par le cri d'Athalie vaincue :

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

tout cela n'a pas été conservé dans le drame italien, dont voici d'ailleurs l'exposé rapide : Giojada raconte à Ismaële, un des chefs des Lévites, comment Gioas a été sauvé et élevé dans le temple par son épouse Giosaba : il veut le remettre au trône de son père ; et il a profité des solennités de la Pentecôte pour réunir dans le temple, sans attirer de soupçons, tout ce qui reste encore d'Hébreux fidèles à la race de David. Bientôt paraissent et se rencontrent Gioas et Sebia, sa mère, qu'Atalia a fait appeler à Jérusalem, et là s'engage une scène imitée de l'*Ion* d'Euripide ; Gioas a perdu sa mère ; Sebia a perdu son fils ; ils se sentent attirés l'un vers l'autre, et le jeune Gioas trouve pour l'étrangère des caresses charmantes ; Giojada, qui en est témoin, n'ose cependant leur révéler le lien qui les unit. Cependant l'imprudente Atalia vient dans le temple, accompagnée de Matan. Craignant que Giojada ne veuille supposer un fils d'Ocosia pour le mettre sur le trône, elle se résout à le prévenir et à faire elle-même ce qu'il veut faire ; elle choisira un faux Gioas, sous le nom duquel elle règnera en sûreté. Elle ordonne à Sebia de reconnaître cet enfant, quel qu'il soit, pour son fils, et lui persuade que Giojada est d'accord avec elle.

Nous apprenons dans la seconde partie que le grand prêtre a écouté sans daigner y répondre les révélations mensongères et les offres perfides que Matan venait lui faire au nom de la reine ; l'usurpatrice reste atterrée. Giojada, dans une scène empruntée à Racine, reconnaît Gioas pour roi, lui donne des conseils sages et pieux, et, voyant entrer Sebia, dit à la mère : « Voilà ton fils », et sort. Trop confiante dans les paroles d'Atalia, Sebia, malgré les larmes de l'enfant, ne voit en lui qu'un imposteur accepté par Giojada, et le repousse avec horreur. Il faut que Giojada revienne pour mettre fin à cette scène longue, pénible et inutile. La dernière partie de la pièce de Métastase est calquée exactement sur l'*Athalie* de Racine, si ce n'est qu'au lieu d'imprécations terribles, le poète italien, au dénouement, a mis dans la bouche de la reine vaincue quelques paroles troublées et confuses, qui rappellent la sortie de Mathan au troisième acte de notre *Athalie*. On le voit, le drame italien n'est qu'un pâle reflet de la tragédie de Racine, et d'ailleurs le malencontreux personnage de Sebia suffirait à gâter une pièce meilleure que le *Gioas* de Métastase.

Si un seul poète a osé traiter de nouveau le sujet déjà traité par

Racine, nous trouvons en revanche une quantité considérable de traductions d'*Athalie*. On signale huit traductions allemandes de 1790 à 1853, deux traductions hollandaises, en vers, en 1716 et 1771, six traductions anglaises, en vers rimés ou non rimés, de 1722 à 1841, quatre traductions italiennes, dont la dernière de l'abbé Conti, de 1743 à 1789, une traduction espagnole en 1754, une traduction portugaise en 1762, deux traductions hébraïques en 1770 et en 1835, et enfin une traduction arménienne, par M. Sarkis Dikranian de Nakhitchivan, publiée à Moscou en 1834. Cette abondance de traductions s'explique par l'opinion généralement acceptée aujourd'hui qu'*Athalie* est le chef-d'œuvre de notre scène.

Tours janvier 1881.

ATHALIE

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1691 [1].

---

1. Il y eut, en réalité, trois premières représentations d'*Athalie :* la première à Saint-Cyr, le vendredi 5 janvier 1691, est qualifiée par Dangeau de répétition ; *Athalie* parut pour la première fois avec éclat, à Versailles, le mardi 14 février 1702 ; enfin elle fut jouée pour la première fois sur le théâtre, le mardi 3 mars 1716.

PRÉFACE.

Tout le monde sait que le royaume de Juda était composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam composaient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étaient de la maison de David, et qu'ils avaient dans leur partage [1] la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avait [2] de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés. Car depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était plus permis de sacrifier ailleurs ; et tous ces autres autels qu'on élevait à Dieu sur des montagnes, appelés par cette raison dans l'Écriture les hauts lieux [3], ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très petit nombre de personnes, étaient ou idolâtres ou schismatiques

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisaient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour à tour dans le temple, d'un jour de sabbath à l'autre [4]. Les prêtres étaient de la famille d'Aaron ; et il n'y avait que ceux de cette famille, lesquels [5] pussent exercer la

1. Ce mot de *partage* a paru impropre à l'Académie, parce que « le royaume de Salomon n'avait point été partagé ; il avait été divisé par la révolte de Jéroboam ».

2. L'Académie a trouvé que *y* faisait ici équivoque, pouvant être pris pour un adverbe de lieu relatif à Jérusalem.

3. Il était interdit formellement de sacrifier sur les hauts lieux ; cependant la désobéissance y éleva tantôt des autels sans toiture et sans enclos, tantôt des temples de toute petite dimension, chargés d'entourer et de cacher l'autel et un culte souvent immoral.

4. La tribu de Lévi, attachée au service du temple, comprenait les lévites et les sacrificateurs. Les lévites, qui ne portaient point de costume ordinairement, et ne revêtaient la robe blanche que pour l'exercice de leurs fonctions, remplissaient les fonctions inférieures dans le temple. David les divisa en quatre classes : vingt-quatre mille d'entre eux furent chargés d'aider les prêtres dans l'accomplissement des rites ; les quatorze mille autres gardèrent les lieux saints, ou servirent de juges, de généalogistes, de musiciens. Ils remplissaient à tour de rôle leurs fonctions. Les sacrificateurs se partagèrent sous David en vingt-quatre classes, seize descendants d'Éléazar, fils aîné d'Aaron, et huit d'Ithamar, son quatrième fils. Au retour de Babylone, on ne trouve plus que quatre familles de sacrificateurs. Notons en passant que le mot de *prêtres* sous lequel Racine les désigne ici n'est pas un mot juif.

5. On dirait aujourd'hui : *qui*. Au siècle dernier l'Académie censurait déjà la tournure de phrase employée ici par Racine.

sacrificature[1]. Les lévites leur étaient subordonnés, et avaient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étaient en semaine avaient, ainsi que le grand prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple était environné, et qui faisaient partie du temple même[2]. Tout l'édifice s'appelait en général le lieu saint. Mais on appelait plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où était le chandelier d'or, l'autel des parfums[3], et les tables des pains de proposition. Et cette par-

1. La fonction de sacrificateur.

2. On avait mis sept années et demie à élever le temple de Salomon. Il était bâti sur la colline de Morija, qu'on avait élargie et fortifiée pour le recevoir. Construit sur le modèle du tabernacle de Moïse, le temple était tourné vers l'Orient; on y accédait par quatre portes. « Deux murs, l'un plus élevé que l'autre, régnaient à l'entour; de l'intérieur, en s'approchant, on pouvait voir les arrivants, leur parler et les entendre (V. 1429 et 1749). Des galeries, soutenues par des colonnes, formaient les deux parvis extérieurs; de ces esplanades on entrait, toujours en montant, dans le parvis des femmes, et de celui-ci dans le parvis des Israélites. Ces séparations étaient alors les seules qui précédaient l'emplacement réservé au service des sacrificateurs. Au delà de ces esplanades fermées se trouvait la cour même du temple, réservée aux sacrifices (V. 400); là les sacrificateurs seuls et leurs aides, ou lévites, avaient droit d'entrée (V. 852); là s'élevaient l'autel des holocaustes (V. 171), et la mer d'airain, posée sur douze figures de bœufs; là se trouvaient aussi les dix cuves plus petites qui servaient aux ablutions... Au delà de l'autel des holocaustes s'élevait le temple proprement dit, couvert d'une toiture plane et précédé d'un large portique; l'entrée était décorée de deux obélisques recouverts d'airain ciselé, derrière lesquels s'ouvrait le sanctuaire, divisé en trois compartiments, le vestibule, le lieu saint, et le lieu très saint ou Saint des Saints. Dans le lieu saint était placé l'autel des parfums entre le candélabre d'or aux sept branches et la table où se déposaient les douze pains offerts en reconnaissance de ce que Dieu nourrissait son peuple. Enfin, derrière le lieu saint, se trouvait le lieu très saint, de forme pentagone, et probablement construit en dôme (V. 160); là, sous les ailes d'or des figures de chérubins (V. 1594), derrière un voile, était déposée l'Arche (V. 1595), contenant les tables de la Loi et les livres de la main de Moïse. Le lieu saint et le lieu très saint étaient séparés par des cloisons en bois de cèdre, dont les larges portes se fermaient par des rideaux. Les barres du support de l'Arche touchaient le voile, qui s'est déchiré à la mort du Christ, et en écartaient les plis. — A l'entour du temple même, excepté sur le côté de l'entrée vers l'orient, régnaient des rangées de galeries où conduisait un escalier tournant situé sur le côté méridional... : c'étaient des postes d'observation du haut desquels on dominait la ville et les environs; c'étaient des appartements occupés par les sacrificateurs, et des resserres d'approvisionnements, des dépôts pour les instruments de musique; là aussi avait lieu le sacre du roi et probablement celui des grands prêtres. Dans les premiers parvis étaient disposés des appartements, non seulement pour le grand prêtre, sa famille, ses serviteurs, mais pour les sacrificateurs et les servants du temple... Ce fut dans ces dépendances de la demeure du souverain sacrificateur que Joas trouva d'abord un asile. » (M. Athanase Coquerel.)

3. « L'autel de l'offrande hebdomadaire était placé dans le premier compartiment du tabernacle ou du temple, du côté septentrional, fait de bois d'acacia, de deux coudées de longueur, d'une de largeur, d'une et demie de hauteur et recouvert de lames d'or. La feuille supérieure de la table était entourée d'une bordure d'or; plus bas, au-dessous de cette feuille, un rebord de bois d'environ quatre pouces

tie était encore distinguée du Saint des Saints, où était l'arche, et où le grand prêtre seul avait droit d'entrer une fois l'année [1]. C'était une tradition assez constante, que la montagne sur laquelle le temple fut bâti était la même montagne où Abraham avait autrefois offert en sacrifice son fils Isaac [2].

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'Ancien Testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône; et j'aurais dû dans les règles l'intituler *Joas* [3]. Mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'*Athalie*, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événements qui devancèrent [4] cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat [5], et le septième roi de

de largeur encadrait les quatre côtés. Des anneaux d'or fixés aux quatre pieds servaient à soulever et à transporter cette sorte d'autel durant le pèlerinage du désert; les anneaux, devenus inutiles, furent supprimés lorsque le culte eut lieu dans le temple. Sur cette table, tous les jours de sabbat, douze pains sans levain, en nombre égal aux tribus d'Israël, étaient déposés par les sacrificateurs de service; l'offrande recevait divers noms, dont le plus usité était celui de pains de proposition ou posés devant Jéhova, en reconnaissance de ce qu'il nourrissait son peuple. » (M. Athanase Coquerel.)

1. « L'Arche, déposée dans le Saint des Saints,.... était un simple coffret de bois d'acacia, d'une coudée et demie en hauteur et en largeur, long de deux coudées et revêtu de tous côtés de l'or le plus pur. Un bord, également en or, entourait le couvercle supérieur; sur les deux côtés longs, deux anneaux d'or recevaient les deux supports de bois d'acacia, aussi revêtus d'or, qui avaient servi aux voyages dans le désert; les deux poteaux touchaient au voile dont le lieu très saint était fermé, et l'écartaient quelque peu; ainsi, du lieu saint, on apercevait l'Arche, ou du moins l'extrémité de ses linteaux. Le couvercle d'or pur, de pareille forme et de pareille dimension, se terminait par deux figures de chérubins, têtes ailées, se regardant l'une l'autre, inclinées vers le dessus de l'Arche; les ailes des deux images formaient le haut et le rebord du couvercle, et représentaient le trône de Dieu, dont l'Arche même était censée le marchepied. Cette partie supérieure de l'Arche se nommait le Propitiatoire.... Il était défendu, sous peine de mort, de regarder dans l'Arche. » (M. Athanase Coquerel.) Voir la note du vers 1594, et, pour le trône de Dieu, *Esther*, v. 356.

2. Voir les vers 1438-1444. Racine avait lu et annoté les œuvres du théologien anglican Lightfoot, dans lesquelles on trouve (I, 74): « Fundamenta templi jacta in monte Moria, ubi Isaac fuerat oblatus. »

3. Métastase, traitant au XVIII[e] siècle le même sujet, intitulera son drame lyrique *Gioas, re di Giuda*.

4. Précédèrent dans l'ordre des temps. Racine avait déjà écrit dans la *Thébaïde* (IV, III):

Votre père et les Rois qui vous ont devancés.

5. Josaphat, fils d'Aza, fut le quatrième roi de Juda. Ce prince éclairé et sage administra habilement la justice, combattit l'idolâtrie, protégea le commerce; sa mémoire protégea le règne de son fils Joram.

la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab [1] et de Jézabel [2], qui régnaient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie [3], non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le Roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal [4], qui était le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avait pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfants, à la réserve d'Okozias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles [5]. Sa mort funeste n'empêcha pas Okozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu [6], que Dieu avait fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres [7] Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne

1. Achab, septième roi d'Israël, fils de Homri, et époux de Jézabel, favorisa le culte de Baal, résista aux miracles d'Élie, s'empara du vignoble de Jizrehel, que refusait de vendre, selon la loi, Naboth, qui le possédait par héritage, permit à Jézabel de faire périr Naboth, et vint mourir, déshonoré par la fuite et mortellement blessé par les Syriens, dans le champ qu'il avait volé.

2. Jézabel, fille d'Ethbahal, roi de Tyr et de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël, est une des plus odieuses figures de femme que l'histoire ait conservées. Cyniquement féroce, froidement cruelle, elle joignait l'hypocrisie à l'esprit de persécution ; elle assassinait juridiquement, afin de pouvoir plus à son aise satisfaire son goût pour la parure.

3. Athalie, après avoir encouragé les attentats et les idolâtries de Joram, son mari, fut, selon l'Écriture, « la conseillère d'iniquité » de son fils Okozias. Elle lui succéda en l'an 884 av. J.-C.

4. Le culte de Baal ou du soleil est une des formes du sabéisme. Ce culte prévalut dans les deux royaumes hébreux sous le règne de la dynastie sidonienne, et tenait en échec à Jérusalem le culte du vrai Dieu. On a conservé le nom de Mellannalec, gardien des chars et des chevaux du soleil, dont l'écurie sacrée se trouvait près du temple.

5. Joram, cinquième roi de Juda, par complaisance pour sa femme Athalie, établit l'idolâtrie dans ses États ; il fit périr ses frères qu'il craignait, et dont il voulait hériter. Il mourut d'une longue et horrible dysenterie, « sic longa consumptus tabe, ita ut egereret viscera sua », et le peuple ne le brûla pas solennellement, comme il avait fait pour ses ancêtres.

6. Okozias, sixième roi de Juda, était le plus jeune des fils de Joram et d'Athalie ; il fut vaincu et tué par Jéhu, dixième roi d'Israël, qui, appelé au trône par Dieu, extermina la maison d'Achab, dont sortait Athalie, et renversa la sacrificature de Baal. Mais il devint bientôt lui-même idolâtre, sacrifia au veau d'or, attira sur sa tête les mêmes menaces que Dieu l'avait chargé d'exécuter sur la maison d'Achab, et vit la Syrie s'emparer d'une partie de ses États. Sa dynastie fut répudiée.

7. L'Académie trouva cette locution « du discours familier et presque proverbial ».

de ce même Nadoth qu'elle avait fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfants d'Okozias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabet, sœur d'Okozias, et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeait les Princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand prêtre, son mari[1], qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'histoire des Rois dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des *Paralipomènes*, que Sévère Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitième[2]. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurais été un peu au delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avait instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en était pas de même des enfants des Juifs que de la plupart des nôtres. On leur apprenait les saintes lettres, non seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison[3], mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle[4]. Chaque

1. Chez les Juifs, plus que partout ailleurs, le pontificat fut étroitement soumis au pouvoir civil. Aussi Jéhojadah, ou Joad, est-il un des rares pontifes qui aient laissé un nom dans l'histoire. Après avoir dirigé les débuts du règne de Joas, il mourut à l'âge de 130 ans, et fut enseveli dans les tombes royales de Jérusalem, par le plus insigne des honneurs. Cette longévité extraordinaire promise dans les dix commandements à celui qui accomplit ses devoirs de famille, était bien due au restaurateur de la dynastie de David sur le trône de Juda.

2. Sulpice Sévère dit dans son *Histoire sacrée*, (l. 1) : « Gotholia (les Septante et Josèphe appellent ainsi Athalie) imperium post occupavit, ademplo nepoti imperio, etia tum parvo puero, cui *Joas* nomen fuit. Sed huic ab avia præreptum imperium, *post octo fere annos*, per sacerdotem et populum, depulsa avia, redditum. » La transposition que fait ici Racine des noms de l'écrivain ecclésiastique a étonné les critiques. On trouve en tête du texte de cet auteur que possédait Racine et qu'il a annoté, une lettre de Scaliger, qui justifie l'ordre de noms adopté par le poète. Dans cette phrase et dans la précédente, Racine a en vue le verset 21 du chapitre XI du livre IV des *Rois*, et le premier verset du chapitre XXIV du livre II des *Paralipomènes*.

3. L'Académie affirme qu'on ne dit pas « atteindre l'usage de la raison », comme on dit : « atteindre l'âge de raison. »

4. « Καὶ ὅτι ἀπὸ βρέφους τὰ ἱερὰ γράμματα οἶδας. » (*IIe Épître à Timothée*, III, 15.)

Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étaient même obligés de l'écrire deux fois, et il leur était enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux[1]. Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi[2], qui fait aujourd'hui ses plus chères délices[3], un exemple illustre[4] de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation[5]; et que si j'avais donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement[6] qui brillent dans les reparties[7] de ce jeune prince, on m'aurait accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand prêtre[8], n'étant point marqué[9], on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de l'Écriture, que tous ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Josèphe[10], fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étaient autant de prêtres et de Lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandaient[11]. En effet, disent ces interprètes, tout devait être saint dans une si sainte action,

1. Dans le *Synopsis criticorum*, que Racine a cité dans ses *Notes manuscrites* sur *Athalie*, à propos des versets 18 et 19 du chapitre XVII du *Deutéronome*: « Postquam autem sederit in solio regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine..... et habebit secum, legetque illud omnibus diebus vitæ suæ », on lit le commentaire suivant (t. I, p. 810): « Totum enim Pentateuchum describere tenebatur (*rex*), primum ut Israelita quivis, deinde iterum ut rex. » Et plus loin: « Duplum legis exemplar, unum quod secum ferret quocumque iret, alterum quod in archivis haberet. » L'Académie, dans ses *Sentiments sur Athalie*, a combattu cette assertion.

2. Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, était né le 6 août 1682; il mourut en 1712; il fut père de Louis XV.

3. Cette phrase rappelle un vers de l'exposition de *Britannicus*:

De Rome, pour un temps, Caius fut les délices.

4. Ce mot très pompeux était fort employé au XVIIe siècle; on dit plutôt aujourd'hui: éclatant.

5. Depuis le mois d'août 1689, l'éducation du jeune prince était confiée à Fénelon, au duc de Beauvilliers et aux abbés Fleury et de Beaumont.

6. La Fontaine a vanté aussi en 1694 la précoce intelligence du jeune prince dans la fable intitulée *le Loup et le Renard*.

7. Répliques, réponses. La *repartie* est une saillie qui *repart*.

8. Zacharie n'était que le petit-fils de Joad et de Josabet. Les *Chroniques* et l'*Évangile* de saint Matthieu disent que son père se nommait Barachie.

9. Voilà un véritable ablatif absolu.

10. Josèphe l'appelle Ἰώδαος.

11. M. Athanase Coquerel n'est pas de cet avis, et voit dans les cinq personnages nommés par les *Paralipomènes* (II, XXIII, 1) des commandants militaires, et non des membres de la tribu de Lévi.

et aucun profane n'y devait être employé. Il s'y agissait non seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devait naître le Messie[1]. « Car ce Messie, tant de fois promis comme fils d'Abraham, devait aussi être le fils de David et de tous les rois de Juda[2] ». De là vient que l'illustre et savant prélat[3] de qui j'ai emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Josèphe en parle dans les mêmes termes[4]. Et l'Écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avait promise[5]. Or cette lampe, qu'était-ce autre chose que la lumière qui devait être un jour révélée aux nations?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle[6] de la Pentecôte, qui était l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébrait la mémoire de la publication de la loi[7] sur le mont de Sinaï[8], et on y offrait aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson, ce qui faisait qu'on la nommait encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniraient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi,

1. Le mot Messie a pour racine première l'hébreu *mesha*, oindre. C'est donc le même mot que Christ, qui vient du grec χριστός.

2. Bossuet, *Hist. univ.*, XXIe partie, sect. IV.

3. « M. de Meaux. » (*Note de Racine*).

4. « Παραγαγὼν ὃν ἐκ τοῦ Δαυΐδου γένους ἔτρεφεν. » (*Antiquités Judaïques*, IX, 7.)

5. « Noluit autem Dominus disperdere Judam, propter David, servum suum, sicut promiserat ei, ut daret ei lucernam et filiis ejus cunctis diebus. » (IV *Rois*, VIII, 19.) Racine s'est souvenu de ce texte dans la seconde scène de sa tragédie, v 282.

6. « *Fête* étant pris indéfiniment et sans article, l'emploi du pronom *celle* n'est pas grammaticalement exact. Il eût été mieux de dire : *J'ai choisi la fête de*, etc. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*) A propos du vers 1052 de *Mithridate*, auquel on adressait la même critique, Louis Racine a cité un passage de la XIVe *Provinciale*, où il est dit que l'Église défend à ses enfants « *de se faire justice* à eux-mêmes ; et c'est par son esprit que les rois chrétiens *ne se la font pas*, dans les crimes mêmes de lèse-majesté au premier chef ». Malherbe, Corneille et Madame de Sévigné manquent souvent aussi à cette règle.

7. La commémoration de la promulgation de la loi n'était pas une fête d'ordonnance divine ; l'usage seul l'avait établie, et elle coïncidait avec la Pentecôte. Les deux autres fêtes étaient celle des Tabernacles et celle des Azymes (la Pâque).

8. Ou Sina, forme grecque. Cette montagne, de 10,000 pieds environ, est située dans l'Arabie Pétrée; une eau abondante descend de ses flancs. C'est dans ce désert montueux que la Loi fut donnée à Moïse. Dans les livres sacrés, on entend par ce mot : « la Loi », l'ensemble des institutions de Moïse. Ils désignent ici simplement le Décalogue.

et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelait le coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide[1], les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils[2], elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paraît-il pas par l'Evangile qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife[3]? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand prêtre[4]. Ce meurtre, commis dans

1. Nous verrons même le premier vers du Ve acte d'*Athalie* rimer avec un des vers du chœur qui termine le IVe acte.

2. « Spiritus itaque Dei induit Zachariam, filium Joiadæ, sacerdotem. » (II, *Paralipomènes*, XXIV, 20.)

3. Dans l'*Évangile de saint Jean* (XI, 51), il est dit au sujet des paroles prophetiques de Caïphe : « Hoc autem a semetipso non dixit ; sed cum esset pontifex anni illius, prophetavit.... » On en a conclu que le don de prophétie était attaché à sa qualité de souverain pontife. Lightfoot (t. II, p. 650) repousse cette interprétation : « Longissimè petita est hujus rei ratio, dum adscribitur officio ejus pontificali, (perinde ac si is ex ipso pontificatu fieret vates. Sententia non digna confutatione. » (*Note de M. Mesnard.*)

4. On a beaucoup reproché à Racine de nous avoir ainsi retiré l'intérêt que nous portions à Joas. Sainte-Beuve a écrit à ce propos dans son *Port-Royal* (VI, 148) : « C'est tellement cet invisible (Dieu) qui domine dans *Athalie*, l'intérêt y vient tellement d'autre part que des hommes, bien que ces hommes y remplissent si admirablement le rôle qui leur est à chacun assigné, que le personnage intéressant du drame, l'enfant miraculeux et saint, Joas, est, à un moment capital, brisé lui-même, et brisé comme exprès en sa fleur d'espérance. Dans cette scène de la fin du troisième acte, dans cette prophétie du grand prêtre, qui est comme le Sinaï du drame, c'est Joas de qui il est dit :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est il changé ?

« Car qu'est-ce que Joas? De quel poids est-il, après tout, dans les divins conseils? Joas tombe ; un autre succède : roseau pour roseau. Joas, dans cette scène prophétique, c'est la race de David, mais elle-même rejetée dès qu'elle a produit la tige unique, nécessaire et impérissable.... La prophétie close, cet éclair deux fois surnaturel évanoui, le surnaturel ordinaire de la pièce continue : le drame reprend avec son intérêt un peu plus particulier ; Joas redevient le rejeton intéressant à sauver et pour qui l'on tremble. Joad lui-même, en lui par-

le temple[1], fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite[2]. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à[3] Joad et la destruction du temple et la ruine de Jérusalem[4]. Mais, comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiraient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très naturellement la musique, par la coutume qu'avaient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments. Témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portait devant eux[5], et témoin Élisée lui-même, qui étant consulté sur l'avenir par le Roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem*[6]. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs[7].

lant, semble avoir oublié cette chose future, entrevue par lui-même dans la prophétie. Pourtant une sorte de crainte à ce sujet ne cesse plus et fait ombre sur l'avenir et sur la persévérance de cet enfant merveilleux ; Joas y perd : la véritable unité de la pièce, Dieu, à qui tout remonte, y gagne.»

1. « Zachariæ, filii Barachiæ, quem occidistis inter templum et altare. » (*Évangile de saint Matthieu*, XXIII, 35.) — Devenu grand prêtre, Zacharie, dans une fête solennelle, avait reproché aux Hébreux leurs infidélités. Joas ne le défendit point contre les colères du peuple, qui le lapida.

2. On lit dans les *Notes manuscrites sur Athalie :* « Depuis le meurtre de Zacharie, *sanguis attigit sanguinem*, l'état des Juifs a toujours été en dépérissant. »

3. « Il faut *par* », dit l'Académie.

4. On voit avec quel soin Racine pesait chaque détail de son drame.

5. Samuel dit à Saül, au chapitre X, verset 5, du livre I des *Rois :* « Obvium habebis gregem prophetarum descendentium de excelso, et ante eos psalterium et tympanum, et tibiam, et citharam, ipsosque prophetantes. » Quoi qu'en dise Racine, on ne trouve dans les Livres saints qu'un seul exemple de prophète demandant à la musique de venir en aide à l'inspiration ; ce prophète, c'est Élisée, que cite Racine. Il se trouva un jour en présence de Josaphat et de Joram ; la vue de l'impie Joram causa au prophète une telle indignation que, interrogé par Josaphat, il dut demander à une musique religieuse et douce de rendre le calme à son esprit. On voit que c'est là un cas tout exceptionnel.

6. *IV Rois*, III, 15.

7. Louis Racine constate que « le silence que l'auteur garde sur la conduite de sa pièce, dans la *Préface*, est remarquable. Dans ses autres *Préfaces*, il a coutume de parler de l'économie de sa tragédie, du succès qu'elle a eu, ou des critiques qu'elle a essuyées ; il se contente, dans celle-ci, d'instruire le lecteur du sujet. »

NOMS DES PERSONNAGES [1].

JOAS, roi de Juda, fils d'Okosias.	LE COMTE DE L'ESPARRE [2].
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas....	Mme LA PRÉSIDENTE DE CHAILLY [3].
JOAD, autrement JOÏADA, grand prêtre......................	BARON [4].
JOSABET, tante de Joas, femme du grand prêtre..............	Mme LA DUCHESSE DE BOURGOGNE [5].

1. On ne sait pas les noms des jeunes filles qui jouèrent Athalie aux représentations modestes de 1691, 1692 et 1693. Nous donnons la liste des nobles personnages qui interprétèrent la tragédie devant Louis XIV, à Versailles, le 14 février 1702.

2. Le comte de l'Esparre était le second fils du duc de Guiche, Antoine IV de Gramont, petit-fils du duc Antoine III. Le duc de Guiche avait été aide de camp du Dauphin dans cette campagne de 1688 que célèbre le prologue d'*Esther*, et allait être fait maréchal cette même année 1702. Il sera envoyé en 1705 comme conseiller auprès de Philippe V, roi d'Espagne, et, devenu duc de Gramont en 1720, sera élevé à la dignité de maréchal de France en 1724. Ce seigneur de « fort peu de sens, et d'une parfaite ignorance », dit Saint-Simon, avait épousé la fille aînée du duc de Noailles, et se trouvait ainsi beau-frère de la nièce de Madame de Maintenon. La duchesse de Guiche « avait infiniment d'esprit, du souple, du complaisant, de l'amusant, du plaisant, du bouffon même », dit Saint-Simon, et, « dévote comme un ange », elle avait su s'attirer les bienveillances de Madame de Maintenon ; c'est ce qui explique pourquoi le rôle de Joas fut donné à son fils, alors âgé de 7 à 8 ans, dit le *Mercure*. D'après le *Dictionnaire de la noblesse* de La Chenaye-Desbois et Badier, le comte de Lesparre aurait eu alors près de 13 ans, étant né le 29 mai 1689. (Il est vrai que le *Dictionnaire*, par une inadvertance étrange, place huit ans après sa naissance le mariage de ses parents, et omet de donner la date de naissance de son frère aîné ; on ne peut donc guère tirer parti de son assertion pour réfuter le *Mercure*.) Louis de Gramont, comte de Lesparre, prit la carrière des armes ; il fut fait lieutenant général le 24 février 1738 ; et la mort de son frère aîné, arrivée le 16 mai 1741, lui donna avec le régiment des gardes françaises le gouvernement du royaume de Navarre, de la principauté de Béarn, et des ville et citadelle de Bayonne. Il fut reçu duc et pair de France au parlement de Paris le 15 mars 1742, et tué d'un coup de canon dans la cuisse, étant à la tête du régiment des gardes françaises, à la bataille de Fontenoy en Flandre, le 11 mai 1745. Il avait épousé, le 11 mars 1720, Geneviève de Gontaut, fille du duc de Biron, pair de France, dont il eut deux fils, et une fille qui épousa le comte de Rupelmonde.

3. Il nous a été impossible de trouver d'autres renseignements sur la présidente de Chailly que cette phrase d'une lettre de Madame de Maintenon : « sans compter l'honnêteté qu'on doit à Madame de Chailly, qu'on *a fait venir exprès* pour jouer Athalie, » etc.

4. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie*.

5. Marie-Adélaïde de Savoie, fille aînée de Victor-Amédée II, duc de Savoie, qui était femme du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et qui devait être plus tard mère de Louis XV, avait alors seize ans. Elle était venue à la Cour de France à onze ans ; son mariage fut célébré à Versailles avec une pompe inouïe, le 7 décembre 1697 ; mais aussitôt après la jeune princesse alla terminer son éducation Saint-Cyr sous la haute direction de Madame de Maintenon, qu'elle appelait

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet..........................	M. DE CHAMPERON [1].
SALOMITH, sœur de Zacharie...	Mme LA COMTESSE D'AYEN [2].

sa tante. Elle y prit beaucoup de goût pour Racine, fit le personnage d'une des petites Israélites dans une des représentations d'*Esther*, se fit jouer plusieurs fois *Athalie*, et, voulant y prendre elle-même un rôle, décida les représentations solennelles de 1702. Enfant gâté du Roi et de Madame de Maintenon, elle ne se voyait jamais refuser rien. Voici le portrait qu'en a tracé Saint-Simon : « Quant à la figure, elle était régulièrement laide. Les joues pendantes, le front avancé, le nez qui ne disait rien, de grosses lèvres tombantes, des cheveux et des sourcils châtains bruns, fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, le plus beau teint et la plus belle peau, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même ; le sourire le plus expressif ; une taille longue, ronde même, aisée, parfaitement coupée ; une marche de déesse sur les nues ; elle plaisait au dernier point... En public, sérieuse, mesurée ; respectueuse avec le Roi, et en timide bienséance avec Madame de Maintenon. En particulier, causant, voltigeant autour d'eux ; tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus intéressantes, entrant chez le Roi à toute heure, même pendant le Conseil. » Elle en profitait pour tenir son père au courant de tout ce qui pouvait politiquement l'intéresser. Louis XIV, qui l'apprit après sa mort, en fut profondément affecté. La petite duchesse fut enlevée à vingt-six ans, six jours avant son mari, par la rougeole pourprée. Le *Mercure galant* de février 1702, rendant compte de la représentation d'*Athalie*, disait d'elle : « Madame la duchesse de Bourgogne a joué Josabet avec toute la grâce et tout le bon sens imaginable, et, quoique son rang pût lui permettre de faire voir plus de hardiesse qu'une autre, celle qu'elle a fait paraître seulement pour marquer qu'elle était maîtresse de son rôle, a toujours été mêlée d'une certaine timidité, que l'on doit nommer plutôt modestie que crainte. Les habits de cette princesse étaient d'une grande magnificence. »

1. La terre de Chamrond, dans le Mâconnais en Bourgogne, avait été érigée en comté, en 1644, en faveur et en récompense des services de Gaspard de Vichi, gouverneur du Pont Saint-Esprit, arrière-grand-père du Gaspard de Vichi, comte de Champeron, qui nous occupe ici. Ce dernier, qui dut naître vers 1691, épousa Marie-Camille-Diane d'Albon de Saint-Marcel en 1739, fut fait maréchal de camp, quitta le service en 1743, et mourut en 1781 dans sa terre de Chamrond Une de ses jeunes sœurs devait être la célèbre marquise Du Deffand.

2. La comtesse d'Ayen était la nièce de Madame de Maintenon. Son père, le comte d'Aubigné, était un ancien capitaine d'infanterie : « C'était, dit Saint-Simon, un panier percé, fou à enfermer, mais plaisant avec de l'esprit de saillies et des reparties auxquelles on ne se pouvait attendre... Il ne se contraignait pas de dire très ordinairement *le beau-frère*, lorsqu'il voulait parler du Roi. » La mère, la comtesse d'Aubigné, « était la fille d'un nommé Piètre, petit médecin, qui s'était fait procureur du Roi de la ville de Paris, que d'Aubigné avait épousée en 1678... C'était une créature obscure, plus, s'il se pouvait, que sa naissance, modeste, vertueuse... sotte à merveille, de même tout à fait basse, d'aucune sorte de mise, et qui embarrassait également Madame de Maintenon à l'avoir avec elle et à ne l'avoir pas. » Le Roi avait eu d'abord l'intention de marier Mademoiselle d'Aubigné au prince de Marsillac, petit-fils du duc de La Rochefoucauld. Madame de Maintenon préféra le comte d'Ayen, fils du duc de Noailles : « Madame de Maintenon, dit Saint-Simon, assura 600,000 livres sur son bien après elle ; elle en avait beaucoup plus, et point d'autre héritière. Le Roi donna 300,000 livres comptant, 500,000 livres sur l'Hôtel de Ville, pour 100,000 livres de pierreries, avec les survivances du gouvernement de Roussillon, Perpignan, etc., de M. de Noailles, de 38,000 livres de rente au soleil, et de celui de Berry de M. d'Aubigné de 30,000 livres de rente, et sur le tout une place de dame du palais. La déclaration s'en fit le mardi 11 mars (1698). Le lendemain Madame de Maintenon se mit sur son lit au sortir de table, et les portes furent ouvertes

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda...... ... MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS [1].
AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRÊTRES ET DES LÉVITES.

aux compliments de toute la cour. Madame la duchesse de Bourgogne, tout habillée, y passa la journée tenant Mademoiselle d'Aubigné auprès d'elle, et faisant les honneurs comme une particulière chez une autre.... Le mardi dernier mars, ils furent fiancés le soir à la chapelle, Madame la duchesse de Bourgogne et toute la cour aux tribunes, et la noce en bas... Le lendemain tard dans la matinée, Madame de Maintenon vint avec toute la noce à la paroisse, où M. de Paris dit la messe et les maria, d'où ils allèrent tous dîner chez M. de Noailles, dans l'appartement de M. le comte de Toulouse, qu'il lui avait prêté. L'après-dînée, Madame de Maintenon, sur son lit, et la comtesse d'Ayen, sur un autre dans une autre pièce joignante, reçurent encore toute la cour... Le soir on soupa chez Madame de Maintenon avec elle et Madame la duchesse de Bourgogne et les hommes dans une autre chambre. Le Roi donna la chemise au comte d'Ayen, et Madame la duchesse de Bourgogne à la mariée. Le Roi... leur dit pour bonsoir qu'il leur donnait à chacun 8,000 livres de pension... » Saint-Simon appelle la comtesse d'Ayen « une folle » : c'est sans doute par suite d'une tendresse presque maternelle que Madame de Maintenon accordait à la comtesse d'Ayen une sensibilité douce et spirituelle, lorsqu'elle écrivait à son mari : Madame la duchesse de Bourgogne « veut jouer Josabet, qu'elle ne jouera pas comme la comtesse d'Ayen. Mais après avoir reconnu ses honnêtetés là-dessus, je lui ai dit que ce n'était point à elle à se contraindre dans une chose qui ne se fait que pour son plaisir... Il faut donc que la comtesse d'Ayen fasse Salomith ; car sans compter l'honnêteté qu'on doit à Madame de Chailly, qu'on a fait venir exprès pour jouer *Athalie,* je ne puis me résoudre à voir la comtesse d'Ayen jouer la furieuse. »

1. Fils de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, le duc Philippe d'Orléans avait alors 27 ans; depuis dix ans, il était devenu le gendre du roi, ayant épousé Mademoiselle de Blois, que Louis XIV avait eue de Madame de Montespan. Sa mère, Charlotte de Bavière, avait été si irritée de ce mariage que, dit Saint-Simon, lorsque son fils vint lui baiser la main, « elle lui appliqua un soufflet si sonore qu'il fut entendu de quelques pas, et qui, en présence de toute la cour, couvrit de confusion ce pauvre prince ». Il débuta assez heureusement dans la carrière des armes ; mais il intrigua sous main avec l'Angleterre pour enlever le trône d'Espagne à son nouveau roi, Philippe V. Louis XIV, averti, le rappela, et la froideur de la famille royale pour lui contribua à plonger le duc d'Orléans dans une vie de débauches. La mort du duc et de la duchesse de Bourgogne fut le signal d'atroces calomnies dirigées contre lui, et ces soupçons éclatèrent de nouveau deux ans après, à la mort du duc de Berri, frère du duc de Bourgogne, et gendre du duc d'Orléans. Louis XIV laissa cependant la régence à son neveu. Nous n'avons pas à examiner la politique du Régent, ni à parler de la dépravation qui s'introduisit à la cour pendant ces années. Lorsque, en 1723, Louis XV eut pris nominalement la direction des affaires, le duc d'Orléans resta quelques mois son ministre; mais il mourut, frappé d'une apoplexie foudroyante, le 2 décembre de la même année : « Rien ne lui manquait, dit Saint-Simon, pour le plus excellent gouvernement : connaissances de toutes sortes, connaissance des hommes, expérience personnelle et longue, tandis qu'il ne fut que particulier ; réflexions sur le gouvernement des différents pays, et surtout sur le nôtre ; mémoire qui n'oubliait et ne confondait jamais ; lumières infinies ; discernement exquis ; facilité surprenante de travail ; compréhension vive ; une éloquence naturelle et noble, avec une justesse et une facilité incomparables de parler en tous genres ; infiniment d'esprit, et un sens si droit et si juste, qu'il ne se serait jamais trompé, si en chaque affaire il avait suivi son premier mouvement... » Voltaire, qui ne l'aimait point, reconnaissait cependant que « de toute la race de Henri IV, Philippe d'Orléans fut celui qui lui ressembla le plus ». Il est curieux que ce prince d'une impiété cynique ait joué le rôle d'Abner, et que ce soit sous ses auspices qu'*Athalie* ait paru sur la scène française le mardi 3 mars 1716.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal............... M. LE COMTE D'AYEN [1].
NABAL, confident de Mathan.
AGAR, femme de la suite d'Athalie.
TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES. — SUITE D'ATHALIE. — LA NOURRICE DE JOAS. — CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI [2].

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.

1. Adrien Maurice, comte d'Ayen, plus tard duc de Noailles, était né en 1678. Il entra à quatorze ans dans la carrière militaire, et, en 1704, six ans après son mariage avec Mademoiselle d'Aubigné, il fut nommé maréchal de camp. Après avoir remporté quelques succès en Espagne, et comprimé l'insurrection d'Aragon en 1710, il reçut les titres de grand d'Espagne, de duc et pair. Tombé en disgrâce, par sa faute, auprès de Philippe V, il fut rappelé à Paris. Philippe d'Orléans le nomma membre du conseil de régence, et lui donna en 1715 la présidence du conseil des finances. Nous le trouvons maréchal de France en 1733. Il remporta de nombreux succès en Italie, et, dans la guerre suivante, prit une part active à la bataille de Fontenoy. Il fut ensuite ambassadeur extraordinaire en Espagne, ministre d'État, et mourut en 1766, laissant la réputation d'avoir été un des hommes les plus remarquables du siècle. L'abbé Millet a publié ses *Mémoires*. Saint-Simon a écrit deux longs portraits du comte d'Ayen (Ed. de 1857, II, 33-39 et XII, 154-156) qui prouvent qu'il le détestait, mais qui sont deux chefs-d'œuvre. Nous ne citerons que quelques passages du second : « Le serpent qui tenta Eve, qui renversa Adam par elle, et qui perdit le genre humain, est l'original dont le duc de Noailles est la copie la plus exacte, la plus fidèle, la plus parfaite, autant qu'un homme peut approcher des qualités d'un esprit de premier ordre, et du chef de tous les anges précipités du ciel.... On sait comme il est fait pour le corps : des pieds, des mains, une corpulence de paysan et la pesanteur de sa marche promettaient la taille où il est parvenu. Le visage tout dissemblable ; toute sa physionomie est esprit, affluence de pensées, finesse et fausseté, et n'est pas sans grâces. » Racine était en bons termes avec le comte d'Ayen, car, peu de temps avant sa mort, il écrivait, le 30 janvier 1699, à son fils Jean-Baptiste : « Je serais bien plus curieux de savoir si M. le comte d'Ayen songe en effet à m'envoyer les deux juments qu'il a promis de m'envoyer. »

2. Ces chœurs étaient exécutés, dit le *Mercure galant* de février 1702 « par les demoiselles de la musique du Roi ».

ATHALIE

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui[1], je viens dans son temple adorer l'Éternel[2].
Je viens, selon l'usage antique et solennel[3],
Célébrer avec vous la fameuse journée[4]
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée[5].
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour[6],
Du temple, orné partout de festons magnifiques

1. Voir la note du vers 1 d'*Andromaque*.
2. Jamais Racine n'a donné à Dieu le nom hébreu *Jéhova* (Je suis Celui qui est). Il désigne ici Dieu par un de ses attributs.
3. Une fête *solennelle* est une fête que l'on célèbre une fois l'an.
4. « Voulez-vous enlever à ces vers toute leur beauté, toute leur noblesse, prononcez :

Célébré avec vous la fameus' journée. »
(M. Legouvé, *Art de la lecture*, p. 180.)

5. Voir la *Préface*.
6. « Filii autem Aaron sacerdotes clangent tubis; eritque hoc legitimum sempiternum in generationibus vestris... Si quando habebitis epulum, et dies festos, et calendas, canetis tubis super holocaustis et pacificis victimis, ut sint vobis in recordationem Dei vestri, » etc. (*Nombres*, X. 8 et 10.) La trompette fut d'abord formée de cornes de bœuf ouvertes à la petite extrémité; on se servit plus tard de cornes de bélier perforées. M. Athanase Coquerel, à qui nous empruntons tous ces détails, suppose que la trompette d'airain, qui était droite, longue d'une coudée et évasée à son ouverture, fut apportée d'Égypte par Moïse. La trompette sonnait doucement pour appeler les fidèles aux assemblées et aux fêtes régulières. A l'acte V (scène VI), ses accents retentiront éclatants, annonçant un événement extraordinaire. L'arc de triomphe de Titus porte une trompette sculptée, au milieu des dépouilles des Juifs.

Le peuple saint[1] en foule inondait les portiques[2];
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices[3].
Les prêtres[4] ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours[5],
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours[6].
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal[7],
Se fait initier à ses honteux mystères[8],
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères[9].
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD[10].

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

1. C'est Dieu lui-même qui a donné ce nom à Israël : « Et vos eritis mihi in regnum sacerdotale, et gens sancta. » (*Exode*, XIX, 6.)

2. Cette métaphore rappelle un vers pittoresque de Virgile (*Géorgiques*, II, 461-462) :

..... Ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam.

3. Primitivement la Pentecôte s'appela la fête de la moisson ou des premiers fruits.

4. Voir sur ce mot la *Préface*.

5. Du latin *concursus :* cet empressement des fidèles.

6. Toujours les livres saints ont appelé jours de ténèbres ceux où triomphait le méchant. En voici un exemple tiré de saint Paul (*Rom*, XIII, 12) : « Nox processit, dies autem appropinquavit. Abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis. » Voir *Esther* (III, VII.)

7. Voir la *Préface*.

8. Une grande partie des cérémonies des cultes antiques était cachée aux profanes ; de là ce nom de *mystères*, du verbe μύω, qui exprime l'idée de fermer les lèvres ou les yeux.

9. *Leurs* est au pluriel, parce que le sujet est un nom collectif; les verbes cependant sont restés au singulier. — *Le nom*, c'est-à-dire ici Dieu : dans la *Bible*, les expressions *Jéhova* et le *nom de Jéhova* ont exactement la même valeur.

10. Lemazurier a écrit dans sa *Galerie des acteurs du Théâtre-Français* (I, p. 89) : « A la première représentation d'*Athalie* en 1716, le rôle du grand prêtre fut rempli par Beaubourg, qui, suivant l'expression triviale, mais piquante, de Lefèvre, alors rédacteur du *Mercure de France*, le joua fort bien et bien fort. Si l'on s'en rapporte à Racine le fils, que la piété filiale pouvait à la vérité rendre un peu trop sévère, Beaubourg était plus capable d'imiter les capucinades du petit Père Honoré que la majesté d'un prophète divin. » Samson a dit de cet acteur dans son *Art théâtral* (II, 76) :

Beaubourg, acteur outré, sans principes, sans art,
Au succès quelquefois conduit par le hasard,
Sur la scène étalant le spectacle effroyable
D'un prêtre du Seigneur inspiré par le diable.
Sous ce jeu sans noblesse abaissant sa hauteur,

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément[1] ?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare[2].
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition[3].
Du mérite éclatant[4] cette reine jalouse
Hait surtout Josabet, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur[5],
De notre dernier roi Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége[6],
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége[7],
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère[8],
Ce lévite à Baal prête son ministère :
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté[9].
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente[10] ;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante[11] ;
Il affecte pour vous une fausse douceur,

L'ouvrage était vulgaire aussi bien que l'acteur.

« Baron joua ce rôle bien différemment ; il fut aussi vrai, aussi sublime dans son jeu, que Racine l'était dans ses vers. » (Lemazurier, *Galerie des acteurs du Théâtre-Français*, I, p. 89.)

1. Sans que l'on vous en punisse.

2. « Le bonnet du grand prêtre est appelé dans la Vulgate tantôt mitre et tantôt tiare. » (*Note de Louis Racine.*)

3. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, VI, 143) a vu dans ces deux vers une allusion à Port-Royal.

4. *Eclatant*, et, trois vers plus haut, *éclat ;* c'est une légère tache. Voir les vers 125 et 127.

5. Joad est bien le successeur d'Aaron, frère aîné de Moïse ; mais il est bon de rappeler que la tiare ne s'est pas transmise régulièrement dans la descendance d'Éléazar, fils aîné d'Aaron ; la souveraine sacrificature fut pendant quelque temps exercée par la famille d'Ithamar, quatrième fils d'Aaron ; et ce n'est que sous Salomon que la tiare revint à la race d'Éléazar.

6. Les textes saints ne fournissaient à Racine que l'idolâtrie de Mathan et sa mort ; cette admirable création appartient donc tout entière à Racine.

7. C'est tout récemment seulement que l'Académie s'est décidée à écrire avec un accent grave les mots comme *siège, collège, sacrilège*, etc.

8. Véritable ablatif absolu.

9. Ce serait le seul moyen pour lui de retrouver le repos et la tranquillité.

10. Var. Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il ne joue ;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue (1691).

« Les amis de Racine, dit son fils, lui représentèrent qu'on ne dit point *jouer*, mais *faire jouer* des ressorts. » Cependant on a dit autrefois *jouer les eaux* pour *faire jouer les eaux*.

11. Tacite l'a dit : « pessimum inimicorum genus, laudantes ».

Et par là de son fiel colorant la noirceur[1],
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez[2],
Vous cachez des trésors par David amassés[3].
Enfin depuis deux jours la superbe[4] Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux[5],
Comme si dans le fond de ce vaste édifice
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice[6].
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter[7]
Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots[8]
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte[9].

1. *Colorer*, c'est donner une apparence favorable. Racine avait écrit déjà dans l'exposition de *Britannicus* :

L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure, etc.

2. « La plupart ont prétendu que *feindre à quelqu'un* n'est pas français. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

3. Les anciens peuples confiaient aux prêtres, comme le font encore certaines tribus arabes, la garde de leur trésor; le vol devenait ainsi un sacrilège. Ajoutons que le temple des Juifs était une véritable forteresse. — David de Bethléem, fils d'Isaï, était un simple berger, que Dieu choisit pour devenir roi d'Israël, et qui fonda la monarchie israélite. Poète inspiré, habile administrateur, guerrier intrépide, il fut un grand roi; mais il prouva malheureusement par ses mœurs que, comme dit Pascal, « dans une grande âme tout est grand ». — Remarquez le soin avec lequel le poète prépare son dénouement.

4. L'orgueilleuse.

5. Le *sanctuaire*, ou *saint des saints*, ou *lieu très-saint*, était le troisième et dernier compartiment du temple; jamais la lumière n'y pénétrait; au dernier soupir du Christ, le voile qui le fermait au jour se déchira. Voir la *Préface*.

6. Ces vers nous préparent à l'arrivée d'Athalie dans le temple.

7. « On a observé que, dans la régularité, il ne faut point de conjonction. On doit dire : « Plus j'y pense, moins je puis douter. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

8. Ce vers est imité du *Psaume* LXXXVIII, (v. 10) : « Tu dominaris potestati maris : motum autem fluctuum ejus tu mitigas. »

9. Voir Virgile (*Énéide*, XII, 895). — Scudéry avait dit de la reine Christine dans son *Alaric* (X) :

Elle craindra le ciel, et ne craindra plus rien.

Boileau a écrit (*Réflexions critiques*, XII) à propos de ce passage d'*Athalie* : « Tout ce qu'il peut y avoir de sublime paraît rassemblé dans ces quatre vers : la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, et l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par ce dernier vers :

Je crains Dieu, cher Abner, etc.

D'où je conclus que c'est avec très peu de fondements que les admirateurs ou-

Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni[1]. Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère[2] ?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère[3]
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide[4].

trés de Corneille veulent insinuer que M. Racine lui est beaucoup inférieur pour le sublime, puisque, sans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrais donner du contraire, il ne me parait pas que toute cette grandeur de vertu romaine tant vantée, que ce premier a si bien exprimée dans plusieurs de ses pièces, et qui a fait son excessive réputation, soit au-dessus de l'intrépidité plus qu'héroïque, et de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, sage et courageux Israélite. » — On lit, au sujet de ce même passage, dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, à l'article *Art dramatique :* « On a imprimé avec quelque fondement que Racine avait imité dans cette pièce plusieurs endroits de la tragédie de *la Ligue*, faite par le conseiller d'État Mathieu, historiographe de France sous Henri IV, écrivain qui ne fesait pas mal les vers pour son temps. Constance dit, dans la tragédie de Mathieu :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains......

Le plagiat paraît sensible, et cependant ce n'en est point un ; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. » Au tome II de son *Cours de litt. dram.* (p. 167-170), Geoffroy déclare un peu sévèrement (Voir à propos de Pierre Mathieu notre *Notice sur Esther*) que Mathieu était un détestable poète, qui n'a jamais fait *la Ligue*, mais bien la *Guisiade*. La pièce dont parle Voltaire est de Nerée, et s'appelle le *Triomphe de la Ligue ;* Voltaire a refait les vers qu'il a cités, pour rendre plus frappante l'accusation de plagiat. Nerée avait mis :

Je ne crains que mon Dieu ; lui tout seul je redoute.

(Voir la note du vers 647). C'est pourtant le même Voltaire qui, en 1737, écrivait dans les *Conseils à un journaliste* (Ed. Beuchot, XXXVII, 383) : « Les ennemis de notre illustre Racine firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans lesquelles ils insérèrent plus de cent vers de ce poète admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *Saint Jean-Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, et croyaient qu'on s'y méprendrait, tant la fureur de la jalousie est souvent absurde. »

1. Racine a eu tort de placer ce mot *ciel* dans la bouche de Joad ; les Juifs ne matérialisaient pas l'idée de Dieu.

2. Saint Jacques démontre (II, 17) que la sincérité n'est pas moins exigée dans la foi que la charité, et que morte est la foi qui n'agit point. — Au sujet des caractères de Joad et d'Abner, consulter notre *Notice sur Athalie*.

3. Les livres saints (II *Rois*, XII, 1) disent que Joas avait sept ans lors de son avènement. — « Cette expression pour dire..... *huit ans sont déjà passés depuis que.....*, n'est pas exacte. Cependant le sens est clair, le tour est vif, et peut-être préférable à la construction régulière. D'ailleurs Malherbe, qui l'avait déjà employée dans la *Prosopopée d'Ostende :* « Trois ans déjà passés... » a paru faire autorité. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*) — La loi excluait formellement du trône hébreu les étrangers : « Non poteris alterius gentis hominem Regem facere. » (*Deutéronome*, XVII, 15.)

4. C'est donc bien entre Athalie et Dieu que la lutte est engagée.

Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint Roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Okosias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu[1] :
« Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche. »
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
« Du zèle de ma loi[2] que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses[3]?
Le sang de vos Rois crie[4], et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez[5] les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu[6].
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
« Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous[7] :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux[8],
Il voit sans intérêt[9] leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.

1. Pour les détails historiques, voir la *Préface* et les notes de la *Préface*.
2. De votre zèle pour ma loi.
3. « Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? Immola Deo sacrificium laudis... » (*Psaumes*, XLIX, 13 et 14). On lit aussi dans le chapitre I de la *Prophétie d'Isaïe* (v. 11, 17 et 18) : « Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum, dicit Dominus? Plenus sum. Holocausta arietum, et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum et agnorum et hircorum nolui... Discite benefacere; quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo, defendite viduam. Et venite... » J.-B. Rousseau a dit enfin (Liv. I, ode IX), imitant Racine :

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes, et vos troupeaux?
Dieu boit-il le sang des génisses?
Mange-t-il la chair des taureaux?

4. « Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra. » (*Genèse*, IV, 10.) Voir le vers 1791.
5. *Exterminer* est pris ici dans son sens latin : rejeter hors des frontières.
6. Au moment de la séparation, le royaume de Juda se forma des tribus de Juda et de Benjamin, des familles sacerdotales de la tribu de Lévi qui se rallièrent au temple de Jérusalem, et d'une partie des Siméonites et des Danites établis sur les bords de la Méditerranée.
7. « Nesciens quod recessisset ab eo Dominus. » (*Juges*, XVI, 20.)
8. *Jaloux*, qui tient beaucoup à; de même dans *Iphigénie* (III, VII) :

Et mon père est jaloux de son autorité.

9. Sans y prendre intérêt.

On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains [1];
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles [2]. »

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi ? toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles [3]?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces [4];
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé [5];
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée [6],
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés [7];
Des prophètes menteurs la troupe confondue [8],
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue [9];

1. « Signa nostra non vidimus; jam non est propheta; et nos non cognoscet amplius. » (*Psaume*, LXXIII, 9.)

2. « Cumque ingrederetur Moyses tabernaculum fœderis, ut consuleret oraculum, audiebat vocem loquentis ad se de propitiatorio, quod erat super arcam testimonii inter duos Cherubim. » (*Nombres*, VII, 89.)

3. « Qui apertas habes aures, nonne audies? » (Isaïe, XLII, 20.) Racine s'est peut-être souvenu surtout des paroles du *Nouveau Testament :* « Auditu audietis, et non intelligetis; et videntes videbitis, et non videbitis. » (*Evangile de saint Mathieu*, XIII, 14.)

4. Remarquez la hardiesse énergique de cette expression.

5. Voir la *Préface*.

6. « Jézabel fut précipitée d'une tour par ordre de Jéhu. Il ne lui servit à rien de s'être parée. Jéhu la fit fouler aux pieds des chevaux. » (Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.*, Ire partie.)

7. « Præcipitate eam deorsum. Et præcipitaverunt eam..... et equorum ungulæ conculcaverunt eam. » (*IV Rois*, IX, 33.) Les autres traits du tableau que Racine a peint dans ces vers sont empruntés aux versets 35 et 36 du même chapitre. « Cumque issent ut sepelirent eam, non invenerunt nisi calvariam, et pedes et summas manus... Et ait Jehu: Sermo Domini est, quem locutus est per servum suum Eliam Thesbitem dicens : In agro Jezrael comedent canes carnes Jesabel. »

8. C'est un souvenir du miracle du Carmel. Elie avait convoqué les prophètes de Baal à sacrifier avec lui, devant Achab, sur la montagne. En présence de tout le peuple, depuis la pointe du jour, les prophètes idolâtres se font des incisions, appellent leur dieu, entrent en frénésie. Baal reste sourd. A midi, Elie élève rapidement douze pierres en mémoire des douze tribus, entoure de rigoles cet autel improvisé, et, après l'avoir arrosé, invoque Jéhova. Aussitôt la flamme du ciel consume la victime. Les faux prophètes, selon la loi, furent punis de mort.

9. En disant ce vers, il vaut mieux joindre les mots *du ciel* aux mots qui suivent qu'aux mots qui précèdent; la phrase présente ainsi plus de sens.

Élie aux éléments parlant en souverain [1],
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée [2] :
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants [3],
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire [4],
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire [5].

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis [6],
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de Rois une suite nombreuse [7];
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,

1. « Et dixit Elias..... : Vivit Dominus Deus Israel, in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia, nisi juxta oris mei verba. » (*III Rois*, XVII, 1. Ce miracle d'Élie est rappelé dans l'*Épître de saint Jacques* (V, 17-18) : « Elias..) oratione oravit ut non plueret super terram, et non pluit annos tres et menses sex. Et rursum oravit, et cœlum dedit pluviam, et terra dedit fructum suum » Ce prodige est encore rapporté dans l'*Evangile de saint Luc* (IV, 25) : « In diebus Eliæ in Israel, quando clausum est cœlum annis tribus et mensibus sex.... » Moïse est le législateur, Élie le réformateur du peuple de Dieu. Ce fut un des plus grands hommes d'Israël.

2. Élisée, d'Abel-Méhola, sur la rive droite du Jourdain, fut le disciple d'Élie Le poete ne mentionne qu'un de ses miracles, la résurrection du fils de la Sunamitte. Dans cette énumération de prodiges, Racine n'a point suivi l'ordre chronologique.

3. Voir la note du vers 31.

4. Voir la note du vers 31.

5. « Athalie a..... un avantage que rien ne peut compenser, celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, et qui n'a été, comme on sait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'Israël, de David, de Salomon, de Juda, de Benjamin, impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont Dieu honora son peuple juif sous les descendants de David : Achab puni, les chiens qui lécherent son sang, suivant la prédiction d'Élie et suivant le psaume LXVIII : « Les chiens lecheront leur sang... » Elle annonce qu'il ne pleuvra de trois ans ; il prouve à quatre cent cinquante prophetes du roi Achab qu'ils sont de faux prophetes, en fesant consumer son holocauste d'un bœuf par le feu du ciel ; et il fait égorger les quatre cent cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle : tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'*Athalie*, dès la première scene. Le pontife Joad lui même prophétise et déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce depuis le premier vers jusqu'au dernier. » (VOLTAIRE, *Discours historique et critique*, etc.)

6. « Ubi sunt misericordiæ antiquæ, Domine, sicut jurasti David in veritate tua ? » (*Psaumes*, LXXXVIII, 50.)

7. On lit à la page de Lightfoot indiquée par Racine lui-même (t. II, p. 30) : « Neminem Israelitarum Regem futurum qui non e domo Davidis et Salomonis prosapia fuerit. (*Talmud in Sanhedrin*, cap. x.) Ideoque Regem Messiam ex sa prosapia exspectabant. »

Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre [1].

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous [2]?

ABNER.

Ce Roi fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines [3]?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'était trompée;
Si du sang de nos Rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien! que feriez-vous [4]?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon Roi [5]!

1. « Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. » (*Psaumes*, II, 8.) « Et adorabunt eum omnes Reges terræ; omnes gentes servient ei. » (*Psaumes*, LXXI, 11.) Pour Abner, la perpétuité de la race de David se confond avec l'attente du Messie.

2. Joad, instruit qu'il est de l'existence de Joas, a le droit de parler ainsi; mais Abner, qui partage l'ignorance générale, a le droit de trouver qu'espérer encore serait insensé.

3. Racine a pu emprunter cette image aux *Choéphores* d'Eschyle :

[illegible]
[illegible]

Sophocle a comparé aussi Antigone, dans la tragédie du même nom, au dernier rameau de la famille des Labdacides (v. 5[illegible]) :

[illegible]
[illegible]

Chose bizarre, on lit dans les *Sentiments de l'Académie sur Athalie* : « Quelques-uns ont douté qu'on pût dire, même poétiquement, *les racines d'un arbre*. » Cela n'a pas empêché Voltaire d'écrire au chant VII de sa *Henriade* :

Un faible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.

4. Joad attend avec émotion la réponse d'Abner.

5. Geoffroy (*Cours de litt. dr.*, t. VI, p. [illegible]) disait de Talma : « Talma semble avoir oublié qu'Abner est un guerrier franc, généreux, plein de zèle et d'ardeur; le caractère doit être marqué dès la première scène; il demande une manière plus simple, plus ouverte, plus de franchise et de vivacité dans le jeu ». M. Sarcey traitait moins bien Abner dans la *Chronique théâtrale* du *Temps*, le 18 août 1873, lorsqu'il disait à propos de ces deux vers : « Il est assurément de bonne foi, comme toujours. Mais voilà! Il sait très bien, ou croit savoir qu'il n'a pas échappé la moindre goutte du sang de ses rois. Il se livre donc en toute sécurité à des transports qui sont parfaitement platoniques. Joad se garde bien de le prendre au mot, et de lui répondre : Cette goutte échappée, la voici, c'est Joas. Il est clair que, soit excès de zèle, soit irrésolution d'un cœur combattu, ce nigaud ferait tout manquer. »

Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées... [1]
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces Rois triomphants,
Okosias restait seul avec ses enfants
Par les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point [2]. Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle [3],
Retrouvez vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits
Que sa parole est stable et ne trompe jamais [4].
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête [5],
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte [6].

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas [7]:

1. « Voilà qui est assez clair. Aussi Joad n'insiste-t-il pas. Il a appris ce qu'il lui importait de savoir. Il n'y a pas grand concours à attendre de ce chevalier ingénu avant l'événement; mais une fois l'affaire en train, on ne l'aura pas contre soi. Que faut-il davantage à un conspirateur? » (M. SARCEY, *Le Temps*, *Chronique théâtrale* du 6 octobre 1873.)

2. Joad en a dit et en va dire assez pour troubler profondément Abner.

3. Au temps de Moïse, les divisions du jour étaient au nombre de six : 1° l'aube; 2° le lever du soleil; 3° la chaleur du jour, qui commençait vers neuf heures; 4° le milieu du jour; 5° la fraîcheur, ou le vent du soir, qui s'élevait au moment du coucher du soleil; 6° le soir. Au temps de Daniel les heures viennent d'apparaître; la première commençait à six heures du matin, et la troisième, par conséquent, à huit heures, selon notre façon moderne de parler. Le sacrifice se célébrait à la troisième heure.

4. « Fidelia omnia mandata ejus. » (*Psaumes*, CX, 8.)

5. Dans tout ce premier acte, le grand prêtre porte le costume des simples sacrificateurs (réglementairement, il devrait avoir les pieds nus). Les jours des fêtes solennelles, à l'aube, le grand prêtre devait s'assujettir à des ablutions fixées par la loi. — Il est curieux de rappeler que, lorsque Tartuffe veut se délivrer de Cléante (IV, 1), il lui parle à peu près comme parle ici Joad :

> ...Il est, Monsieur, trois heures et demie
> Certain devoir pieux me rappelle là-haut,
> Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt.

6. Souvenir de l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide (v. 156):

> Λευκαίνει
> Τόδε φῶς ἤδη λάμπουσ' Ἠώς.

On appelle *aube* le premier blanchissement de l'horizon au lever du jour. Les poètes provençaux ont appelé *aubades* les chants du matin, *sérénades* les chants du soir, et à la fin de chaque strophe devait revenir dans les unes le mot *alba*, dans les autres le mot *sera*.

7. On n'a pas eu tort de reprocher à ce vers son allure beaucoup trop majestueuse.

Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle [1].

SCÈNE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les temps sont accomplis, Princesse : il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer [2].
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur [3].
Que dis-je ? Le succès animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre [4]
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé [5].
De nos princes hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge [6].
Avant que son destin s'explique par ma voix [7],
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les Rois [8].
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai [9] l'héritier de leurs maîtres.

1. La pompe, c'est, au propre, un cortège brillant ; du grec πομπή, convoi. — « Si j'avais à décider entre les trois expositions fameuses de *Bajazet*, d'*Iphigénie* et d'*Athalie*, je donnerais la préférence à cette dernière. Au mérite de bien instruire le spectateur de tout ce qu'il doit savoir, elle joint l'avantage d'être une scène d'action, dans laquelle le souverain pontife, en homme qui médite un grand dessein, cherche à s'assurer des dispositions du général de l'armée d'Athalie. Il n'existe point d'autre exemple d'une aussi grande perfection. » (GEOFFROY.) Chateaubriand disait qu'il n'avait jamais pu lire sans pleurer cette première scène d'*Athalie*.

2. Joad n'aurait point besoin d'en dire davantage : ces deux vers suffisent à faire comprendre au spectateur que le poignard d'Athalie a laissé échapper une victime.

3. « Plusieurs ont cru qu'*erreur* n'est pas le terme propre pour signifier des promesses trompeuses. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

4. Josabet était fille de Joram, qu'avait épousé Athalie.

5. Voir *Esther* (III, IV). — « Plenam mercedem recipias a Domino Deo Israel, ad quem venisti, et sub cujus confugisti alas. » (*Ruth*, II, 12.) Voir dans les notes de la *Préface* une description du temple.

6. Ce vers prépare les réponses de Joas dans la scène de l'interrogatoire.

7. C'est-à-dire : avant que ma voix explique quel est son destin, son rang.

8. « Per me Reges regnant. » (*Proverbes*, VII, 15.)

9. Révélerai. Voir le vers 1266.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom et son noble destin[1]?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin[2],
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père[3].

JOSABET.

Hélas! de quel péril je l'avais su tirer!
Dans quel péril encore est-il prêt de rentrer!

JOAD.

Quoi? déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne[4]?

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret[5].
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières[6],
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son Roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer[7] sur sa foi,

1. La noble condition que le destin lui a assignée.

2. La Bible ne donne point à Joas le surnom d'Éliacin.

3. Josabet sait parfaitement tout ce que lui répond ici Joad; mais le poète, voulant préparer le spectateur aux réponses que fera Joas à la vieille reine, use d'un subterfuge. Josabet demande à son époux s'il a révélé à Joas, ce jour même, son véritable nom, et Joad en profite pour nous apprendre dans sa réponse le pieux mensonge qu'il a fait au jeune roi.

4. Joad sent à ses côtés l'ange exterminateur (v. 1698); voilà pourquoi toute crainte lui est inconnue. Josabet, au contraire, a toutes les terreurs d'une femme et d'une mère.

5. Ces deux vers sont admirables par l'élégance et par la pureté de l'expression.

6. C'était une coutume à Port-Royal de se préparer aux grandes actions par des veilles et des prières. C'était ainsi que l'on demandait à Dieu la grâce. Sainte-Beuve nous rapporte, dans son *Port-Royal* (I, 107), que la Mère Angélique, s'apprêtant, après avoir clôturé le couvent, à défendre la porte du monastère à M. Arnauld, son père, à sa mère, et à ses frères et sœurs, « avait veillé; elle s'était préparée par la prière; quelques religieuses, dépositaires de son secret, avaient fait de même. »

7. *S'assurer sur*, c'est : établir sa confiance dans. Racine avait déjà dit dans *Alexandre* (I, III) :

Et votre âme s'assure
Sur la foi d'un amant infidèle et parjure.

Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus[1].

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites[2]?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sais que près de vous en secret assemblé[3],
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie[4]
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler[5],
Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la querelle[6]?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes[7],
N'environne le temple, et n'en brise les portes?

1. La confiance qu'a Joad en Dieu le dispense de s'appuyer sur les hommes. Il s'élève à des hauteurs où l'esprit timide de Josabet ne le peut suivre.

2. L'Académie, dans ses *Sentiments sur Athalie*, blâme *opposer contre*. Dans la langue latine, cependant, on trouve *contra* avec *opponere* et avec *objicere*: « Non Alpium vallum contra adscensum transgressionemque Gallorum... objicio et oppono. » (Cicéron, *Discours contre L. Calpurnius Pison*, XXXIII.) Mathurin Regnier a commencé sa cinquième *Élégie* par ce vers :

> L'homme s'oppose en vain contre la destinée.

3. Racine avait d'abord écrit : « *en secret rassemblé* », ce qui était dur à l'oreille.

4. Le fait rapporté par Josabet est historique. Voir Josèphe (*Antiquités judaïques*, IX, 7), le livre IV des *Rois* (XI, 4), enfin le livre II des *Paralipomènes* (XXII, 1) : « Pepigitque cum eis fœdus. — Iniit cum eis fœdus. »

5. L'Académie a blâmé cette tournure : *quelque..... dont*, avec le subjonctif. On peut la justifier par l'exemple de La Fontaine (*Fables*, VIII, XIV, 54) :

> Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,

et de Corneille (*Othon*, v. 1342) :

> Quelque trouble où tu sois montre une âme tranquille.

6. La cause. Corneille a dit de même (*Don Sanche d'Aragon*, II, IV) :

> Il fallait aujourd'hui venger votre querelle.

7. La Bible ne parle point de ces Tyriens que la princesse issue d'une famille tyrienne aurait gardés auprès d'elle.

Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains [1],
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes [2],
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous [3] ?
Dieu [4], qui de l'orphelin protège l'innocence [5],
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance [6] ;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël [7]
Jura d'exterminer Achab et Jézabel [8] ;
Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi leur famille ;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu [9],
Sur cette race impie est toujours étendu [10] ?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné [11] ?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,

1. Les Juifs avaient coutume, dans leurs prières, d'élever les mains vers Dieu.

2. Le mépris du soldat, qui se bat, pour le prêtre, qui prie, a inspiré à Casimir Delavigne le premier acte d'une de ses dernières tragédies : *La fille du Cid.*

3. « Dominus pugnabit pro vobis. » (*Exode*, XIV, 14.)

4. « Le mot Dieu, répété quatre fois, à la tête de quatre distiques de suite, donne à cette phrase une singulière dignité. » (La Harpe.) On trouvait un mouvement semblable dans les dernières scènes de *La mort d'Alexandre*, de Hardy :

Epreuve trop cruelle, épreuve trop certaine..
Qui nous prive d'un Roy sans pareil désormais,
D'un Roy que l'univers renomme à tout jamais,
D'un Roy qui dans la tombe emporte nos courage
D'un Roy qui de Nestur mérita les trois âges,
D'un Roy qu'on ne sçaurait dignement regretter,
Qui fit naître notre heur, et le fit avorter.

5. « Facit judicium pupillo et viduæ. » (*Deut.* X, 18.) — « Patris orphanorum et judicis viduarum (Dei). » (*Psaumes*, LXVII, 6.) L'Orient exposait assez fréquemment les enfants.

6. Saint Paul a dit : « Sufficit tibi gratia mea : nam virtus in infirmitate perficitur. » (*II Corinth.*, XII, 9.)

7. On se rappelle que c'est pour obtenir le champ de Jezraël que Jézabel fit périr Naboth.

8. Le serment de Dieu est exprimé ainsi dans la *Genèse* (XXII, 16) : « Per memet ipsum juravi.

9. Momentanément arrêté. Voltaire dira de même dans *Marianne* (II, III) :

La vengeance d'Hérode, un moment suspendue.

10. « Extendisti manum tuam, et devoravit eos terra. » (*Exode*, XV, 12.)

11. Les Juifs disaient, à ce que rapporte Ezéchiel (XVIII, 2) : « Patres comederunt uvam acerbam, et dentes filiorum obstupescunt. »

En faveur de David voudra lui faire grâce ?
Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit [1]
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie.
Un poignard à la main [2], l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats [3].
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et faible le tenait renversé sur son sein [4].
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser [5].
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidèle David c'est le précieux reste [6] :

1. Tout ce récit est de l'invention de Racine.

2. Dans la première scène du Ve acte, Racine nous montrera encore Athalie, un poignard à la main.

3. Le mot *assassin* vient, dit Littré « de l'arabe *haschisch*, nom de la poudre de feuilles de chanvre, avec laquelle on prépare le *haschisché*. Le prince des assassins ou Scheik ou Vieux de la montagne faisait prendre du *haschisch* à certains hommes qu'on nommait *feidawi*, ces hommes avaient des visions qui les transportaient, et qu'on leur représentait comme un avant-goût du Paradis. A ce point, ils se trouvaient déterminés à tout faire et le prince les employait à tuer des personnages ennemis. C'est ainsi qu'une plante enivrante a fini par donner son nom à l'assassinat. »

4. Ces vers sont une peinture ; tout l'effet produit tient à la place des mots. Le premier de ces deux vers rappelle par sa construction un vers de Virgile (*En.*, II, 44) ; il s'agit de Priam :

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit.

5. Ce joli vers est probablement un souvenir du vers 961 de l'*Ion* d'Euripide :

Εἰ παῖδά γ' εἶδες χεῖρας ἐκτείνοντά μοι.

6. « Athalie voulut qu'il ne restât pas un seul de la maison de David, et elle crut avoir exécuté son dessein. Il ne resta qu'un seul, qui était fils d'Okosias. (Josèphe, IX, vii.) — Voilà le seul qui vous reste de la maison de David. (M. d'Andilly, *traducteur de Josèphe*). — « Joram... occidit omnes fratres suos gladio. Noluit autem Dominus disperdere domum David, propter pactum, etc., et quia promiserat ut daret ei lucernam et filiis ejus omni tempore. » (*II Paralip.*, xx, 4 et 7). — Si ces promesses n'avaient été faites à la race de Salomon, Dieu n'avait qu'à mettre sur le trône les enfants de Nathan. Le P. R. : « Josabet conserva Joas, et Dieu le permit pour empêcher que la race de David ne fût éteinte. » (*Remarque de J. Racine*) ; par le P. R. (*Port-Royal*), Racine entend la *Bible* dite *de Saci*. Racine a encore écrit autre part : « Monsieur de Meaux (*Bossuet*) appelle Joas : « précieux reste de la maison de David. » Racine, d'ailleurs, avait déjà dit lui-même dans *Andromaque*, (IV, i) :

Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;

et dans *Bajazet*, II, viii :

Le sang des Ottomans, dont vous faites le reste.

Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi[1],
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang[2], se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier[3] de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses[4].

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin[5] paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père[6].
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux[7].
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où[8] semble de son sang reluire la splendeur;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,

1. L'Académie aurait voulu que Racine écrivît *dans l'amour de ta loi*.
2. Le mot *chair* et le mot *sang*, dans le langage des Juifs, désignent, chacun séparément, l'homme.
3. Celui qui doit bénéficier de ce que tu as promis. C'est là une expression des plus hardies.
4. Ce dévouement de Josabet rappelle la prière d'Atalide, à la fin du premier acte de *Bajazet :*

O ciel! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi.

5. *Soin* a ici le sens de *cura* : protection, souci, etc.
6. On lit dans l'*Exode* (XX, 5) : « Ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes, visitans iniquitatem patrum in filios, in tertiam et quartam generationem eorum qui oderunt me. » Ézéchiel (XVIII, 19 et 20) a dit aussi : « Et dicitis : Quare non portavit filius iniquitatem patris? Videlicet, quia filius judicium et justitiam operatus est, omnia præcepta mea custodivit, et fecit illa, vivet vita. Anima quæ peccaverit ipsa morietur : filius non portabit iniquitatem patris... » L'académicien Suard écrivait à Condorcet à propos de ce passage : « Vous pensez qu'il y a contradiction lorsque Joad dit :

Dieu ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père,

parce que Joad a dit précédemment :

Dieu qui, frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi sa famille ;

mais lisez sur le fils *qui le craint :* voilà la différence. Joad pense que Dieu ne punit le fils des crimes de son père que lorsque le fils est impie aussi, c'est-à-dire lorsqu'il partage d'intention les crimes que le père a commis de fait. Cette explication vous prouve que ce passage n'est pas d'une si grande intolérance. »
7. *Lui* se rapporte à Joad désigné dans l'expression *le fils qui le craint*.
8. Dans laquelle.

De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles Rois tour à tour l'ont bravé [1] :
Il faut que sur le trône un Roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres [2],
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau [3],
Et de David éteint rallumé le flambeau [4].
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché [5].
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,

1. « *Tour à tour* ne se dit que des choses qui reviennent plusieurs fois l'une après l'autre. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

2. On le voit, si la foi mène Joad, la politique se joint à la foi pour le guider. C'est ce qui a permis à M. Sarcey de dire : « Son premier souci a été de former en vue de ses desseins futurs l'enfant qu'il doit mettre un jour sur le trône. Il ne peut régner que sous le nom de Joas ; il a donc pris soin de lui donner une éducation qui le lui asservisse... Tandis que Josabet voit en lui l'enfant qu'elle a élevé, qu'elle aime, pour qui elle tremble, il n'est pour ce dur et inflexible Joad que l'instrument de sa grandeur future. » (*Le Temps* du 6 octobre 1873, *Chronique théâtrale.*) Ces paroles renferment une part d'injustice, mais aussi une part de vérité.

3. « Oblivioni datus sum, tanquam mortuus a corde. (*Psaumes*, XXX, 13.)

4. David est souvent désigné dans les livres saints comme le flambeau d'Israël. Voir, par exemple, *I Rois*, XI, 36. — Massillon, dans son *Petit Carême*, a hardiment appliqué cette figure biblique au jeune roi Louis XV : « Vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort où il venait d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même, » etc. (*Sermon pour la fête de la Purification.*) Longtemps avant Racine, Joachim du Bellay avait écrit dans une *ode* à Salomon Marin :

Cuides-tu par la plainte
Soulever un tombeau,
Et d'une vie éteinte,
Rallumer le flambeau ?

C'est par cette image également que s'ouvrira le *Gioas* de Métastase :

Eterno Dio ! Dunque scintilla ancora
La face de Davidde.

5. Agrippa d'Aubigné avait écrit déjà dans ses *Tragiques* (*La chambre dorée*) :

Brusle d'un vent mauvais jusque dans leurs racines
Les boutons des premiers de ces tendres épines.

Les images employées par Racine sont bibliques. On lit dans Isaïe (XL, 24) : « Repente flavit in eos, et aruerunt, et turbo quasi stipulam auferet eos », et dans les *Psaumes* (CII, 16) : « Homo sicut fœnum dies ejus, tanquam flos agri sic efflorabit. » — A propos de ces vers, Suard écrivait à Condorcet : « Vous dites que Joad demande la mort de Joas, s'il se conduit avec peu de piété. Remarquez que Joad ne dit point s'il se conduit avec peu de piété, mais si Dieu prévoit

Qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace.

Or combien de fois n'avons-nous pas dit, vous et moi, de quelque homme déshonoré, qu'il eût été bien heureux pour sa famille qu'il fût mort au berceau ? c'est un des vœux les plus ordinaires quand on parle des criminels et des tyrans. On l'a dit des Ravaillacs et des Nérons, et puisque Joas devait devenir roi, Joad

Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle[1].
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle[2]
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des Rois funeste avant-coureur[3].
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

n'avait-il pas raison de désirer qu'il mourût plutôt que de devenir un de ces scélérats puissants qui font le malheur des peuples? Ce passage même est d'autant plus convenable dans la bouche de ce grand prêtre, que Joas devenu roi fut réellement cruel et impie, et fit même périr le fils de Joad. »

1. « Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel. » (*II Rois*, XV, 31.) « Et dirumpatur spiritus Ægypti in visceribus ejus, et consilium ejus præcipitabo. » (Isaïe, XIX, 3.) Une des jeunes filles du chœur dira de même (III, 1)

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

2. On dit dans les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (*Jugement*) :

Quand le terme est escheu des divines justices,
Les cœurs abastardis sont infectés de vices :
Dieu frappe le dedans, oste entièrement
Et retire le don de leur entendement :
Puis sur le coup qu'il veut nous livrer en servage,
Il fait fondre le cœur et sécher le courage.

Au sujet de ce passage, Suard écrivait encore à Condorcet : « Vous pensez qu'il est horrible de présenter à l'hommage des peuples un Dieu qui ferait exprès des coupables pour les punir ; mais Athalie et Mathan ne sont-ils pas déjà des coupables? Cette Athalie qui

Se baigne impunément dans le sang de nos Rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,

et ce Mathan,

Plus méchant qu'Athalie,
Et de toute vertu zélé persécuteur ?

Joad admet donc ici le principe, non pas que Dieu inspire des crimes pour les punir, mais qu'il inspire aux criminels assez d'imprudence et de mauvaise conduite même, si l'on veut l'entendre ainsi, pour qu'ils se découvrent eux-mêmes, et que l'état social puisse les connaître, les frapper, et être plus en sûreté. » Le meilleur commentaire de ces vers est le chapitre XXII du premier livre des *Rois*.

3. On lit dans les *Mémoires* de Comines, l. V, chap. XVIII, p. 280, une fort belle page, qui peut servir de commentaire à toute la tragédie de Racine : « Les mal-adventures sont, quand Dieu est tant offensé, qu'il ne le veut plus endurer, mais veut monstrer sa force et sa divine justice ; et alors premièrement leur diminue le sens, qui est grande plaie pour ceux à qui il touche ; il trouble leur maison, et la permet tomber en division et en murmure ; le prince tombe en telle indignation envers nostre Seigneur, qu'il fuit les conseils et compagnies des sages, et en esleve de tous neufs mal sages, mal raisonnables, violens, flatteurs et qui luy complaisent à ce qu'il dit. S'il veut imposer un denier, ils disent deux ; s'il menace un homme, ils disent qu'il le faut pendre ; et de toutes autres choses le semblable, et que surtout il se fasse craindre : et se monstrent fiers et orgueilleux eux mêmes, espérans qu'ils seront craints par ce moyen, comme si auctorité estait leur héritage. »

C'est ici que la Comédie française termine le premier acte, sans doute parce que les *filles de Lévi* qu'elle nous montre sembleraient plutôt les tantes que les *enfants* de Josabet ; nous y perdons un fort joli couplet ; ensuite, lorsque Zacharie fera son entrée au second acte, il nous sera inconnu, et la précaution qu'a prise Racine de nous instruire, à la fin du premier acte, qu'il accompagne son père, sera perdue.

SCÈNE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH [1], LE CHŒUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi [2], troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs [3],
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes [4]
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes.
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs ?
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée [5],
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher [6],
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher [7].

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence [8].
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais [9].
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

1. Salomith est un nom d'invention.
2. La présence de ces jeunes filles dans le temple n'a rien de surprenant. L'intitulé de quelques psaumes indique qu'ils devaient être chantés par des femmes ou par des jeunes filles.
3. Allusion à Madame de Maintenon et à la maison de Saint-Cyr.
4. Boyer dans sa *Judith* (I, IV) et André Chénier ont tous deux imité ce vers, chacun comme il pouvait l'imiter :

Les lampes dans leurs mains, et les fleurs sur leurs têtes.
(BOYER.)

Et des fleurs dans ses mains et des fleurs sur sa tête.
(André CHÉNIER.)

5. Voir la note du vers 6.
6. *Marcher*, c'est aller en procession solennelle au lieu saint

De la moisson nouvelle offrir les premiers fruits.

7. *Chercher Dieu*, c'est pénétrer dans le tabernacle.
8. Le chœur d'*Athalie* s'intéresse toujours à l'action. Il chante ici la grandeur du Dieu dans lequel Joad a mis toute sa confiance.
9. *A jamais*, c'est : in ævum, dans tout le temps à venir.

UNE VOIX seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence[1] :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance[2].
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture[3].
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure[4]
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les rend avec usure[5].

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains[6] ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire[7]
De ce jour à jamais auguste et renommé,

1. Il y a dans ce vers une rencontre de voyelles plus désagréable qu'un hiatus.

2. « Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam. » (*Psaumes*, XVIII, 1, 2). — J.-B. Rousseau (Liv. I, ode II) a imité Racine :

> Le jour au jour la révèle,
> La nuit l'annonce à la nuit.

3. Racine s'est souvenu sans doute de ces vers de Régnier dans la belle *Satire* IX, à *Monsieur Rapin*.

> Sçachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture,
> Quelle main sur la terre en broye la couleur

Mairet avait dit aussi dans sa *Sylvanire :*

> Je me plairais à voir l'agréable peinture
> Qui semble dans nos champs rajeunir la nature.

4. *Dispenser*, c'est distribuer, répartir.

5. Avec intérêts, en plus grande abondance.

6. « Tuus est dies, et tua est nox : tu fabricatus es auroram et solem. » (*Psaumes*, LXXIII, 16.) — « L'expression *un don de ses mains*, en parlant de la lumière, a paru à quelques-uns une expression impropre. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*) J.-B. Rousseau dira (Liv. I, Ode II) :

> Dans une éclatante voûte
> Il a placé de ses mains
> Ce soleil, qui, dans sa route,
> Éclaire tous les humains.

7. L'admirable morceau qui va suivre est un éloquent et poétique résumé des chapitres XIX et XX de l'*Exode*.

Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé [1]
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments [2] ?
Sur ses antiques fondements [3]
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle [4].

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi! [5]
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême [6]
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux [7],
Les nourrit au désert d'un pain délicieux [8],

1. « Plusieurs ont cru qu'*enfermé* ne peut se dire pour *enveloppé*. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie*.) Cette critique mesquine était tout ce que l'Académie trouvait à dire sur ce passage sublime.

2. Le mot *éléments*, dans le sens où il est pris ici, n'est point biblique.

3. Un grand nombre de passages des Écritures portent le mot *fondements* dans cette acception.

4. N'oublions pas que Moïse, avant Jésus, avait donné pour base à ses préceptes l'amour de Dieu.

5. « *Charmante* a paru faible, surtout après *divine*. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie*.) — J.-B. Rousseau a encore imité ces vers (Liv. I, Ode II) :

Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or ;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

6 L'Académie s'est partagée sur cette grave question de savoir si Racine avait le droit de dire *extrême* après *quelle*.

7. Allusion à la sortie d'Égypte.

8. Allusion à la manne dont Dieu nourrit les Hébreux pendant leur séjour en Arabie. La botanique appelle manne une sorte de gomme qui découle des feuilles du tamaris ouvertes par la piqûre d'un insecte; cette gomme, congelée et mêlée à de la farine, forme une sorte de pain. Mais on a remarqué que le tamaris ne se rencontre pas dans le pays de Chanaan, où Dieu continua à donner sa manne à son peuple. On attribue à ce mot de manne une étymologie bizarre : les Hébreux, à la vue de cette chose étrange répandue sur le sol, se seraient demandé les uns aux autres : « Man ? *Qu'est-ce que c'est ?* »

Il nous donne ses lois, il se donne lui-même [1].
    Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice ! ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux [2];
D'un aride rocher fit sortir les ruisseaux [3].
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
    Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
    Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX seule.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile [4],
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer [5].
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
    Et si pénible de l'aimer ?
  L'esclave craint le tyran qui l'outrage [6];
  Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
    Et ne l'aimer jamais [7] ?

1. On lit dans les *Sentiments de l'Académie française sur Athalie* : « *Il se donne lui-même* ne se peut dire que sous la loi nouvelle ; cette proposition est trop étrangère à l'ancienne loi. » L'Académie n'était pas dans le vrai, plus que Racine : cette expression ne se rencontre que dans les *Epîtres* de saint Paul ; on ne la trouve jamais dans *la loi nouvelle*, c'est-à-dire dans l'*Evangile*.

2. Allusion au passage de la mer Rouge, à la sortie d'Égypte. C'est le golfe Héropolitain, sablonneux et peu profond, qu'ont franchi les Hébreux. Nous laissons à M. Athanase Coquerel toute responsabilité dans l'explication suivante de ce miracle : « Le prodige n'a rien que de naturel, pour ainsi dire, et *il* est étrange qu'on s'y soit trompé. Le vent d'Arabie ou d'Orient a soufflé toute la nuit. Au lever du jour, les eaux amoncelées au delà de quelque pli du terrain laissaient un passage libre ; le changement du vent les a fait refluer. (*Exode*, XIV, 21.) L'intervention divine est ici, comme en une foule d'autres exemples, dans l'opportunité du moment et la présence, la parole du prophète. »

3. Nous reproduisons ici encore textuellement les paroles de M. Athanase Coquerel : « Souvenir du séjour de Réphidim, à peu de distance du Sinaï, et quarante ans après, de Kadès en Paran. La même remarque qu'on vient de lire s'applique à ces deux récits. Toutes les montagnes, tous les sols même ont des sources cachées dans leurs flancs, dans leurs profondeurs, et ces sources jaillissent dès qu'une ouverture leur est livrée. C'est en ce sens que le Psalmiste rappelle et célèbre ce bienfait. » (*Psaumes*, LXXVII, 16 et CXIII, 8.)

4. Digne d'un esclave, basse, rampante ; Boileau a écrit, au chapitre VII du *Traité du Sublime* « des inclinations basses et serviles ».

5. « Plusieurs ont trouvé le mot *charmer* faible et impropre. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

6. Certains académiciens ont trouvé faible le mot *outrage*, en parlant d'un tyran vis-à-vis de son esclave.

7. Ce sont là des vers jansénistes, que Racine a ajoutés à son drame en 1697.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

Un canoniste de la Compagnie de Jésus s'était attiré, pour certaines théories sur l'amour que l'on doit à Dieu, la foudroyante réplique qui termine la X° *Provinciale* de Pascal. Madame de Sévigné, écrivant à Madame de Grignan, le 15 janvier 1690, lui raconte une querelle qui s'est engagée à ce sujet chez M. de Lamoignon entre Boileau et un Jésuite : « Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi, mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres qu'*un chrétien n'est pas forcé d'aimer Dieu?* Osez-vous dire que cela est faux? — Monsieur, dit le Père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu! distinguer, distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu! » et, prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre; puis, revenant et courant comme un forcené, il ne voulait jamais se rapprocher du Pere. » C'est à la suite de cette querelle que, par une prosopopée plaisante, Despréaux, dans une satire intitulée l'*Amour de Dieu*, fera dire à Dieu ouvrant ses bras à ceux qui ne l'aiment point :

Entrez au ciel, venez, comblés de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.

En ajoutant ces deux vers à *Athalie*, notre poète prenait le parti de Boileau contre la compagnie de Jésus. Les Jansénistes furent ravis des vers de Racine, parce qu'ils venaient de Racine, et l'évêque de Macra les cita dans son *Apologie des Lettres Provinciales*.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mes filles, c'est assez; suspendez vos cantiques.
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur[1] paraître à notre tour.

SCÈNE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mais que vois-je? Mon fils, quel sujet vous ramène[2]?
Où courez-vous ainsi tout pâle[3] et hors d'haleine?

ZACHARIE.

O ma mère!

JOSABET.

Hé bien, quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABET.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir[4] votre mère.

1. « Devant le Seigneur », c'est-à-dire devant le sanctuaire où Dieu était censé résider.
2. C'est ici que la Comédie Française commence le second acte. Le raccord se fait tant bien que mal.
3. Ces deux mots, placés au commencement du second hémistiche, produisent le moins d'effet que dans *Esther* (II, I):

> Revêtu de lambeaux, tout pâle...

4. Éclairer, instruire, comme dans *Britannicus* (IV, II):

> J'ignore de quel crime on a pu me noircir,
> De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

ZACHARIE[1].

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains[2]
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes[3].
Debout à ses côtés le jeune Éliacin
Comme moi le servait en long habit de lin[4];
Et cependant[5] du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée[6].
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris[7]
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphème?
Une femme... C'était Athalie elle-même[8].

JOSABET

Ciel!

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites[9].

1. Zacharie doit montrer la foi ardente et l'impétuosité intrépide d'un tout jeune homme. Il faut en outre qu'on sente en lui le fils de Joad. Ce rôle était remarquablement tenu lors de la dernière reprise d'*Athalie* à la Comédie Française.

2. Le jour de la Pentecôte, on offrait à Dieu deux pains du nouveau blé, et la dixième partie d'un epha de grain.

3. « On présentait au temple sept agneaux de l'année, un veau et deux béliers, pour être offerts en holocauste, deux agneaux en hosties pacifiques, et un bouc pour le péché. » (Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, *Pentecôte.*)

4. C'est sous un habit de lévite que l'on a caché le jeune Joas. Zacharie signale la présence d'Eliacin à cause de l'impression qu'il a produite sur *Athalie*; voir le vers 414.

5. Pendant ce temps-là.

6. Moïse arrosa une fois le peuple de sang, pour indiquer qu'ainsi serait répandu le sang de quiconque enfreindrait la loi ; mais cela n'était point une cérémonie ordinaire. Voici le texte de l'*Exode* (XXIV) sur lequel s'est appuyé Racine : « Ille (*Moyses*) vero sumptum sanguinem respersit in populum... », et dans l'*Epître* de saint Paul *aux Hébreux* (IX, 19 et 21) : « Lecto enim omni mandato legis a Moyse universo populo, accipiens sanguinem vitulorum et hircorum, cum aqua et lana coccinea et hyssopo, ipsum quoque librum et omnem populum aspersit... Etiam tabernaculum et omnia vasa ministerii sanguine similiter aspersit. »

7. Un bruit confus s'élève, et chacun dit pour soi.
(Furetière, *Le jeu de boules des Procureurs.*)

8. Voltaire, qui a souvent admiré Racine au point d'adopter quelques-uns de ses vers, a placé dans sa *Henriade* cette suspension et cette répétition :

Une femme... Grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horible histoire?
Une femme....

9. Il s'agit ici de la cour intérieure, où était dressé l'autel des holocaustes.

Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
Mon père... ah! quel courroux animait ses regards [1]!
Moïse à Pharaon parut moins formidable [2]:
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté [3]? »
La Reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant [4];
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée [5],
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner [6];
Surtout Éliacin paraissait l'étonner [7].

JOSABET.

Quoi donc? Éliacin a paru devant elle [8]?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés.

1. Toutes ces suspensions prouvent l'émotion violente de Zacharie. — Voltaire a écrit dans sa *Mérope* (V, vi) :

Sa mère... ah ! que l'amour inspire de courage!

2. On sait que Pharaon n'est pas un nom d'homme, mais le titre commun à tous les souverains d'Égypte. Moïse, selon toute probabilité, eut à lutter contre Hor ou Horus, le neuvième roi de la dix-huitième dynastie.

3. Cette expression est très usitée dans les livres sacrés : « Scietis quod Dominus Deus vivens in medio vestri est. » (*Josué*, III, 10.)

4. « Protinus aperuit Dominus oculos Balaam, et vidit angelum stantem in via evaginato gladio. » (*Nombres*, XXII, 31.) « Levansque David oculos suos, vidit angelum domini stantem inter cœlum et terram, et evaginatum gladium in manu ejus. » (I, *Paralipomènes*, xxi, 16.) — Joad dira de même (IV, iv):

Songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec vous.

5. Souvenir de Virgile (*Énéide*, III, 48):

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.

L'étonnement d'Athalie est si profond, elle est si troublée de la ressemblance de cet enfant avec celui qu'elle a vu en songe, qu'elle oublie l'insolence du grand prêtre. — Josèphe, que Racine avait lu, nous raconte au livre XI, chapitre viii, de ses *Antiquités judaïques*, qu'en arrivant à Jérusalem, Alexandre reconnut le grand prêtre Jaddus qu'il avait vu en songe.

6. Il y a là comme une fascination; Athalie ne peut distraire ses yeux de ce visage, dont la vue la glace d'effroi.

7. *Étonner* a ici toute la force du sens étymologique : étourdir comme d'un coup de foudre : « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte! » (Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*.)

8. Zacharie ne peut comprendre l'angoisse contenue dans cette interrogation de Josabet.

On nous a fait sortir [1]. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste [2].

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher [3] ;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher [4].
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes [5].

SALOMITH.

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez?

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seraient-ils menacés?

SALOMITH.

Aurait-il de la Reine attiré la colère?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père [6] ?

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons. Il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix [7].

1. Évidemment sur l'ordre de Joad.
2. *Funeste* a ici le sens étymologique, et éveille des idées de mort.
3. De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher,

disait Clytemnestre dans *Iphigénie* (IV, IV).
4. On le voit, la tendre Josabet est prompte à s'inquiéter.
5. Ce mouvement vers Dieu, cette inquiétude qui se termine en prière, sont d'un bel effet. — « Memento, domine, David. » (*Psaumes*, CXXXI, 1.)
6. Un support est, au moral, ce qui soutient, comme fait le support pour ce qu'il a sur lui. C'est ainsi que Malherbe a dit (VI, 18) :

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support, etc.

7. Le mot *sens* désigne ici : la faculté de sentir, l'intelligence ; on faisait de ce mot un usage fréquent au dix-septième siècle. C'est ainsi que, dans *les Plaideurs* (II, II), Isabelle dira à l'Intimé :

Ah! l'Intimé, pardonne à mes sens étonnés.

Nous avons vu à la Comédie Française couper le rôle d'Agar ; nous ne savons

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse [1].
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse [2];
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours [3].

(Elle s'assied).

si c'est une habitude. Il est ennuyeux, nous en convenons, de faire venir une actrice au théâtre pour un rôle de cinq vers ; mais, outre que par suite de cette coupure, le dernier vers de la scène II n'a plus de rime, c'est se moquer du public et de Racine, ce qui n'est pas moins grave, que de montrer une Athalie qui arrive sur le théâtre en parlant à la cantonade.

1. Dans le *Manuel du Théâtre Français*, le marquis de La Rochefoucault-Liancourt a dit de mademoiselle Dumesnil dans le rôle d'Athalie : « Son entrée sur le théâtre était effrayante. Elle jetait autour d'elle des regards furieux et remplis à la fois de menace et de terreur. Elle paraissait poursuivie par la colère céleste, et fuyant, pour ainsi dire, devant un Dieu vengeur. Elle se remettoit ensuite, rappeloit sa fierté, et commençoit d'un ton noble et tranquille le récit de ce songe, l'un des plus beaux morceaux de poésie qu'on ait jamais entendus sur la scène tragique. Mais bientôt, se pénétrant des images que lui retraçoit le souvenir de ce songe funeste, elle les rendoit présentes aux yeux des spectateurs. On croyoit la voir successivement tendre les bras vers l'ombre de sa mère, se détourner avec horreur, en trouvant, au lieu d'elle, un horrible amas de membres déchirés et sanglants, se rassurer ensuite à la vue d'un jeune enfant vêtu d'un long habit de lin, et porter enfin sa main sur la blessure qu'elle sembloit recevoir encore. Ce n'étoit plus un récit, ce n'étoit plus un songe, c'étoit un fait, une action véritable. » Théophile Gautier a dit de Rachel dans le même rôle : « Son entrée, au second acte, est admirable. Mademoiselle Rachel possède ce don suprême qui fait les grandes tragédiennes : l'autorité. A sa vue seule, on comprend sa puissance; dans son maintien, dans son geste, dans son regard, on reconnait la reine... Mademoiselle Rachel se fait franchement vieille dans *Athalie;* elle porte de longs cheveux gris, et affecte la démarche à la fois assurée et chancelante des femmes respectables. »

2. *Qu'il se presse.* Treize vers seulement seront récités avant que l'entrée de Mathan soit annoncée. C'est pour atténuer cette invraisemblance que Racine a placé ces trois mots dans la bouche d'Athalie.

3. « Il arrive nécessairement un jour où le principe en vertu duquel s'est formé le nouveau règne, a épuisé sa force d'action. Le souverain a vieilli ; ses meilleurs conseillers sont morts ; les opposants, longtemps muets, ont repris courage et leurs langues se sont déliées. Le gouvernement n'aurait pour les faire taire qu'à retrouver un peu de sa première vigueur; mais il n'ose plus ; il commence, soit défaillance du ressort, soit trouble d'esprit, à sentir le besoin des transactions; sur ce terrain mouvant, il va plus loin qu'il ne veut, il a des retours instantanés de rigueurs qui lui font plus de mal encore que ses complaisances; il marche au hasard, sans système arrêté, poussant dans tous les sens et toujours à l'extrême, effaré, ahuri, en proie aux ambitieux de tous les partis, et sentant déjà gronder en soi la fatalité du dénoûment, qui est proche. — C'est le moment psychologique des conspirateurs. C'est celui qu'a choisi Racine, et Athalie, à ce point de vue où je fais exprès de m'enfermer, est une des meilleures peintures qui jamais aient été faites de l'esprit de vertige qui saisit un gouvernement aux abois et le précipite à sa ruine. » (M. Sarcey, *Le Temps* du 11 août 1873, *Chronique théâtrale.*)

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, etc.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre [1].
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel [2].
Lui-même il nous traça son temple et son autel [3],
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices [4],
Aux lévites marqua leur place et leurs offices [5],
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société [6].
Hé quoi? vous de nos rois et la femme et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos lois? Et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui [7].

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations [8]:
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.

1. Abner a suivi Athalie pour la calmer et pour défendre Joad ; mais il le défend en courtisan ; il excuse le fait ; il ne dit pas un mot de la forme, à dessein.
2. Qui nous enchaîne pour l'éternité.
3. Construction elliptique pour : traça le plan de son temple.
4. Racine fait *Aaron* de deux syllabes. Voir encore le vers 1463. — *Commettre* est ici employé dans son sens latin : confier. Bossuet a dit dans son *Oraison funèbre d'Henriette de France :* « Elle ose se commettre à la fureur de l'Océan et à la rigueur des hivers. »
5. Leurs fonctions.
6. L'idolâtrie était menacée fort sévèrement. Dieu dit dans le *Lévitique* (XXVI, 30) : « Cadetis inter ruinas idolorum vestrorum, et abominabitur vos anima mea. » On interdisait même d'accepter de l'étranger des victimes pour les sacrifices. (*Lévit.*, XXII, 25.)
7. Abner veut s'éloigner, par discrétion et aussi par dégoût pour Mathan. Il a un air de dédain « que l'acteur ne devait jamais adoucir, car il sort du fond même de l'âme honnête du brave soldat. » (M. SARCEY, *Le Temps* du 18 août 1873, *Chronique théâtrale.*) L'Académie a trouvé que le mot *votre* manquait de respect dans la bouche d'un sujet parlant à sa reine, et elle a eu raison. Alceste dit à Célimène dans le *Misanthrope* (II, III):

> Mais, au moins, dites moi, Madame, par quel sort,
> Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ;

Et en lui parlant ainsi, il n'a pas l'intention d'être poli.
8. « Hæc dicit Dominus Deus : « Omnis alienigena incircumcisus corde, et incircumcisus carne, non ingredietur sanctuarium meum, omnis filius alienus qui est in medio filiorum Israël. » (Ézéchiel, XLIV. 9.)

Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois [1].
Demeurez.

SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, etc.

MATHAN.

Grande Reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher [2]?
Avez-vous dépouillé [3] cette haine si vive...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire [4].
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier [5].

1. C'est la parole de l'Evangile : « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César. » Sévère dit dans *Polyeucte* (V, vi) :

Servez bien votre Dieu, servez votre monarque

2. L'apostat médit de son ancienne demeure :

Il veut anéantir le Dieu qu'il a quitté.

3. Latinisme. Virgile a dit (*Enéide*, IV, 31-8319) :

.....Istam,
Ore, si quis adhuc precibus locus, exue mentem.

4. Racine avait écrit déjà dans *Bérénice* (II, II) :

Je ne prends point pour juge une cour idolâtre.

5. En 1674, Pradon, dans sa tragédie de *Pirame et Thisbé* (I, iv) avait montré la reine Amestris glorifiant, comme le fait Athalie, sa souveraine grandeur, de tourmentée en même temps par un chagrin secret :

Dans le comble où je suis de gloire et de grandeur,
Plus d'un ennui pressant me dévore le cœur.
Bien que depuis longtemps ma gloire sans seconde
Me rende la maîtresse ou l'arbitre du monde,
Que tant de nations fléchissent sous mes loix ;
Le sceptre a ses chagrins, et j'en sens tout le poids.....
J'ay comme elle (*Semiramis*) étendu l'empire d'Assyrie,
J'ay subjugué le Pont, la Thrace, et l'Armenie,
Et jusqu'au fond de l'Inde allant porter des fers,
J'en ay vaincu les Rois au bout de l'Univers.
Ayant donc entassé victoire sur victoire,
Je me suis mise, Arsace, à l'abry de ma gloire,
Et l'eclat de mon nom me répondant de moy,
J'affermis une reine en la place d'un roy.
Babylone (il est vray) dans ses places publiques
Eleva ma statue, et des arcs magnifiques,

Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie[1].
Par moi[2] Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain[3] ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages[4],
Comme au temps de vos Rois[5], désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur[6].
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie[7].
De toutes parts pressé par un puissant voisin[8],
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse[9].
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout, partout il me poursuit[10].

Pour marquer que mon cœur ennemy du repos,
Dans un sexe si faible eut l'âme d'un héros.
Depuis j'ai reconnu son ardeur et son zèle,
J'ay rendu sa mémoire et la mienne immortelle ;
J'ay relevé ses murs, ses superbes jardins,
J'ay de Sémiramis achevé les desseins ;
Enfin par mes travaux en miracles féconde,
Babylone se voit la merveille du monde.
Voilà ce que j'ai fait.

1. « Ponam autem terminos tuos a mari Rubro usque ad mare Palæstinorum. » (*Exode*, XXII, 31.)

2. Remarquez l'orgueil de ces deux mots placés en tête du développement.

3. Voir *Esther*, note du vers 141.

4. Les Philistins, qui descendaient de Mitzraïm, fils de Cham, ont été perpétuellement en guerre avec les Hébreux; ils étaient établis le long de la Méditerranée, au sud-ouest de Chanaan.

5. Abner a dit à Athalie : votre Mathan ; elle lui répond par : vos rois.

6. La Syrie, éternelle ennemie des Hébreux, était divisée en cinq royaumes, dont le principal était celui de Damas.

7. Samarie, à treize lieues de Sion, dans la tribu de Manassé, capitale du royaume d'Israël, rivalisait avec Jérusalem en magnificence.

8. Ce voisin est Azaël, roi de Syrie, auquel on rendit après sa mort les honneurs divins (Josèphe, *Ant.* IX, II), à cause de l'éclat de son règne.

9. « Rien ne remuait en Judée contre Athalie ; elle se croyait affermie par un règne de six ans. Mais Dieu lui nourrissait un vengeur dans l'asile sacré de son temple. » (Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.*)

10. Dans les Livres saints, les songes sont toujours considérés comme des avertissements divins. On lit dans les *Remarques sur Polyeucte* de Voltaire (Éd. Beuchot, XXXV, 290) : « Le songe d'Athalie est envoyé exprès par le Dieu des Juifs ; il fait entrer Athalie dans le temple, pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui est apparu pendant la nuit, et pour amener l'enfant même, le nœud et le dénouement de la pièce. Un pareil songe est à la fois sublime, vraisemblable, intéressant et nécessaire. » M. Deltour termine une comparaison du songe de Pauline dans *Polyeucte* avec le songe d'Athalie par cette phrase : « Le songe

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée[1],
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté[2]
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage[3].
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille[4]. » En achevant ces mots épouvantables[5],
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange[6]

de Pauline est admirable, mais il n'est qu'un incident dans la pièce ; le songe d'Athalie est la pièce tout entière. » (*Principes de composition et de style*, p. 306, 309.)

1. L'origine de cette vision est peut-être dans le passage du récit que prête à Armide le Tasse, au chant IX de la *Jérusalem délivrée*. « Dès lors, des songes, des spectres affreux troublèrent le repos de mes nuits ; la fatale horreur qui accablait mon âme était le présage de mes infortunes. Souvent l'ombre de ma mère, fantôme pâle et gémissant, s'offrait à mon imagination. Qu'elle ressemblait peu à ces portraits qui m'avaient si bien rendu son image ! « Fuis, ma fille, « fuis, me disait-elle, la cruelle mort qui te menace ; pars à l'instant ; déjà « je vois un perfide s'armer du fer et du poison. » (Trad. Philipon de la Madelaine.)

2. Du Bartas avait dit (*Second jour de la seconde semaine*) :

Et le teint emprunté
Dont une courtisane embellit sa beauté.

On lisait au livre IV des *Rois* (IX, 30) : « Venitque Jehu in Jezrael. Porro Jezabel, introitu ejus audito, depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum, et respexit per fenestram. » L'usage des cosmétiques est poussé en Orient jusqu'à l'exagération. Celui dont se sert Jézabel est ce fard célèbre composé d'une poudre de plomb, que les latins appelaient *stibium*, et qui a donné son nom à Cornustibium, la troisième des filles de Job. (*Job*, XLII, 14.)

3. Athalie a tort de *faire du style ;* c'est une tache dans cet admirable morceau ; bon pour Vadius, lorsqu'il s'amuse à faire aux femmes savantes le portrait des versificateurs tels que lui,

De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Molière, *Les Femmes savantes* (III, v.)

4. Remarquez l'effet de ce rejet, et comparez-le avec celui-ci, emprunté aux *Georgiques* (I, 476) :

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens.

5. Ces deux adjectifs à la fin du vers produisent ici encore plus d'effet que dans *Esther* (III, IV) :

Des plus fermes États la chute épouvantable,
N'est qu'un jeu, quand il veut, de sa main redoutable.

6. « Et erunt carnes Jezabel sicut stercus super faciem terræ in agro Jezrahel, ita ut prætereuntes dicant : Hæccine est illa Jezabel ? » (II, *Rois*, IX, 37.)

D'os et de chairs meurtris[1], et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux[2].

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus[3].
Sa vue a ranimé mes esprits abattus[4].
Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre[5] assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur[6].

1. « Quelques-uns ont cru qu'on ne pouvait pas dire des os meurtris. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

2. Nous avons entendu dernièrement à la Comédie Française chercher dans ce morceau, aux dépens de Racine, des effets de réalisme. L'actrice se levait, les bras tendus vers l'ombre de Jézabel, semblant jouer son rêve, et non pas le raconter. Tout à coup, elle reculait, tressaillait, comme si elle avait touché un objet répugnant, et remplaçait le *Mais*, qui est en tête de cette dernière phrase, par une sorte de hoquet d'horreur. Ce hoquet eût dégoûté Racine. Mlle Dumesnil (voir la note du vers 435) ne poussait assurément pas si loin la vérité de son jeu.

3. L'orthographe du mot *tels* se comprend et s'explique, si l'on rapproche de ce vers la septième strophe du premier des *Cantiques spirituels* :

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie aux humains si fatale, etc.

4. Racine avait déjà employé dans *Britannicus* (I, III) ce pluriel poétique :

Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris !

5. Qui sort de l'ordinaire, étrange. Ce mot, qui vient de l'espagnol, a d'abord signifié : vaillant, comme le prouve cette phrase de Lanoue : « Le soldat français est beaucoup plus bizarre : et ne peut quasi vivre sans se battre, ne montrant que trop sa valeur contre ses compagnons. » On est, dit M. Littré, en présence de deux étymologies : « le basque *bizarra*, barbe, décomposé par Larramendi en *biz arra* (qu'il soit un homme) ; et l'arabe *basharet*, beauté, élégance, d'où vaillant, chevaleresque, puis les sens de colère, emporté, extravagant. »

6. Furetière définissait les *vapeurs* « une humeur subtile qui s'élève des parties basses et qui occupe et blesse le cerveau ». On était très sujet aux vapeurs au dix-septième siècle ; on croyait dégager le cerveau en dégageant le ventre, et voilà pourquoi on appelait si souvent M. Fleurant. C'était une indisposition de bon ton, et l'on ne riait donc point du remède. Toute maladie était ramenée aux vapeurs. Les gens sensés se moquaient des petites maîtresses, qui se croyaient rendre intéressantes par la fréquence de leurs vapeurs, et Madame de Maintenon écrivait à Madame de Dangeau, le 10 novembre 1715 : « Avez-vous des vapeurs ? Vous savez que je ne les souffre point aux personnes raisonnables. »

Mais de ce souvenir mon âme possédée[1]
A deux fois en dormant revu la même idée[2]:
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont[3] j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels[4]?
Dans le temple des Juifs[5] un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur[6].
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu[7] : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre ;

1. Occupée par ce souvenir. — « Il est clair qu'Athalie a dû se dire bien souvent aux jours de sa prospérité : Si pourtant un héritier des rois légitimes avait échappé!.. Elle a bien vite chassé cette idée importune ; mais la vague appréhension dont elle est envahie a ramené plus vive, plus instante, plus chargée de menaces, cette image funeste. L'idée fixe est devenue de l'hallucination, et ce songe d'Athalie est et restera l'éternelle traduction des craintes et des remords qui assaillent sur le trône un usurpateur sur le point de rendre ses comptes, soit à son peuple, soit à l'histoire. » (M. Sarcey, *Le Temps* du 11 août 1873, *Chronique théâtrale*.)

2. Ce mot est pris dans le sens étymologique ; il vient du grec εἶδος, image. Corneille l'a employé dans le même sens (*Le Menteur*, IV, I) :

> De sa chère idée
> Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

3. Par lesquelles.

4. Exemple d'épiphonème. On en cite souvent un autre emprunté à l'*Énéide* (III, 56-57) :

> Quid non mortalia pectora cogis,
> Auri sacra fames !

5. L'expression de *Juifs* pour désigner le peuple d'Abraham ne se rencontre que dans les textes postérieurs au règne d'Athalie. — « Un instinct, c'est bien cela. Ce n'est pas une pensée ferme et arrêtée, une résolution longuement mûrie. C'est le coup de tête d'un vieillard à qui tout échappe, sans qu'il sache pourquoi. — Et que va-t-elle faire dans ce temple? Elle n'en sait rien ; elle va, obéissant à la voix secrète qui la pousse, la voix d'un songe. » (M. Sarcey, *Le Temps* du 11 août 1873, *Chronique théâtrale*.)

6. Athalie glisse rapidement sur ces détails qui, un autre jour, auraient excité sa fureur, mais qui, aujourd'hui, n'ont pour elle qu'une importance secondaire.

7. Le pléonasme est excusable ici : Athalie tient à marquer le plus fortement possible sa pensée.

Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter[1],
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable[2]?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable[3].

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal[4], Abner, vous l'avez vu:
Quel est-il? De quel sang? Et de quelle tribu?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère.
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère[5].
L'autre m'est inconnu.

MATHAN

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, Madame, il se faut assurer[6].
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures[7];
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité règne en tous mes avis;
Mais lui-même après tout, fût-ce son propre fils[8],
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable[9]?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

1. Pourquoi Athalie n'est-elle pas retournée dans son palais, comme Agar le lui conseillait? Est-ce à cause de sa *faiblesse?* Non; les longs morceaux qu'elle débite le prouvent bien. Elle veut revoir l'enfant; comme elle est entrée au temple en suppliante, avec une faible escorte, elle ne peut commander; elle a besoin de la complaisance du grand prêtre; pour le décider à se rendre à son désir, elle compte sur Abner, et voilà pourquoi elle l'a retenu.

2. Comme pontife de Baal, Mathan se flattait de savoir découvrir les volontés du ciel.

3. *Ce rapport* est une expression trop vague; Mathan veut parler de la ressemblance qui a glacé d'effroi la reine. — Il faudrait se garder de croire que Mathan éprouvât en réalité le moindre effroi. Il feindra d'avoir peur afin de perdre Joad.

4. Marqué par les destins.

5. Joad n'a rien révélé à Abner; autrement, Abner eût été ici obligé de mentir, et le mensonge nous eût déplu dans la bouche de ce personnage

6. Se rendre maître; de même dans Corneille (*Cinna*, I, III):

Maxime et la moitié s'assurent de la porte.

7. Ma modération.

8. C'est ici que Mathan commence à montrer sa ressemblance avec Tartuffe.

9. Notez bien que lorsque Mathan sera tout à l'heure seul avec Athalie, il lui dira fort bien et par le menu de quel crime cet enfant peut et doit être capable. Mais à ce sot d'Abner il ne daigne parler que le langage qui est entendu de lui. Ah! tu as la bonhomie de croire, toi; tu crois à l'intervention du ciel dans les affaires de ce monde, eh bien! on va t'en donner:

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main, etc.

(M. Sarcey, *Le Temps* du 18 août 1873, *Chronique théâtrale*.)

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain[1].
Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort[2] l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé[3] ?
Est-ce aux Rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice[4].
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent[5].

1. Voir la note du vers 1012. Cette réponse est horrible dans sa concision. Le développement de la pensée ne sera pas moins hideux. Louis Racine, à propos de ce passage, renvoie aux chapitres CLXXIII-CLXXVI du *Prince* de Balzac.

2. « *Son sort* et *le sort* ont paru trop près l'un de l'autre, le premier étant pris pour l'état et le second pour la destinée. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

3. C'est là ce qu'on appelle un dilemme; on laisse l'alternative de deux propositions contraires et conditionnelles à l'adversaire, assuré que l'on est que l'une le convaincra comme l'autre.

4. Qu'ils ordonnent. — Corneille (*Pompée*, I, I) a mis dans la bouche de Photin de semblables maximes d'État :

> La justice n'est pas une vertu d'Etat.
> Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes,
> Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;
> Le droit des rois consiste à ne rien épargner.
> La timide équité détruit l'art de régner :
> Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
> Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
> Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
> Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

5. Racine avait pu lire dans *le Prince* de Balzac (1631, in-4°, p. 200) : « Sur un simple soupçon, sur une légère défiance, sur un songe qu'aura fait le Prince, pourquoi ne lui sera-t-il pas permis de s'assurer de ses sujets factieux, et de se soulager l'esprit en leur donnant pour peine leur propre repos ? » Métastase (*Gioas, re di Giuda*, parte seconda) a conservé à Mathan cette férocité sanguinaire : « C'est le fer, c'est le feu qu'il convient d'employer. Rassemble les tiens, écrase les coupables, dit-il à la Reine. Sur l'autel de Baal je seconderai par mes vœux tes fureurs. N'écoute point la voix qui parle de pitié. Les impies, les infidèles, détruis-les, abats-les, réduis-les en cendres, égorge-les. Qu'avec son temple même brûle le peuple profane. Que l'on voie la colline et la plaine rouges de sang. N'épargne personne dans ce peuple impie ; qu'il n'en reste pas un pour pleurer sur son compagnon mort. »

ABNER.

Hé quoi, Mathan? D'un prêtre est-ce là le langage [1]?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux;
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement [2]?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte [3],
Madame: quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu [4]
Peut-être sans raison croit avoir reconnu [5].

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée [6]
Peut-être un songe vain [7] m'a trop préoccupée.
Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons [9]?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.

1. Métastase (*Gioas, re di Giuda*, 2e partie) fait dire à Giojada par Sebia : « Toi, ministre de Dieu, toi, prêtre, pasteur, maître et père des fidèles, toi, tromper ainsi ! »

2. L'art de Racine est si parfait, qu'il se pourrait que le poète eût voulu reproduire par le désordre de la construction l'émotion qu'éprouve Abner.

3. Abner parle franchement, loyalement, comme parlait Burrhus dans *Britannicus* (I, II):

> Je parlerai, Madame, avec la liberté
> D'un soldat, qui sait mal farder la vérité.

4. Il y a une certaine hardiesse de style à appliquer à l'œil le mot *prévenu* qui exprime une idée morale.

5. Remarquez toutes les atténuations renfermées dans ce vers : *peut-être, sans raison, croit.*

6. Athalie veut obtenir qu'on lui amène Joas; voilà pourquoi elle feint de se rendre aux raisons d'Abner.

7. Sans importance.

8. Athalie craint qu'on ne lui amène celui des deux enfants qu'elle ne tient pas à examiner. Pour enlever tout moyen de fraude elle les demande tous deux

9. Voir la note du vers 515.

Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer[1],
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout[2].
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez[3].

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, ETC.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté ;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève[4],
Reine : n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour.
Pour le sang de ses Rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre[5]...

1. *Je veux bien*, et, au vers précédent, *je voudrai;* c'est une légère tache.
2. *Ma douceur*, dans la bouche d'Athalie! Cependant il est à remarquer qu'aucune persécution religieuse n'est signalée sous son règne.
3. Le 23 octobre 1796, pour amener du monde à la Comédie Française, la soubrette de la troupe, Mademoiselle Joly, joua le rôle d'Athalie. On s'en étonna beaucoup. Elle ne faisait cependant que revenir aux anciens usages. Jadis la même actrice représentait les soubrettes et les reines ; c'est ainsi que Madeleine Béjart, la Dorine du *Tartuffe*, joua d'original le rôle de Jocaste dans la *Thébaide* de Racine.
4. L'Académie a trouvé dans ces deux vers des métaphores incohérentes. Est-ce que l'Académie aurait vu dans cette expression *Un monstre naissant s'élève*, le jeune Joas nourri par les prêtres ? N'est-il pas plus simple de comprendre : une conspiration menaçante, terrible, se forme dans ce temple, et *s'élève* sur notre tête :

N'attendez pas que le nuage crève.

Alors il n'y a plus d'incohérence dans les métaphores.
5. « Mathan est le type du politique sans scrupule. Les tyrans peuvent vieillir; ils trouvent toujours, tout le long de leur règne, des hommes jeunes, ambitieux, ardents, qui veulent le pouvoir et sauraient l'exercer à l'ombre du prince. Mathan est un de ces ministres de la décadence qui n'ont qu'un tort, celui de n'être pas écoutés; qui donnent d'excellents conseils qu'ils ont le chagrin de ne voir pas suivre ; qui signalent l'écueil où l'on tombera, où ils courent malgré eux. A ceux-là ne parlez point de probité politique ni de fidélité aux principes : ils ne savent ce que c'est. Ils ne voient qu'une chose: faire leur chemin. Ils ne croient à rien:..... Ils auraient tout aussi bien suivi le parti contraire, s'ils y

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée[1].
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan[2], le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez[3]; et sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, ETC.

JOSABET, aux deux lévites.

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux[4],
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, à Josabet.

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde[5].

avaient cru le chemin aussi rapide et aussi facile à leur ambition..... Ils sont résolus, pour parvenir, à toutes les bassesses, à toutes les cruautés; ils vont, comme disait énergiquement le latin: *per fas et nefas*..... Ils ont le coup d'œil juste et la décision prompte. Ce dont ne s'est pas douté ce pauvre Abner, qui vit pourtant avec Joad; ce que n'a pas deviné Athalie, en proie à l'esprit de vertigo et d'erreur, il l'a vu lui, clairement, par une intuition de génie politique. » (M. Sarcey, le *Temps* du 18 août 1873, *Chronique théâtrale*.)

1. Voilà un vers dans lequel, à la lecture, il importe particulièrement de ne point s'arrêter, comme nous l'avons vu faire, après le premier hémistiche.

2. Athalie aime Mathan, qui flatte ses instants sanguinaires.

3. La dernière Athalie de la Comédie Française se ménageait un jeu de scène à ce vers : elle attendait que Mathan fût arrivé à la porte pour le rappeler, et lui dire :

et, sans jeter d'alarmes, etc.

4. C'est la première fois qu'un poète dramatique, en France, a osé nous intéresser à un enfant ; car la petite Louison n'avait, dans *le Malade imaginaire*, qu'un rôle épisodique. Racine n'eût sans doute pas eu tant de hardiesse, s'il avait écrit pour le théâtre, et non pour les jeunes filles de Saint-Cyr.

5. « On ne dit point *assurez-vous* pour : rassurez-vous. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*) — « Athalie demande à voir les deux enfants ; on les lui amène, et Josabet soupire en songeant aux dangers qui les menacent; et Abner, aussitôt :

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

« Il les prend sous sa garde ! Voilà qui va bien. Mais a-t-il rien prévu de ce qui pouvait arriver? Supposez qu'Athalie fasse sur-le-champ arrêter Joas, a-t-il un plan de conduite? A-t-il en main une force pour résister? Joad, qui est tout prêt, ne dit rien, lui ! Pour Abner, il étend sa loyale épée, qui, le cas échéant, ne servirait de rien, et il s'écrie :

Princesse, assurez-vous; je les prends sous ma garde;

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde,
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(Montrant Joas.)

Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET.

Qui? Lui, Madame [1]?

ATHALIE.

Lui [2].

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.

(Montrant Zacharie.)

Voilà mon fils.

ATHALIE, à Joas.

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez [3].

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE, à Josabet.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui [4]?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité [5]

Et quand l'entretien est fini, lorsque Athalie s'est retirée sans rien décider, il fait blanc de son épée, de son épée loyale :

..... Je vous l'avais promis,
Je vous rends le dépôt que vous m'aviez commis.

Il s'imagine bonnement que c'est lui qui a suspendu le bras d'Athalie, que c'est lui qui a tout fait, et Joad, qui sait comme on prend le pauvre homme, lui fait ses compliments bien sincères :

Je reconnais, Abner, ce service important. »

(M. Sarcey, le *Temps* du 18 août 1873, *Chronique théâtrale*.)

1. Josabet montre Zacharie, se flattant encore qu'elle pourra détourner de Joas l'attention de la reine.

2. Athalie désigne Joas.

3. Ces vers rappellent ce passage de l'*Ion* d'Euripide (308, 309, 311) :

K. — Σὺ δ' εἶ τίς...
I. — Τοῦ θεοῦ καλοῦμαι δοῦλος εἰμί τ', ὦ γύναι.....
Οὐκ οἶδα, πλὴν ἕν, Λοξίου κεκλήμεθα.

4. Athalie doit, pour parler à Joas, essayer de donner à sa voix toutes les séductions d'une caresse; parlant à Josabet, sa parole est hautaine et brève.

5. L'*ingénuité* est étymologiquement la franchise propre à un homme libre. Ce mot est devenu synonyme de candeur.

N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche [1].

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin [2].

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance [3].

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Il m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays ; je n'en connais point d'autre [4].

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

1. Cette prière de Josabet a pour but, comme le vers 176, de préparer les spectateurs aux réponses que va faire le petit Joas.

2. Athalie n'obtiendra de Joas aucun éclaircissement : l'enfant ne sait rien. Cette scène fait involontairement songer à la fable bien connue : *le Loup et l'Agneau.*

3. Hermès dit du jeune Ion dans la tragédie d'Euripide (v. 51) :

Ὁ παῖς τε τοὺς τεκόντας οὐκ ἐπίσταται.

4. K. — Ναοῖσι δ' οἰκεῖς τοισίδ', ἢ κατὰ στέγας ;
I. — Ἅπαν θεοῦ μοι δῶμ', ἵν' ἂν λάβῃ μ' ὕπνος.
(EURIPIDE, *Ion*, v. 314-315.)

Apostolo Zeno a traduit ce dialogue dans son *Mitridate* (IV, III) :

MITRIDATE.

In quale
Terra nascesti ?

ARISTIA.

Il mondo
Mi è patria. Altro non so.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue [1].

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin [2]?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin [3]?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture [4],
Et sa bonté s'étend sur toute la nature [5].
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel [6].

1. Joas répète consciencieusement sa leçon.

2. K. — Καὶ τίς γάλακτί σ' ἐξέθρεψε Δελφίδων;.....
I. — Φοίβου προφῆτις, μητέρ' ὣς νομίζομεν.
K. — Ἐς δ' ἄνδρ' ἀφίκου τίνα τροφὴν κεκτημένος;
I. — Βωμοί μ' ἔφερβον.

(EURIPIDE, *Ion*, v. 318 et 321-323.)

3. A propos de ce vers, M. le marquis de La Rochefoucault-Liancourt donne dans ses *Études littéraires et morales sur Jean Racine* (1855) une note du poète : « Qui croira que Jupiter n'ait pas soin de ses enfants! » (SOPHOCLE, *Trachiniennes*), et ajoute : « ... Racine cite cette phrase pour qu'on ne l'accuse pas de l'avoir prise à La Fontaine dans son poème de *Saint Malc*, qui a été imprimé près de vingt ans avant *Athalie*, et où l'on trouve ce vers :

Dieu ne quittera point ses enfants au besoin. »

Racine s'est rencontré ici avec Ronsard (*Remontrance au peuple de France*) :

Car Dieu ne laisse point ses amis au danger.

4. On lit dans les *Psaumes* (CXLIV, 15-16 et CXLVI, 9) : « Tu das escam illorum... Aperis tu manum tuam et imples omne animal benedictione. — Qui dat jumentis escam ipsorum et pullis corvorum invocantibus eum. » — Cette phrase était entrée, paraît-il, dans le domaine de la conversation, car on lit dans l'*Astrée* (t. III, liv. V, p. 422) : « Hylas, qui n'avait pas accoutumé de se contraindre : « Ma maîtresse, dit-il aussitôt qu'ils furent hors du logis, permettez que Calydon entretienne Astrée. — Et qui sera celui, dit Astrée en souriant, qui tiendra compagnie à Alexis? — Ne vous en mettez point en peine, bergère, dit froidement Hylas; celui qui pourvoit l'hyver de grains aux oiseaux, ne le laissera pas sans secours. » — Voltaire accusa Racine d'avoir pillé ces vers, et, selon lui, Constance disait dans la *Ligue* de Mathieu :

On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux;
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes.
Tout vit de sa bonté.

Geoffroy déclare que ces vers sont tirés du *Triomphe de la Ligue* de Nerée, et que le premier et le troisième étaient écrits ainsi :

Celui n'est délaissé, qui a Dieu pour son père...
Il donne la viande aux petits passereaux.

Voir d'ailleurs la note du vers 64.

5. « Misericordia tua, Domine, plena est terra. » (*Psaumes*, CXVIII, 64.)

6. Une partie des victimes était consumée; une autre était abandonnée aux

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible.
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler [1].

ATHALIE, à Joas et à Josabet.

Vous sortez [2]?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune [3].
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

(A Joas.)

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire [4],

sacrificateurs et aux fidèles; les premiers-nés des animaux appartenaient aux sacrificateurs seuls. L'huile, l'orge, le miel, le blé, servaient à l'entretien des ministres du culte.

1. Abner se permet ici une raillerie peu convenable; Athalie lui lance un regard furieux; Josabet profite de ce court dialogue pour tenter de s'en aller. — Le marquis de La Rochefoucault-Liancourt a dit de Mademoiselle Dumesnil, dans le *Manuel du Théâtre-Français* : « Eliacin, amené devant elle, rappelait d'abord toutes ses terreurs :

C'est lui, d'horreur encor tous mes sens sont saisis.

« Savante dans l'art de se contraindre, elle caressait cet enfant; mais c'étaient les caresses d'un tigre prêt à dévorer sa proie. Son sourire avait quelque chose de cruel; ses yeux, presque à chaque réponse, se fixaient alternativement, et avec une expression différente, sur Mathan, sur Abner et sur Josabet. Ils revenaient tomber sur Joas : et lorsque sa voix, sa grâce et la sagesse prématurée de ce jeune prince lui causaient une émotion involontaire, rien ne peut retracer la manière dont elle exprimait sa surprise d'un mouvement de pitié étranger à son caractère. .. Mais quand, après un nouvel interrogatoire, aigrie par la naïveté piquante des réponses d'Eliacin, elle se laissait aller enfin à toute sa fureur, qu'elle faisait gloire de ses premiers crimes et de sa haine implacable pour le sang de David, on tremblait des crimes nouveaux qu'elle semblait méditer, et l'on ne pouvait sans frémir entendre ses derniers mots : « J'ai voulu voir, j'ai vu », ni voir le regard farouche dont elle les accompagnait, et qui paraissait annoncer la ruine du temple et le massacre de ses prêtres. »

2. Cette interrogation ramène la terreur sur la scène.

3. Ce mot n'a point de mot correspondant dans la Bible. Geoffroy constate qu'« il est impossible de dire avec plus de précision, et en même temps plus poétiquement: Vous avez entendu le récit de tout ce qui lui est arrivé. »

4. C'est l'étude des livres de Moïse.

Et déjà de ma main je commence à l'écrire [1].

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé [2],
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide [3],
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide [4].

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs [5]?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel [6].

1. Voir la *Préface.*
2. Le blasphémateur était puni de mort par la loi.
3. Voir la note du vers 227.
4. « Non occides », dit le Décalogue. (*Exode*, XX, 13.) Toutes ces réponses sont empruntées aux livres saints, mais elles sont grosses d'allusions menaçantes pour Athalie. Aussi la reine dit-elle d'une voix dure, en regardant Josabet : « J'entends. »
5. Théophile Gautier écrivait au sujet de Rachel : « La scène de l'interrogatoire est comprise avec une rare intelligence. Quel calme! quelle simplicité! mais que ce calme est menaçant, que cette simplicité est effrayante! »
6. « L'encens et le sel, dit M. Athanase Coquerel, étaient prescrits en diverses offrandes régulières du culte lévitique. » — Ion raconte de même, dans la tragédie d'Euripide (v. 102-115), les fonctions qu'il remplit dans le temple :

Ἡμεῖς δὲ πόνους, οὓς ἐκ παιδὸς
Μοχθοῦμεν ἀεὶ, πτόρθοισι δάφνης
Στέφεσίν θ' ἱεροῖς ἐσόδους Φοίβου
Καθαρὰς θήσομεν, ὑγραῖς τε πέδον
Ῥανίσιν νοτερὸν, πτηνῶν τ' ἀγέλας,
Αἳ βλάπτουσιν σέμν' ἀναθήματα,
Τόξοισιν ἐμοῖς φυγάδας θήσομεν·
Ὡς γὰρ ἀμήτωρ ἀπάτωρ τε γεγὼς
Τοὺς θρέψαντας
Φοίβου ναοὺς θεραπεύω.
Ἄγ', ὦ νεοθαλὲς, ὦ
Καλλίστας προπόλευμα δάφνας,
Ἃ τὰν Φοίβου θυμέλαν
Σαίρεις ὑπὸ ναοῖς... κ. τ. λ.

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies [1];
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi? vous n'avez point de passe-temps plus doux
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre?

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre
Ce sont deux puissants Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien [2].

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule [3].

1. Ce mot s'emploie avec tous les attributs de Dieu. Bossuet, dans l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, parle de sa justice infinie.

2. Sédécie disait dans les *Juives* (IV), de Robert Garnier :

Le Dieu que nous servons est le seul Dieu du monde...
Il n'y a Dieu que lui ; tous les autres sont faux.

Jéhova parle ainsi dans Isaïe : « Absque me non est Deus. » (XLIV, 6.) Voltaire (*Discours historique et critique*, etc.) fait dire à Milord Cornsbury : « On a voulu me faire admirer la réponse que Joas fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissans Dieux.

Le petit Juif lui répond :

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de Baal par Mathan ? Cette réponse ne signifie autre chose, sinon : j'ai raison, et vous avez tort, car ma nourrice me l'a dit. » La critique de Voltaire ne signifie pas grand'chose non plus.

3. David a dit des impies : « Ad nihilum devenient tanquam aqua decurrens. » (*Psaumes*, LVII, 8.) Agrippa d'Aubigné avait écrit dans ses *Tragiques* (*les Princes*) :

Les délices des grands s'envolent en fumée.

Une vieille maxime latine disait que le méchant est malheureux même dans son

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, Madame ! excusez
Un enfant...

ATHALIE, à Josabet.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire[1] ;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier.
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier.
Je veux vous faire part de toutes mes richesses[2] ;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,

bonheur. J.-J. Rousseau, reprenant ce vieux thème, a écrit : « Il n'y a point de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide et plus doux par elle ; si on le manque, elle seule peut en dédommager... S'il est un seul exemple de bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien. » J.-J. Rousseau n'a pas dû toujours être heureux. — Dans la tragédie d'Euripide (v. 625-628), Ion répondait ainsi aux offres de Xuthus

Δημότης δ' ἂν εὐτυχὴς
Ζῆν ἂν θέλοιμι μᾶλλον ἢ τύραννος ὤν,
Ὧ τοὺς πονηροὺς ἡδονὴ φίλους ἔχειν,
Ἐσθλοὺς δὲ μισεῖ κατθανεῖν φοβούμενος.

1. Athalie espère détourner le malheur qui la menace en flattant l'enfant que lui ont désigné ses songes.

2. « Certes, quand Athalie dit à l'enfant : *Je prétends vous traiter comme mon propre fils*, Josabet pouvait lui répondre : « Eh bien, Madame, traitez-le donc comme votre propre fils, car il l'est : vous êtes sa grand'mère ; vous n'avez que lui d'héritier ; je suis sa tante ; vous êtes vieille, vous n'avez que peu de temps à vivre : cet enfant doit faire votre consolation. Si un étranger, un scélérat comme Jéhu, melk de Samarie, assassina votre père et votre mère, s'il fit égorger soixante et dix fils de vos frères, et quarante-deux de vos enfants, il n'est pas possible que pour vous venger de cet abominable étranger, vous prétendiez massacrer le seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes pas capable d'une démence si exécrable et si absurde ; ni mon mari ni moi ne pouvons avoir la fureur insensée de vous en soupçonner ; ni un tel crime, ni un tel soupçon ne sont dans la nature. Au contraire, on élève ses petits-fils pour avoir un jour en eux des vengeurs. Ni moi ni personne ne pouvons croire que vous ayez été à la fois dénaturée et insensée. Elevez donc le petit Joas : j'en aurai soin, moi qui suis sa tante, sous les yeux de sa grand'mère. » — Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable ; mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise : « J'aime mieux exposer le petit enfant à périr que de le confier à sa grand'mère, j'aime mieux tromper ma reine, et lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner, et risquer la vie de tous les lévites pour cette conspiration, que de rendre à la reine son petit-fils ; je veux garder cet enfant, et égorger sa grand'mère pour conserver plus longtemps mon autorité. » — C'est là au fond la conduite de ce prêtre. J'admire, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la tragédie d'*Athalie*, la force, la pompe, l'élégance de la versification, le beau contraste du guerre Abner et du prêtre Mathan. J'excuse la faiblesse du rôle de Josabet, j'excuse quelques longueurs ; mais je crois que si un roi avait dans ses États un homme tel que Joad, il ferait fort bien de l'enfermer. » (VOLTAIRE, *Notes sur Olympie.*)

Je prétends vous traiter comme mon propre fils[1].

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père[2]

Je quitterais! Et pour..

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

ATHALIE, à Josabet.

Sa mémoire est fidèle; et dans tout ce qu'il dit
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant[3] cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse,
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur[4];
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité[5],
A vengé mes parents sur ma postérité[6].
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,

1. Xuthus disait au jeune Ion dans Euripide (v. 576-581 et 654-655):

Ἀλλ' ἐκλιπὼν θεοῦ δάπεδ' ἀλητείαν τε σήν,
Ἐς τὰς Ἀθήνας στεῖχε.....
Οὗ σ' ὄλβιον μὲν σκῆπτρον ἀναμένει πατρός,
Πολὺς δὲ πλοῦτος, οὐδὲ θάτερον νοσῶν
Δυοῖν, κεκλήσει δυσγενὴς πένης θ' ἅμα,
Ἀλλ' εὐγενής τε καὶ πολυκτήμων βίου....
Καὶ νῦν μὲν ὡς δὴ ξένον ἄγων σ' ἐφέστιον
Δείπνοισι τέρψω.

2. C'est Dieu que désigne ici Racine, plutôt encore que Joad: « Les Juifs appelaient aussi Dieu leur père. Moïse dit (*Deut.*, XXXII, 18): « Vous avez abandonné le Dieu qui vous a engendrés. » Et Malachie (II, 10): « Il n'y a qu'un Dieu et un père de vous tous. » Mais en priant ils ne disaient point: « Père ». Si quelques-uns l'ont fait, ç'a été par un instinct particulier (Saint Chrysostome sur *Abba pater.*) » (*Note manuscrite de Racine.*)

3. Ce mot, dans le sens moral, était d'un usage très fréquent au XVII[e] siècle: « Infecter les oreilles du prince est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques. » (BOSSUET, *Sermons*, *Justice*, 2.)

4. Remarquez la hardiesse de cette alliance de mots.

5. Je m'en vante. De même dans le *Misanthrope* (I, II):

Ce style figuré, dont on fait vanité...

6. « Athalia vero, mater Ochoziæ, videns mortuum filium suum, surrexit et interfecit omne semen regium. » (*IV Rois*, XI, 1.)

Du haut de son palais précipiter ma mère [1],
Et dans un même jour égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur ! quatre-vingts fils de Rois [2] :
Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes,
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes [3] ;
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié [4],
Esclave d'une lâche et frivole pitié [5],
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux [6] ?
Où serais-je aujourd'hui, si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse [7] ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions [8] ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente ...

1. Voir la *Préface*.
2. Pour faire le vers, le poète renchérit un peu sur l'histoire : « Erant autem Achab septuaginta filii in Samaria : scripsit ergo Jehu litteras, et misit in Samariam ad optimates civitatis... Porro filii Regis, septuaginta viri, apud optimates civitatis nutriebantur. Cumque venissent litteræ ad eos, tulerunt filios Regis, et occiderunt septuaginta viros. » (*IV Rois*, X, 1, 6 et 7.)
3. Abdias, pour sauver des fureurs de Jézabel les élèves des prophètes, dut les cacher dans les grottes des montagnes d'Ephraïm.
4. Sans tendresse. De même dans *Andromaque* (V, III) :

Je voue à votre fils une amitié de père.

5. Ce qui est frivole a une mince valeur ; ce qui est futile n'en a aucune.
6. Voir la note du vers 256.
7. « Athalie voulut qu'il ne restât pas un seul de la maison de David, et elle crut avoir exécuté son dessein. Il n'en resta qu'un seul, qui était fils d'Okosias. » (*Remarque de J. Racine*.)
8. Selon l'Académie, il fallait *quel sera*, et non pas *que deviendra*. — M. Gidel a heureusement rapproché de ce cri de triomphe d'Athalie une strophe des *Premières Méditations poétiques* de Lamartine :

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête ;
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié...
Et Moloch en passant a secoué la tête
Et souri de pitié.

Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
J'ai voulu voir; j'ai vu [1].

ABNER, à Josabet.

Je vous l'avais promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis [2].

SCÈNE VIII.

JOAD [3], JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine [4],
Seigneur ?

JOAD.

J'entendais tout et plaignais votre peine [5].

1. Athalie, malgré son arrogance, se trompe ; elle n'a pas vu ce qu'il lui aurait fallu voir; le Seigneur a déjà répandu sur elle l'esprit d'imprudence et d'erreur. « Nous nous reverrons ! C'est le mot du poltron qui ne veut pas se battre, et le fait est qu'elle ne sait plus à quel projet s'arrêter. Elle parle de raser le temple, elle envoie Mathan en ambassade, puis Abner; elle demande Eliacin, puis un trésor. Elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle fait. » (M. SARCEY, *Le Temps* du 11 août 1873, *Chronique théâtrale.*) — « L'actrice inimitable (Mlle Dumesnil) qui joue ordinairement le rôle d'Athalie, donne à ce peu de paroles la plus grande expression, par l'art et la force avec lesquels elle les exprime ; son air, ses regards, son silence, disent tout ce qu'elle semble vouloir cacher. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — Jules Janin a dit de Rachel dans le rôle d'Athalie : « Son jeu avait la fièvre, elle ne se possédait plus elle-même; persécutée par le songe qui pousse Athalie, elle arrive haletante, et la voilà qui manque de sang-froid dans la scène terrible du petit Joas interrogé par la reine impie. Avec plus de calme elle eût été plus terrible. Athalie furieuse peut se tromper. Athalie sérieuse ne se trompe pas; elle voit clair, elle voit juste, elle peut dire enfin : J'ai voulu voir, j'ai vu ! Non, cette femme accablée d'une épouvante secrète, cette âme inquiète et qui ne sait à quoi s'en tenir, cette pâle mégère entourée à ce point de la secrète horreur que contient ce lieu formidable, ne devait pas s'abandonner à cette fureur croissante. Aussi bien Racine avait fait une Athalie active et calme. Il voulait que chaque parole et chaque signe, au moindre regard de cette question préalable, retentît dans l'âme de l'auditoire, et que la tragédienne, à force de se dominer elle-même, arrivât à l'irrésistible domination de toutes les âmes d'alentour. » (*Mademoiselle Rachel et la Tragédie*, p. 280-281.)

2. Voir la note du vers 619.

3. Joad doit apparaître ici revêtu de ses insignes, et porter, dit M. Athanase Coquerel : « le rochet ou robe de dessus, couleur de pourpre, tissu d'une seule pièce et ouvert seulement pour le passage du corps et des bras; l'éphod tissu de lin brodé d'or, enrichi de perles, qui s'attachait sur les épaules ; le pectoral, de pareille étoffe, d'une palme en tous sens, et portant sur quatre rangs des pierres précieuses où les noms des tribus d'Israël étaient gravés; la ceinture large de quatre doigts, qui faisait deux fois le tour du corps et tombait jusqu'aux pieds; enfin la tiare, sorte de turban de fin lin, dont le bas était entouré d'une bande brodée, sur laquelle s'attachait une plaque d'or avec l'inscription : Consacré à Jéhova. »

4. Cette orgueilleuse reine.

5. Racine a eu soin de ne pas nous avertir de ce détail ; s'il nous l'avait appris

Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.
(A Joas, en l'embrassant.)
Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage [1].
Je reconnais, Abner, ce service important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend [2].
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons ; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché [3].

SCÈNE IX.

LE CHŒUR [4].

UNE DES FILLES DU CHŒUR.
Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux [5] ?

plus tôt, nous aurions moins tremblé pour Joas. « Jamais vous ne prendrez Joad en défaut de négligence. Athalie veut voir et interroger Joas. On craint un péril, et ce brave Abner le prend sous sa protection :

Princesse assurez-vous : je le prends sous ma garde.

Vous croyez peut-être que Joad dort sur cette assurance. Il l'estime ce qu'elle vaut, il est donc resté à la porte, écoutant et l'arme au bras :

J'écoutais tout et plaignais votre peine..... »

(M. Sarcey, *Le Temps* du 6 octobre 1878, *Chronique théâtrale.*)

1. *Rendre témoignage* à une chose, c'est la reconnaître et y rendre hommage. « Rendez ici témoignage à la vérité. » (Fléchier, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse.*) Les martyrs n'étaient pas autre chose que des gens qui *rendaient témoignage* ; et c'est de là que vient leur nom.

2. Il y a ici une inadvertance ; Joad avait donné rendez-vous à Abner pour le sacrifice de la troisième heure ; or, ce sacrifice a été interrompu par l'arrivée d'Athalie, et la troisième heure est passée.

3. Les détails de cette cérémonie se trouvent dans les *Nombres* (XIX, 4 et sq.). Le grand prêtre, après avoir immolé une génisse rouge, trempait le doigt dans le sang de la victime, faisait sept fois l'aspersion à l'entrée du tabernacle et dans la suite du temple, et laissait ensuite la victime se consumer sur l'autel. Dans la religion grecque, les ministres du temple ne pouvaient pénétrer dans le sanctuaire qu'après s'être purifiés par des ablutions. Voir Euripide, *Ion*, v. 94-97:

Ἀλλ', ὦ Φοίβου Δελφοὶ θέραπες,
Τὰς Κασταλίας ἀργυροειδεῖς
Βαίνετε δίνας, καθαραῖς δὲ δρόσοις
Ἀφυδρανάμενοι στείχετε ναούς.

4. Le chœur chante la sagesse de l'enfant merveilleux, et développe cette pensée que

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

5. « Quis, putas, puer iste erit? » (Luc, I, 66.)

Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux[1].

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie[2]
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie[3]
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète[4],
Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle[5].
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même[6]!
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieu
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

1. « Périlleux ne se dit que du danger physique, et non pas du danger moral. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*) J.-B. Rousseau (Liv. I, *Ode* I), a écrit après Racine : Celui

> Qui, bravant du méchant le faste couronné,
> Honore la vertu du juste infortuné.

2. Déclare hautement.
3. Il n'est dit nulle part qu'Élie ait paru devant Jézabel.
4. « Generationem ejus quis enarrabit? » (ISAIE, LIII, 8.) Voir *Œdipe roi* v. 1097 :

> Τίς σε, τέκνον, τίς σ' ἔτικτ
> Τῶν μακριώνων ; ἄρα
> Πανὸς ὀρεσσιβάτα τις ;
> Προσπελασθεῖσ', ἢ σέ γε
> Τις θυγάτηρ Λοξίου ;

5. « Puer autem Samuel proficiebat atque crescebat, et placebat tam Domino quam hominibus. » (*I Rois*, II et III.) On se rappelle que c'est Samuel qui a fait passer le peuple du régime d'une magistrature aristocratique et sacerdotale à la royauté de Saül.
6. « Beatus homo, quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum. » (*Psaumes*, XCIII, 12.)

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

LA MÊME VOIX seule.

Tel en un secret vallon[1],
Sur le bord d'une onde pure[2],
Croît à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature[3],
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux[4]
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacles à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints[5]?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité[6],
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité[7],
Comment as-tu du ciel attiré la colère?

1. *Secret* a ici le sens étymologique : *secretus*, reculé, écarté.
2. On a rapproché de cette strophe quelques vers d'Homère (*Iliade*, XVII, 53-56) :

Οἷον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης
Χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ, ὅθ' ἅλις ἀναβέβρυχεν ὕδωρ,
Καλὸν, τηλεθάον· τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσιν
Παντοίων ἀνέμων, καί τε βρύει ἄνθεϊ λευκῷ.

3. Souvenir de Catulle (*Carmen nuptiale*, LXII, v. 39-41) :

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber, etc.

Le lis acquiert en Judée une abondance de fleurs extraordinaire.
4. Tous ces vers, de 782 à 795, ont été ajoutés par Racine dans l'édition de 1692.
5. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, 143) a encore vu dans ces deux vers une allusion à Port-Royal.
6. « Habitavit autem David in arce (Sion) et vocavit eam Civitatem David. » (*II Rois*, V, 9.) Sion est, des trois collines sur lesquelles est assise Jérusalem, celle dont la défense offre le moins de difficultés.
7. « Mons in quo bene placitum est Deo habitare in eo. » (*Psaumes*, LXVII, 17.)

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes Rois?

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes Rois?

LA MÊME VOIX continue.

Au lieu des cantiques charmants[1]
Où David t'exprimait ses saints ravissements[2],
Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes Rois?

UNE VOIX seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever[3]?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever[4]?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous[5].

1. Cette strophe a été ajoutée par Racine en 1697.

2. Lorsque nous éprouvons une vive joie, nous sommes comme saisis, transportés, ravis hors de nous-mêmes.

3. « Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur : effabuntur, et loquentur iniquitatem ; loquentur omnes qui operantur injustitiam ? Populum tuum, Domine, humiliaverunt, et hereditatem tuam vexaverunt. » (*Psaumes*, XCIII, 3-5.) J.-B. Rousseau (Liv. I, *Ode* XII) dira :

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels,
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels,
Et dont l'impiété barbare et tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels?

4. Se soulever; de même Pascal, dans la première *Provinciale* : « Il est temps de s'élever contre de tels désordres. »

5. Hé quoi? dirait l'impiété,
Où donc est-il, ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantait la puissance?
(*Esther*, I, v.)

Racine s'est souvenu de plusieurs passages de l'Écriture : « Ne forte dicant in gentibus : « Ubi est Deus eorum ? » (*Psaumes*, LXXVIII, 10). — « Dicitur mihi quotidie : « Ubi est Deus tuus. » (*Psaumes*, XLI, 4.)

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie ;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie[1].
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain[2] ?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur[3].
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles[4] ;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur[5] !

1. Le premier vers de *Plaideurs* exprime la même idée :

Ma foi ! sur l'avenir bien fou qui se fiera !

2. « Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter. Vino pretioso et unguentis nos impleamus ; et non prætereat nos flos temporis. Coronemus nos rosis, antequam marcescant : nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra. » (*Sagesse*, II, 6, 8.) — « Comedamus et bibamus ; cras enim moriemur. » (ISAIE, XXII, 13.) — Tous les poètes ont exprimé cette idée :

Carpe diem, minimum credula postero,
(HORACE.)

Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.
(RONSARD.)

Cueillez, cueillez votre jeunesse,
(Id., *à Cassandre*.)

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne ;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et le jour de demain n'appartient à personne.
(FAVART, *Mémoires. Pensées*, t. III, p. 328.)

3. « Beatus ero si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem » (*Tobie*, XIII, 20.)

4. Quelques académiciens ont trouvé belles les expressions « révéler la lumière, révéler les clartés » ; d'autres les ont trouvées irrégulières.

5. J.-B. Rousseau a écrit :

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

Il a, comme Racine, imité les livres saints : « Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. » (*Psaumes*, LXXV, 6.) —

Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable[1],
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable[2].

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

« Velut somnium avolans non invenietur, transit sicut visio nocturna. » (*Job*, XX, 8.)

1. Rappelons-nous que dans la parabole du mauvais riche et de Lazare, le pauvre est porté par les anges *dans le sein d'Abraham*, c'est-à-dire à une place d'honneur dans les festins éternels.

2. « Calix in manu Domini vini meri plenus misto... Fæx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ. » (*Psaumes*, LXXIV, 9.) Comparez aussi Isaïe (LI, 17) : « Consurge, Jerusalem, quæ bibisti de manu Domini calicem iræ ejus. »

ACTE TROISIÈME.

—

SCÈNE I.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre[1] !

NABAL.

Hé quoi ? tout se disperse, et fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons[2].

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer[3] ?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.
C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
Les lois à tout profane[4] en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

1. De même *Esther* (III, IV) :

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !

2. A la Comédie Française, on supprime à la représentation le chœur précédent, ainsi que la première scène de cet acte. Mathan entre, suivi de Nabal ; ne voyant personne, il s'apprête à lever le rideau qui est au fond de la scène ; Zacharie sort de derrière ce rideau, comme s'il s'y était caché tout exprès, et crie :

Téméraire, où voulez-vous passer?

Cet arrangement produit l'effet le plus piteux du monde.
3. Zacharie nous a raconté au début de l'acte précédent comment Joad avait reçu Athalie ; il imite son père en recevant Mathan.
4. Ce qui est profane, c'est ce qui est en dehors du temple, *pro fano*.

MATHAN.

Mon fils [1], nous attendrons : cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine [2].

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL [3].

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion [4] ?
D'où naît dans ses conseils [5] cette confusion ?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal [6] en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'espérais ma part d'une si riche proie [7].
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette Reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord [8] accablait ses ennemis surpris [9],
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix [10].

1. L'âge et le rang de Mathan l'autorisent à se servir de cette affectueuse dénomination.
2. Mathan sait bien que, sans cela, Josabet ne consentirait point à le voir.
3. Au sujet de ce rôle, voir notre *Notice sur Athalie.* Le dernier Nabal de la Comédie Française faisait rire par son extérieur dénué de toute élégance et par sa mise sordide. Nous croyons qu'il avait raison de s'accoutrer ainsi.
4. « Le terme *occasion* est impropre et faible. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)
5. Les *conseils,* ce sont les vues, les principes qui dirigent la conduite. Racine, à l'acte I, scène II, avait déjà employé ce mot :

Confonds dans ses conseils une reine cruelle.

6. Marqué par les destins.
7. Tout le caractère de Nabal se peint dans ce vers.
8. Aussitôt, sur-le-champ.
9. Sans leur laisser le temps de se reconnaître.
10. Voltaire a imité ce vers dans la *Henriade* (IV) :

Des moments, dans la guerre, il connaît tout le prix.

La peur d'un vain remords trouble cette grande âme[1] :
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme[2].
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel[3]
Son cœur déjà saisi[4] des menaces du ciel ;
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence ;
Mais soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné[5],
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire[6].
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire[7],
Ai-je dit. On commence à vanter ses aïeux ;
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs, comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt[8].
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :

1. Jocaste dans l'*Œdipe roi* de Sophocle (914-917) peignait de traits analogues les irrésolutions douloureuses d'Œdipe :

> Ὑψοῦ γὰρ αἴρει θυμὸν Οἰδίπους ἄγαν
> Λύπαισι παντοίαισιν· οὐδ' ὁποῖ' ἀνὴρ
> Ἔννους τὰ καινὰ τοῖς πάλαι τεκμαίρεται,
> Ἀλλ' ἔστι τοῦ λέγοντος, εἰ φόβους λέγοι.

2. Dans la *Sémiramis* de Voltaire (II, iv), Cédar dira de la Reine :

> Elle devient semblable au reste des mortels :
> Elle a connu la crainte.....

3. *Fiel* signifie ici : animosité. Voltaire a écrit dans son *Essai sur les mœurs* : « Luther, Zwingle, Calvin, avaient des mœurs farouches ; leurs discours respiraient le fiel. »

4. *Saisi* a souvent le sens de : captivé, dominé par :

> Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.
> (*Iphigénie*, V, vi.)

5. L'épithète relève ce que le substantif seul aurait eu de trop trivial.

6. Racine avait déjà dit de *Phèdre* (I, iii) :

> Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire

7. De sa naissance, de son rang. De même (II, v) :

> La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.

8. C'est en riant que Mathan prononce ce vers.

Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt[1];
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage[2]. »

NABAL.

Hé bien? pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Ah! de tous les mortels connais le plus superbe[3].
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré[4],
Tu lui verras subir la mort la plus terrible[5].
D'ailleurs pour cet enfant leur attache[6] est visible.
Si j'ai bien de la Reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste[7];
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte[8]?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël[9]
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole[10]

1. Le mouvement de ce vers rappelle un vers d'*Iphigénie* (III, v):

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.

2. Un otage est une personne que l'on remet comme gage entre les mains de celui avec lequel on a conclu un traité.

3. Le plus fier, le plus intraitable.

4. Ces consécrations, déjà en usage avant Moïse, étaient ou temporaires ou perpétuelles.

5. Mathan pousse Athalie à demander Joas; au besoin, il saurait, par ses paroles perfides, dissuader Joad de le livrer ; ce qu'il veut, c'est la guerre, persuadé que lui seul en tirera profit.

6. Forme, qui a vieilli, du mot *attachement*. Bossuet a écrit dans une de ses *Lettres :* « Plus elle mettra en Dieu seul son attache et sa confiance, etc. »

7. On n'a pas assez remarqué tout ce qu'il y a dans cet hémistiche de haine et d'énergie.

8. Nabal semble un peu naïf ; mais ce qu'il veut, c'est donner à Mathan l'occasion de nous faire son propre portrait.

9. « Les Ismaélites étaient idolâtres et fort attachés à leurs faux dieux. » (*Notes manuscrites sur Athalie.*) Ismaël était fils d'Agar et d'Abraham. Dieu avait dit à son père : « Augebo et multiplicabo eum valde, duodecim duces generabit, et faciam illum in gentem magnam. » (*Genèse*, XVII, 20). Les Ismaélites étaient restés fidèles à la vie nomade.

10. On a trouvé, dit l'Académie, dans ses *Sentiments sur Athalie*, que Mathan

Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours[1] ?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvait s'accommoder[2].
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle[3]
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir[4],
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir[5] ?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des Rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices[6],

se déclare ici très-mal à propos le plus scélérat de tous les hommes ; et il le fait sans aucune nécessité et sans utilité. » Fontenelle, dans ses *Réflexions sur la Poétique*, § LXIII (*Œuvres*, édition de 1742, tome III, p. 193), fait la même critique : « Il n'y a guère d'apparence que des scélérats tels que la Cléopâtre de *Rodogune* et le Mathan d'*Athalie*, aient des confidents à qui ils découvrent sans aucun déguisement et sans une nécessité absolue le détestable fond de leur âme. » Houdar de la Motte dit aussi dans son *Second discours sur la tragédie, à l'occasion de la tragédie de Romulus* (*Œuvres*, édition de 1754, tome IV, p. 167) : « Ce caractère (*de Mathan*), tout odieux, tout excessif qu'il est, ne laisse pas d'être naturel ; et il n'y a que trop d'ambitieux qui lui ressemblent ; mais ce qui n'est plus dans la nature, c'est qu'il se peigne lui-même à son confident sous d'aussi noires couleurs. On ne croira jamais qu'un homme si superbe s'avilisse à ce point, et sans nécessité, aux yeux d'un autre homme, et quand l'histoire fournirait quelque exemple d'une pareille conduite, il ne suffirait pas pour la justifier au théâtre, où l'on veut voir des hommes, non pas des monstres. » On a rappelé aussi que Tartuffe n'a pas de confident. Sans compter que Tartuffe a dans son valet Laurent un élève fidèle, on peut répondre que Mathan éprouve un certain orgueil à étaler aux yeux de Nabal toute la supériorité de ses vices sur les siens.

1. « Ante truncum ligni procidam ? » (Isaïe, XLIV, 19.) Polyeucte avait dit énergiquement dans la tragédie de Corneille (III, vi) :

> Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
> Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule

2. Au vers 40 de l'acte I, Joad ne nous a présenté Mathan que comme un simple lévite ; il n'aurait donc eu aucun droit au pontificat.

3. Il faudrait plutôt : à ta mémoire.

4. On appelle ainsi une cassolette, suspendue à de longues chaînes, dans laquelle on brûle de l'encens. C'était le souverain pontife qui tenait l'encensoir.

5. Voilà un heureux exemple de gradation, d'autant plus heureux que ce vers est en même temps tout un récit.

6. Dans la *Princesse Amélie* (I, i) de Casimir Delavigne, le docteur Policastro explique d'une façon piquante par quel système de flatterie il s'est acquis une grande influence sur l'esprit de la princesse ; c'est en quelque sorte le pendant comique du récit de Mathan :

> J'ai pris sur sa jeunesse un ascendant vainqueur ;
> Mais c'est sans la flatter : tout le monde l'adulera ;
> Quand la vérité flatte, il faut pourtant la dire.

Je leur semai de fleurs le bord des précipices [1].
Près de [2] leurs passions rien ne me fut sacré ;
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait [3] la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité [4],
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables [5],
Et prodigue surtout du sang des misérables [6].
Enfin au Dieu nouveau qu'elle avait introduit,

Souvent à son avis je me rends sans effort ;
Mais quand elle a raison, puis-je lui donner tort ?
Le matin au palais, où mon devoir m'appelle,
Grave ou gai tour à tour, je cause et j'apprends d'elle,
Je lis dans ses regards où penche son désir,
Et, donnant un conseil, je prépare un plaisir.
Mais c'est pour sa santé ; d'après notre maxime,
Le plaisir sans excès est le meilleur régime.
Son goût change parfois, et je sais l'observer.
C'est un art innocent ; un jour, à son lever,
L'ardeur de gouverner dans sa tête fermente ;
Je dis : c'est un beau feu qu'il faut qu'on alimente,
Et ce serait pitié, quand nos jours sont comptés,
D'abaisser à des riens ces hautes facultés ;
Une affaire l'ennuie, et j'ose lui défendre
D'accabler son esprit du soin qu'elle va prendre ;
L'école de Salerne a dit en bon latin :
Qui veut marcher longtemps se repose en chemin.
Cette candeur lui plaît : son ennui se dissipe,
Jusqu'à parler affaire alors je m'émancipe,
Elle en rit, moi de même, et je suis écouté.
Jugez de mon pouvoir à sa majorité !

1. Rappelons ici les admirables imprécations de Phèdre à Œnone (IV, vi) :

... Puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin !
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la vengeance céleste !

2. Auprès de, en comparaison de.

3. Blessait ; on dit qu'une fausse note blesse, offense une oreille délicate.

4. Mon adresse d'esprit. Ce mot ne doit pas être pris en mauvaise part. Bossuet a écrit dans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* : « On ne pourrait assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à terminer tous les différends d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. » — Voltaire a encore imité ces deux vers dans la *Henriade* (VII) :

Ces flatteurs mercenaires
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.

On a voulu voir dans Mathan une allusion aux Jésuites, et dans Joad un portrait de M. Arnauld.

5. On lisait dans *les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (*Les Princes*) :

A-t-il pas tant cherché fleurs et couleurs nouvelles,
Qu'il babille en martyr le bourreau des fidèles ?
Il nomme bel exemple une tragique horreur,
Le massacre justice, un zèle la fureur.

6. Mathan a les mêmes théories que Narcisse dans *Britannicus* (II, vii) :

Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

Par les mains d'Athalie un temple fut construit [1].
Jérusalem pleura de se voir profanée ;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux [2].
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise.
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal [3].
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire [4],
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur [5] ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords [6] !
Mais voici Josabet.

1. Plusieurs fois des temples furent dans Jérusalem édifiés à Baal, le Soleil, et à Astarté, la Lune ; mais aucun texte n'autorise le poète à placer la construction d'un de ces temples sous le règne d'Athalie.

2. « Ce mot *hurlement* est du style de l'Écriture sainte. Les prophètes, pour dire *gémissez*, disent souvent *ululate;* et les historiens profanes expriment par le même mot le deuil des Orientaux : *lugubris clamor, barbaro ululatu.* » (Louis RACINE.) On lit aussi dans l'*Enéide* (IX, 476), à propos de la mère d'Euryale :

Evolat infelix, et femineo ululatu, etc.

3. Souvenir de Virgile (*Enéide*, I, 46.)

Ast, ego, quæ divum incedo Regina .

4. Le *comble*, c'est le plus haut degré ; on a fait de ce mot à notre époque un abus déplorable.

5. « Il est bien probable que Racine n'aura donné ce sentiment à son ambitieux que pour justifier cette admirable fin de scène, où Mathan étourdi, aveuglé sous le coup des malédictions lancées contre lui par le grand prêtre, se trompe de porte, et ne balbutie que des mots sans suite. » (M. SARCEY, *Le Temps* du 18 août 1873, *Chronique théâtrale*.)

6. Corneille fait dire à Cléopâtre (*Rodogune*, IV, VII):

Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

Racine, frappé de ces deux vers de Corneille, avait déjà développé cette pensée dans *la Thébaïde* (III, VI) :

... Le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche ;
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

SCÈNE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la Reine
Pour rétablir le calme et dissiper la haine [1],
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous [2].
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad, accusé de dangereux complots,
Allait de sa colère attirer tous les flots [3].
Je ne veux point ici vous vanter mes services.
De Joad contre moi je sais les injustices [4];
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits [5].
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez [6] vos fêtes sans ombrage [7].
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu,
Cet enfant sans parents, qu'elle dit qu'elle a vu [8].

JOSABET.

Éliacin !

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte [9].

1. Ces deux vers forment un contraste frappant avec les paroles furieuses que vient de prononcer Mathan.

2. Mathan, après ce compliment, s'arrête un moment pour en voir l'effet; Josabet restant impassible et muette, il se décide à poursuivre. M. Athanase Coquerel cite, à propos de cet exorde de Mathan, un vers du *Psaume* LIV : « Molliti sunt sermones ejus super oleum : et ipsi sunt jacula. »

3. Nous venons d'entendre que c'est lui qui excite Athalie.

4. Tartuffe ne parle pas autrement : l'intolérance se pose en persécutée.

5. C'est la loi de l'Évangile.

6. Célébrez tous les ans.

7. « Racine veut dire : *Solennisez vos fêtes en assurance;* et *sans ombrage* le dit mal. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*) *Ombrage* est ici synonyme d'inquiétude ; l'origine de ce mot est la défiance inquiète que l'ombre cause aux chevaux. — Rappelons-nous, pour comprendre tout ce que ces offres ont de séduisant, la scène d'exposition :

> D'adorateurs zélés à peine un petit nombre, etc.
> Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher, etc.

8. Vers prosaïque et lourd, comme on en rencontre rarement dans notre poète.

9. « On a trouvé que *faire compte* serait familier aujourd'hui. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis [1].
La Reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter [2] ?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter [3] ?

JOSABET.

J'admirais [4] si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur [5].

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur [6] que le ciel vous prépare?
Songez-y : vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine ;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine [7].

JOSABET.

Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.

1. Mathan est encore plus pressé qu'Athalie.

2. On a critiqué cette construction qui fait suivre *douter* signifiant : hésiter, de la préposition *de*. Voltaire écrira cependant encore dans l'*Orphelin de la Chine* (V, I) :

> Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs.

3. Un peu de complaisance, le sang de Joas!

4. Latinisme, c'est-à-dire : j'aurais été surprise, si.

5. *Maux* et *bien*, voilà, dans ces deux vers, les mots sur lesquels il faut appuyer à la lecture. M. Gidel a rapproché de ce passage les vers 1359 et 1360 du *Philoctète* de Sophocle :

> Οἷς γὰρ ἡ γνώμη κακῶν
> Μήτηρ γένηται, τἆλλα παιδεύει κακά.

6. Ce mot doit être prononcé avec quelque ironie.

7. Cette expression *destiner à un projet* n'est pas très nette.

Je sais que, du mensonge implacable ennemie,
Josabet livrerait même sa propre vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité [1].
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace [2]?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parents issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?
Parlez; je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire [3].

JOSABET.

Méchant [4], c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer.
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée [5]

1. Cette ruse est abominable. — Il y a quelque embarras de construction dans ces deux derniers vers.

2. Voir la note du vers 888.

3 On dirait plutôt en langage biblique : « Glorifiez Dieu. » L'hypocrite Mathan a, comme Don Juan (V, III) toujours le ciel à la bouche. Don Juan refuse de reconnaître Done Elvire pour sa femme : « *Le Ciel* s'y oppose directement ; il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie ; et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais par une austère conduite tous les dérèglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse. — DON CARLOS. Ce dessein, Don Juan, ne choque point ce que je dis ; et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que *le Ciel* vous inspire. — DON JUAN. Hélas ! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris ; elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps. — DON CARLOS. Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille ; et notre honneur demande qu'elle vive avec vous. — DON JUAN. Je vous assure que cela ne se peut. J'en avais pour moi toutes les envies du monde, et je me suis même encore aujourd'hui conseillé *au Ciel* pour cela ; mais lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devais point songer à votre sœur, et qu'avec elle assurément je ne ferais point mon salut. — DON CARLOS. Croyez-vous, Don Juan, nous éblouir par ces belles excuses ? — DON JUAN. J'obéis à la voix *du Ciel*. — DON CARLOS. Quoi ! vous voulez que je me paye d'un semblable discours ? — DON JUAN. C'est *le Ciel* qui le veut ainsi. — DON CARLOS. Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite ? — DON JUAN. *Le Ciel* l'ordonne de la sorte. — DON CARLOS. Nous souffrirons cette tache en notre famille ? — DON JUAN. Prenez-vous-en *au Ciel*. — DON CARLOS. Eh quoi ! toujours *le Ciel !* — DON JUAN. *Le Ciel* le souhaite comme cela. — DON CARLOS. Il suffit, Don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas ; mais avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver. — DON JUAN. Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent ; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre : *le Ciel* m'en défend la pensée ; et, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera. »

4. « L'Ecriture appelle ainsi d'ordinaire tous ceux qui sont rebelles à la loi de Dieu, quelle que soit la mesure de leurs crimes, mesure dont il est juge. » (LA HARPE).

5. « Beatus vir, qui... in cathedra pestilentiæ non sedit. » (*Psaumes*, I, 1)

Où le mensonge règne et répand son poison ;
Vous, nourri dans la fourbe [1] et dans la trahison ?

SCÈNE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je ? De Baal ne vois-je pas le prêtre [2] ?
Quoi ? fille de David [3], vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent [4],
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent [5] ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu [6] ?

1. La *fourberie* est l'action de fourber, la *fourbe*, le caractère du fourbe. Boileau a dit (*Sat.* XII) :

Et la fourbe passa pour exquise prudence.

2. « Quand Josabet est pressée de trop près par Mathan et qu'elle va évidemment lâcher quelque aveu compromettant, Joad apparaît tout à coup, et comme il lui serait fort difficile de discuter avec Mathan dont les propositions sont des plus acceptables, il rompt violemment les chiens, s'emporte et le chasse avec une explosion de fureur magnifique. Que la colère soit réelle, je ne le conteste pas ; tout ce que je veux faire remarquer, c'est que cet opportun accès de colère le délivre d'explications, où il aurait pu trahir aux yeux d'un diplomate aussi fin une partie de son secret. Les ambitieux politiques, tels qu'est Joad, ne sont malades que lorsqu'ils ont un intérêt quelconque à avoir la fièvre. » (M. Sarcey, *Le Temps* du 6 octobre 1873, *Chronique théâtrale*.) En jugeant ainsi au point de vue purement humain une œuvre essentiellement religieuse, M. Sarcey ne verra tout à l'heure dans l'inspiration prophétique de Joad qu'une gigantesque supercherie ; il n'osera pas le dire, mais il le laissera entendre.

3. Joad rappelle à Josabet qu'elle descend de David, pour lui mieux faire sentir à quel point elle s'abaisse en parlant à Mathan.

4. Dans le *Gioas* de Métastase (2e partie), c'est au grand prêtre lui-même que Sebia dit : « Giojada, oses-tu te montrer avec ce front serein ? Comment ne crains-tu pas que la terre ne t'engloutisse ? »

5. Voir *Phèdre*, note du vers 856.

6. Cette expression *infecter l'air* se trouve dans les *Phéniciennes* de Sénèque, v. 220. Œdipe dit :

... Has ego auras ore pestifero traho ?

Voltaire prête (*Discours historique et critique à l'occasion de la tragédie des Guèbres*) à milord Cornsburi cette appréciation sur Joad : « Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce), lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion :

Quoi ? fille de David, vous parlez à ce traître ?

Je fus très-content du parterre qui rinit de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une Reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre [1] d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure [2].
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure.
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel [3],
Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie [4],
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie [5].

MATHAN. (Il se trouble [6].)

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?

horreur inexprimable pour ce Joad; je m'intéressais vivement à Athalie, je lisais d'après vous-même :

> Je pleure, hélas! sur la pauvre Athalie,
> Si méchamment mise à mort par Joad.

1. Un monstre est un être en dehors des lois de la nature. Voltaire, dans ses tragédies, fera une telle consommation de ce mot qu'il lui enlèvera toute énergie.
2. « Et vos implete mensuram patrum vestrorum. » (*Matth.*, XXIII, 32.)
3. Dathan et Abiron, de la tribu de Ruben, préférant l'abondance de la servitude égyptienne aux privations de la liberté dans le désert, conspirèrent contre Moïse. Ils furent engloutis à l'entrée de leur tente dans une crevasse qui s'ouvrit subitement, et descendirent vivants dans le Schéol. (*Nombres*, XVI.) — Doëg dénonça au tyran le pontife Abimélec qui avait reçu David dans sa fuite. Les archers reçurent l'ordre de mettre à mort les membres de la famille sacerdotale; sur leur refus, Doëg commit le crime, et passa au fil de l'épée les habitants de Nob. (*I Sam.*, XXII). — Achitophel poussa Absalon à la révolte contre David, son père, et lui conseilla un crime affreux et public; ayant échoué dans ses projets, il mit ordre à ses affaires, et, se faisant justice à lui-même, s'étrangla (*II Sam.*, XVI, XVII.)
4. Se déchaîne.
5. Joad commence à être animé de l'esprit prophétique. De là s'expliquent ses violences.
6. Sainte-Beuve, qui cherche partout des allusions jansénistes dans *Athalie*, croit que Racine s'est rappelé ici la scène qui se passa lors de l'expulsion, présidée par l'archevêque de Paris, de douze des religieuses de Port-Royal. « Comme dans son agitation l'archevêque passait et repassait sans la voir devant la porte de sortie, et en prenait une autre, la mère Angélique de Saint-Jean lui indiqua le chemin. » (IV, 209.) Cette allusion eût été bien hardie de la part de Racine.

De vos sens étonnés quel désordre s'empare [1]?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'orage se déclare [2].
Athalie en fureur demande Éliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, Seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé ?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé [3]?

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux [4] déserts?
Je suis prête. Je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent [5],
J'irai dans le désert, où jadis en pleurant [6],

1. Pour *étonnés*, voir la note du vers 414. *Désordre* est ici synonyme d'égarement.
2. La terreur plane sur la scène et ne la quittera plus.
3. Deux fois le nom de Mathan termine le premier hémistiche. C'est une tache. Peut-être l'acteur ferait-il bien de réfléchir quelque temps en silence après le premier vers. Quelques secondes de réflexion rendraient tout naturel l'emploi du mot de Mathan dans le second vers; c'est tout naturellement que Joad rappellerait à Josabet ce nom odieux.
4. *Affreux*, c'est-à-dire, qui excite une terreur physique ou morale. Cet adjectif vient du mot *affre*, qui n'est guère employé que dans cette locution : *les affres de la mort :* « Madame de Montespan était tellement tourmentée des affres de la mort, qu'elle payait plusieurs femmes dont l'emploi unique était de la veiller. » (SAINT-SIMON.)
5. Le Kédron, torrent qui se jette dans la mer Morte, et se dessèche en été, sépare, à l'est, Jérusalem du mont des Oliviers. Son nom lui vient de ce que la profondeur et l'encaissement de la vallée font, à l'ombre, paraître ses eaux noires. Tel est le sens du mot Kédron.
6. Il s'agit de ce désert situé entre Jérusalem et Jéricho, où Jésus a placé la scène de la parabole du bon Samaritain. (*Luc*, X, 3.)

Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite [1].
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours [2]...
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.
On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui [3].
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;
De David à ses yeux le nom est favorable [4].
Hélas! est-il un Roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune [5]?
Sa cause à tous les Rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer [6]?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains [7]?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix [8],
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,

1. On sait comment Absalon, révolté contre son père David, périt dans sa fuite, non point parce que sa chevelure s'accrocha aux branches d'un chêne, mais parce que sa tête se prit entre les rameaux.

2. Dans les textes sacrés, l'ours, très connu en Palestine, sert d'image à la cruauté astucieuse et gloutonne.

3. Samarie, capitale du royaume d'Israël, n'était qu'à treize lieues environ au nord-est de Jérusalem.

4. L'Académie a vu une négligence dans cet emploi du mot *favorable* signifiant : trouvant faveur. Racine cependant avait écrit déjà dans *Bajazet* (I, II) :

Les peuples, prévenus de ce nom favorable, etc.

5. Peut-être y a-t-il là un souvenir de Virgile (*Énéide*, II, 6-7):

Quis talia fando,
Temperet a lacrimis?

6. Nous avons déjà lu dans *Iphigénie* (I, II.)

Les timides conseils qu'on ose vous donner.

7. Un élève des prophètes était venu trouver Jéhu dans son camp, vers Galaad, à l'est du Jourdain, pour lui annoncer les destinées brillantes qui l'attendaient.

8. *Affreux* a cette fois le sens d'odieux.

Du vil Dieu de l'Égypte a conservé les temples [1].
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir [2],
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit ni les mains assez pures.
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.
Montrons Éliacin [3] ; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS, SUIVI DU CHŒUR ET DE PLUSIEURS LÉVITES.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes [4].

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte [5].
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé [6],
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

1. « Delevit itaque Jehu Baal de Israel. Verumtamen a peccatis Jeroboam filii Nabath... non recessit, nec dereliquit vitulos aureos, qui erant in Bethel et in Dan. » (*II Rois*, X, 28 et 29.) Jéroboam avait établi les deux sanctuaires dont parlent *les Rois*, à l'imitation des deux idoles de ce genre qu'avaient les Égyptiens, Apis à Memphis, capitale de la Haute Égypte, et Mnevis à Hiérapolis, capitale de l'Egypte Inférieure.

2. Depuis la construction du temple, il était interdit de sacrifier sur les hauts lieux.

3. A ce moment solennel, il nous semble que le grand prêtre devait donner à l'enfant royal son nom de Joas.

4. On accédait au temple par quatre portes, placées aux quatre points cardinaux. Athalie devait entrer par la porte du Midi ou porte des Coureurs. Ces portes étaient tellement massives que, selon Josèphe (*Cont. App.* II, 9), il fallait vingt hommes pour les fermer.

5. Que par des hommes pris dans.

6. La terreur qu'éprouvèrent les Hébreux poursuivis par Pharaon est décrite dans l'*Exode* (XIV, 11) : « Et dixerunt ad Moysen : Forsitan non erant sepulcra

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage [1],
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage[2].
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères [3]?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre [4] d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel [5],
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle [6],
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui les peut ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler.
Tu frappes et guéris ; tu perds et ressuscites [7].

in Ægypto, ideo tulisti nos ut moreremur in solitudine : quid hoc facere voluisti, ut educeres nos ex Ægypto ? »

1. « O homines ad servitutem paratos! » (Tacite.)

2. « Ce dernier hémistiche est-il assez beau ! Ne vous semble-t-il pas entendre un Mazarin ou un cardinal de Retz contemplant avec un dédain sceptique le populaire, dont il a besoin et qui lui échappe, se disant : Bah ! nous l'aurons avec nous quand nous serons les maîtres. Poursuivons notre ouvrage. » (M. Sarcey, *Chronique théâtrale* du *Temps*, 6 octobre 1873.)

3. Dans les représentations que donne la Comédie Française, Salomith prend la parole pour ces deux filles du chœur. Cela n'a rien de choquant pour le rôle de la seconde. Mais faire dire à la propre fille du grand prêtre :

Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?

cela est au moins bizarre. Il devrait être interdit d'altérer les chefs-d'œuvre de la scène comme il est interdit de mutiler ceux de la sculpture.

4. La honte.

5. *Juges*, ch. IV. (*Note de Racine.*) — Sisara, qui commandait les troupes de Jabin, prince chananéen, fuyait devant les Hébreux. Jahel, femme d'un Kénien nommé Héber, lui offrit l'hospitalité, puis, dans son sommeil, le tua, en lui enfonçant à coups de marteau dans la tempe une de ces longues chevilles de fer avec lesquelles on retenait les toiles des tentes.

6. Pour la cause. « Il est temps que d'autres mains s'arment pour sa querelle. » (Pascal, *Provinciales*, II.) M. Patin a rapproché ce passage des vers 14-18 de l'*Œdipe roi* de Sophocle :

Ἀλλ', ὦ κρατύνων Οἰδίπους χώρας ἐμῆς,
Ὁρᾷς μὲν ἡμᾶς, ἡλίκοι προσήμεθα
Βωμοῖσι τοῖς σοῖς· οἱ μὲν οὐδέπω μακρὰν
Πτέσθαι σθένοντες, οἱ δὲ σὺν γήρᾳ βαρεῖς,
Ἱερεὺς ἐγὼ μὲν Ζηνός·

7. Ego occidam et ego vivere faciam, percutiam, et ego sanabo. » (*Deutéronome*, XXXII, 39.) — « Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit. »

Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites [1],
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois [2],
En tes serments jurés au plus saint de leurs Rois [3],
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée [4],
Et qui doit du soleil égaler la durée [5].
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent [6].
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports [7].

LE CHŒUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin [8].

(*I Rois*, II, 6.) — D'Aubigné a traduit plus fidèlement le texte sacré (*Les Tragiques. — Misères*) :

N'es-tu Seigneur du monde,
Toy, Seigneur, qui abbas, qui blesses, qui guéris,
Qui donnes vie et mort, qui tues et qui nourris ?

1. Voilà la théorie de la grâce; voilà encore des vers jansénistes.

2. *Invoquer*, c'est proprement appeler à l'aide : « C'est ainsi qu'ils invoqueront mon nom sur les enfants d'Israël, et je les bénirai. » (SACI, *Bible : Nombres*, VI, 27.)

3. David.

4. Temple. — « In domo hâc et in Jerusalem... ponam nomen meum in sempiternum. » (*II Paralipomènes*, XXXIII, 7.) (*Note manuscrite de Racine sur Athalie*.)

5. « Et thronus ejus sicut sol in conspectu meo, et sicut luna perfecta in æternum. » (*Psaumes*, LXXXVIII, 38.)

6. Virgile a peint ainsi l'enthousiasme de la Sibylle inspirée par le dieu *Enéide*, VI, 45-48) :

Pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore dei.....

Au V[e] acte (scène VI) de son *Saül*, Soumet a montré le pontife Achimélec inspiré de l'esprit prophétique. Ce drame, dont le sous-titre est *le Sacerdoce et la Royauté*, a été inspiré par *Athalie*. L'auteur le dit lui-même dans sa *Préface*. — J.-B. Rousseau a encore imité ce passage de Racine (Liv. I., *Ode* III) :

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille.
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre ;
L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

7. Voir la *Préface*, p. 324, note 5.

8. Ces vers sont une traduction de la *Bible* : « Fluat ut ros eloquium meum quasi imber super herbam, et quasi stillæ super gramina. » (*Deutéronome*, XXXII, 2.)

L'*Eglogue* I de Segrais offre une construction analogue à celle de ce quatrain de Racine :

De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle ;
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire et vive est au cerf relancé.

La Comédie Française remplace *toute la symphonie des instruments* et ce

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix ; Terre, prête l'oreille [1].
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille [2].

(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé [3] ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé [4] ?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide [5].
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé [6].
Où menez-vous ces enfants et ces femmes [7] ?

chœur charmant par quelques misérables mesures d'orgue. Cette économie se retrouve d'ailleurs dans le décor ; la scène représente un vestibule mesquin, orné d'un fauteuil bizarre, qu'on fait disparaître après le second acte, pour le remplacer au quatrième par une petite table dorée ; on emporte à son tour la susdite table entre le quatrième et le cinquième actes. En dépit de certains critiques modernes, nous ne pouvons nous empêcher de dire avec Théophile Gautier : « Une belle décoration ne gâte pas les beaux vers, et les rimes ne perdent rien à être récitées devant des colonnes d'un style convenable. » (*Hist. de l'art dram. en France depuis vingt-cinq ans*, 4e série, p. 143.)

1. « Audite, cœli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei. » (*Deutéronome*, XXXII, 1.) « Audite, cœli, et auribus percipe, terra. » (Isaïe, I, 2.)

2. « Deficiant peccatores a terra, et iniqui ita ut non sint. » (*Psaumes*, III, 35.) « Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus..... Pereant peccatores a facie Dei. » (*Psaumes*, LXVII, 2 et 3.) — « Et excitatus est tanquam dormiens Dominus. » (*Psaumes*, LXXVII, 65.) Et le *Psaume* ajoute une image beaucoup moins noble : « tanquam crapulatus potens a vino. »

3. « Joas. » (*Note de Racine.*) — « Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus ? » (*Lamentations de Jérémie*, IV, 1.)

4. « Zacharie. » (*Note de Racine*). C'est dans le parvis extérieur que fut frappé Zacharie. « La plupart ont dit que l'auteur détruit ici l'intérêt pour Joas, en prévenant sans nécessité les auditeurs que Joas doit un jour faire égorger le fils de son bienfaiteur. Plusieurs ont voulu excuser cet endroit comme langage prophétique, qui ne fait pas naître une idée distincte. Les critiques ont répondu que, si le discours du grand prêtre ne porte aucune idée, il est inutile ; s'il présente quelque chose de réel, comme on n'en peut douter par les notes de l'auteur, il détruit l'intérêt. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*) D'Alembert a écrit à la marge de cette annotation : « Les autres ont répliqué que l'intérêt principal de la pièce ne porte point sur Joas, mais sur l'accomplissement des promesses de Dieu en faveur de la race de David. »

5. « Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas..... » (*Evangile de saint Mathieu*, XXIII, 37.) — « Nec recipiam ultra odorem suavissimum. » (*Lévitique*, XXVI, 31.)

6. « Ne offeratis ultra sacrificium frustra : incensum abominatio est mihi. » Isaïe, I, 13.) — J.-B. Rousseau dira (*Odes*, I, XI) :

Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

7. « Captivité de Babylone. » (*Note de Racine.*) — « Ces vers sont en effet un tableau rapide de la captivité de Babylone. Cinq déportations successives transportèrent à Babylone, sur l'Euphrate, sur le Chaboras, le peuple de Juda, ses princes, ses grands, ses prêtres ; la première, dont le prophète Daniel fit partie, eut lieu sous Jéhojakim, dix-huitième roi de Juda ; la deuxième, où le prophète Ezéchiel fut enveloppé, sous Jéchonias, dix-neuvième roi de Juda ; les trois dernières sous Sédécias, le vingtième roi de Juda, et après son règne. L'avant-dernier roi périt dans un des sièges de sa capitale ; ses deux successeurs furent

Le Seigneur a détruit la reine des cités [1].
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités [2].
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes [3].
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur [4]?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABET.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés [5].

(La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle [6]
Sort du fond du désert brillante de clarté [7],
Et porte sur le front une marque immortelle [8]?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés

conduits, chargés de fer, à Babylone. Enfin, Jérusalem, prise après un siège de trois années par les lieutenants de Nébucadnezar, fut détruite de fond en comble; le temple consumé disparut; il n'en resta debout qu'un portique vers l'orient, qui, dans la suite fut nommé *portique de Salomon* (*Jean*, X, 23; *Act.* III, 11; 12,) et la Terre sainte, devenue une province désolée du vaste empire de Babylone, disparut pour un temps de la face du monde. » (M. Athanase Coquerel.)

1. « Facta est quasi vidua domina gentium; princeps provinciarum facta est sub tributo. » (Jérémie, I, 1.)

2. « Solemnitates vestras odivit anima mea. » (Isaïe, I, 14.)

3. Le chœur des Juifs disait dans l'*Aman* de Montchrestien (II) :

Les barbares entrés dedans ton héritage
Ont pollu ton saint temple et pillé ses trésors,
Jérusalem s'est vue exposée au ravage;
En des monceaux de pierre on a réduit ses forts...
Ils ont de ton lsâc presque la race éteinte,
Et jusqu'aux fondements ils sont venus raser
De ta pauvre Sion l'émerveillable enceinte,
Que le feu n'avait pu de tout point embraser.....

4. « Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? Et plorabo die ac nocte..... » (Jérémie, IX, 1.)

5. C'est à Zacharie que la Comédie Française a confié ces deux vers

6 « L'Eglise. » (*Note de Racine.*) — « Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam, descendentem de cœlo a Deo. » (*Apocalypse*, XXI, 2.)

7. « Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris...? » (*Cantique des Cantiques*, III, 6.)

8 *Marquer au front, porter au front une marque* est une expression biblique.

Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés[1] ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière[2].
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés[3].
Les Rois des nations, devant toi prosternés[4],
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière[5].
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur[6].

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les Rois de qui doit descendre ce Sauveur...

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même[7].

1. « Les Gentils. » (*Note de Racine.*) « Leva in circuitu oculos tuos, et vide, omnes isti congregati sunt, venerunt tibi... Quis genuit mihi istos? Ego sterilis, et non pariens..... » (Isaïe, XXIX, 18 et 21.)
2. « Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. » (Isaïe, LX, 1.)
3. Voir la note du vers 414.
4. « Et erunt Reges nutricii tui..... Vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. » (Isaïe, XLIX, 23.)
5. « Et ambulabunt gentes in lumine tuo. » (Isaïe, LX, 3.) Les mêmes paroles sont aussi dans l'*Apocalypse* (XXI, 24.)
6. « Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum ; aperiatur terra, et germinet Salvatorem. » (Isaïe, XLV, 8.) On lit dans la *Chronique théâtrale* que M. Sarcey a donnée au *Temps*, le 6 octobre 1873 : « On s'accorde à regarder cette prophétie comme un superbe hors-d'œuvre ; mais point du tout, c'est le moment culminant de la pièce ; c'est le moment critique. Dans cette scène, Racine a ramassé toutes les surexcitations légitimes ou factices à l'aide desquelles un chef de conspiration ne manque jamais de fanatiser, au dernier moment, ceux qu'il envoie se faire tuer pour la cause qu'il a prise en main. » Le critique Geoffroy a dit, mieux encore que ce morceau « sert à remplir les lévites d'un enthousiasme divin ; il en fait des soldats invincibles, prêts à braver tous les dangers pour la défense de Joas et du temple. » — Talma joua Joad. « Lorsque par la bouche du grand prêtre il annonçait *sa volonté sainte*, tout le corps de l'acteur tremblait, et à cette agitation universelle on voyait que ses forces ne suffisaient pas pour recevoir, sans ébranlement, l'inspiration qui le remplissait de courage et de reconnaissance. Discrétion et bonté pour Abner, mépris et réprobation pour Mathan, résistance aux ordres d'Athalie, et résolution de la combattre au besoin ; ses lévites, sa famille, sa vie à son roi, sa religion et son Dieu : tout cela était dans le magnifique caractère de Joad, et tout Joad était dans Talma, dans sa force, dans sa vérité. Ce rôle, par cela même que l'acteur doit le rendre comme il plaît au Dieu qui l'inspire, n'avait pas été calculé par Talma ; il avait renoncé, disait-il, à convenir de son exécution avec lui même ; aussi, à chaque représentation, je l'atteste, car j'en ai vu trois, c'était une autre œuvre, des effets inattendus, et des applaudissements enlevés par des éclairs de génie, frappant pour la première fois l'œil, l'oreille et le cœur ; c'était encore saisissant, mais autrement que la veille. » (*Soixante ans du Théâtre Français*, 1842, p. 192-193.)
7. Les rois d'Orient portaient toujours au bras des cercles d'or, au cou des

(Aux Lévites.)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé [1].
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII [2].

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru, qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,

chaines d'or, et sur la tête un diadème, qui ne doit pas être confondu avec la couronne. C'était ordinairement un ruban de pourpre marqué de blanc, et orné de perles et de pierres précieuses, qui ceignait le front et les tempes. Les *Rois* (XI, 12) parlent de ce bandeau dont Joas fut ceint, mais ne disent point que ce fût celui de David.

« 1. « Deditque Joiada sacerdos centurionibus lanceas, clypeosque et peltas Regis David, quas consecraverat in domo Domini. » (II *Paralipomènes*, XXIII, 9.) « Qui dedit ei hastas, et arma Regis David, quæ erant in domo Domini » (*II Rois*, XI, 10.)

2. Le chœur va commenter les deux parties de la prédiction de Joad, et s'affliger et se réjouir.

Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever la voix [1] ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre [2] ?
S'arme-t-il pour nous défendre ?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHŒUR chante.

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX seule.

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion. Elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux [3].

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

1. Cette strophe et la précédente furent ajoutées par Racine dans l'édition de 1697 ; ce sont deux strophes jansénistes.

2. Les prophètes eux-mêmes ont confessé quelquefois que l'événement seul éclaircirait les oracles que Dieu avait rendus par leur bouche.

3. Sublimi feriam sidera vertice.

(Horace, *Odes* I, i, 34.)

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire [1] !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère ;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime [2]?

1. Cette série de belles antithèses rappelle celles de *Polyeucte* (IV, III) :

PAULINE. — Imagination !
POLYEUCTE. — Célestes vérités !
PAULINE. — Etrange aveuglement !
POLYEUCTE. — Eternelles clartés.

2. Voir la note du vers 370.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux [1]?

JOSABET, *à Zacharie.*

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable [2].
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin [3].
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne [4].

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple [5].

1. « Comme le glaive était porté en cérémonie, cette expression est aussi juste que poétique. » (Louis Racine.) Le chœur précédent et ces quatre beaux vers descriptifs sont coupés à la scène : la jeune Salomith n'oserait appeler *mes sœurs* les respectables matrones du chœur.

2. Il est question dans la Bible de *volumes;* ils étaient ordinairement composés de peau, de tissu de lin ou de coton, ou de feuilles de parchemin ou de papyrus; ils étaient écrits ordinairement d'un seul côté, et les caractères étaient disposés en colonnes; on enroulait ces volumes autour d'un cylindre ou de deux, et on les attachait avec un lien. Si le livre se composait de plaques de bois ou de métal, ce qui était rare, on réunissait les feuillets par des anneaux, et on les assujettissait par une baguette. Les commentateurs émettent des avis différents sur le sens du passage de la Bible (*II Rois*, XI, XII), d'où Racine a tiré l'idée de remettre la Loi à Joas au moment de son couronnement.

3. Voir la note du vers 1178.

4. Toute cette mise en scène emprunte aux circonstances douloureuses, au milieu desquelles Joas va être couronné, de l'émotion et de l'intérêt.

5. Zarès disait à Aman dans *Esther* (III, I), en lui rappelant le triomphe de Mardochée :

Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.

Littré distingue ainsi l'*appareil* des *préparatifs* et des *apprêts* : « Les *pré-*

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront [1].

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah! Princesse, gardez d'en profaner la gloire.
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABET, *lui essayant le diadème.*

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche [2] !
Princesse, vous pleurez! Quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté [3],
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté [4],
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère?
Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père [5].

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des cieux [6].
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

paratifs se font d'avance pour une opération, qui peut être fort éloignée. Les *apprêts* sont des préparatifs qui se font pour une opération immédiate : les préparatifs de la guerre; les apprêts de la bataille. L'*appareil* se déploie et porte l'attention sur la grandeur et la complication des moyens. »

1. *S'éclaircir*, c'est-à-dire : cesser d'être obscur, se débrouiller :

Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse.
(*Mithridate*, II, VI.)

2. .... Ἐξέπληξάς μ' ὄμμα συγκλήσασα σὸν
Δακρύοις θ' ὑγράνασ' εὐγενῆ παρηΐδα.
(EURIPIDE, *Ion*, v. 241-242.)

3. Le mot *holocauste*, qui vient du grec, et signifie : brûlé tout entier, était des deux genres au XVIIe siècle : « Ces saintes holocaustes ne sont plus des holocaustes, s'il en reste quelque chose. » (PATRU, *Plaidoyer*, XV). Boileau, dans son *Dialogue des héros de roman*, raille l'emploi qu'en a fait Chapelain dans sa *Pucelle*, où Dunois, épris de Jeanne, s'écrie :

Brûlons en holocauste aux yeux de la pucelle.

4. On ne saurait mettre en doute que Jephté ait sacrifié réellement sa fille ; il est impossible de supposer que le récit fasse allusion simplement à une réclusion monastique, qui n'était pas dans les usages Israélites.

5. Φοῖβός μοι γενέτωρ πατήρ·
Τὸν βόσκοντα γὰρ εὐλογῶ·
Τὸ δ' ὠφέλιμον ἐμοὶ πατέρος ὄνομα λέγω
Φοίβου τοῦ κατὰ ναόν.
(EURIPIDE, *Ion*, v. 136-140.)

6. *Voici* est formé de l'impératif *vois* et de l'adverbe *ci*. — *Qui* est pour : celui qui.

SCÈNE II.

JOAD, JOAS.

JOAS, courant dans les bras du grand prêtre.

Mon père !

JOAD.

Hé bien, mon fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle [1].
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos Rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS.

Un Roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même [2],
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères [3].

1. Nous ne savons plus quel grammairien réclamait : « d'un courage et d'une foi nouveaux ». Un grammairien n'est pas tenu d'être poète.

2. « *Deutéronome*, chap. XVII. » (*Note de Racine.*) — Racine a eu en vue les versets 17-20 : » Non habebit..... argenti et auri immensa pondera. Postquam autem sederit in solio regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine..... Et habebit secum legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum Deum suum, et custodire verba et ceremonias ejus, quæ in lege præcepta sunt. Nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos. »

3. *Injustes*, comme le latin *iniqui*, a le sens de : trop lourds, disproportionnés. « Joas, dit M. Sarcey, est un très gentil enfant, d'un cœur excellent, de mœurs douces, de langage aimable ; mais on retrouvera en toute occasion sur ses lèvres des formules de catéchisme dont on a farci son intelligence. Il ne lui manque de ce

JOAD.

Mais sur l'un de ces Rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands Rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Okosias[1] ?

JOAS.

O mon père !

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble[2] !

JOAD se prosterne à ses pieds [3].

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?
Je vous rends le respect que je dois à mon Roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ? Moi ?

JOAD, se relevant.

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage [4].

qui constitue un homme, et surtout un roi, qu'un seul point, qui est le vouloir personnel ; le ressort lui manque : comment l'aurait-il ? on l'a, chez lui, de parti pris, énervé, usé. On a toujours pensé, voulu, parlé pour lui. La réponse toute faite lui vient naturellement aux lèvres, aussitôt qu'on l'interroge, une réponse au-dessus de son âge, cela va sans dire. Ne vous en étonnez pas. Est ce que les perroquets ne répètent pas des phrases au dessus de leur intelligence ? Joas n'est qu'un perroquet de sacristie, destiné plus tard à devenir un perroquet de cour..... Tout prétendant patronné par un prêtre homme d'État n'est entre ses mains qu'un outil de domination. » (Le *Temps. Chronique théâtrale* du 25 août 1873.) Ainsi, grâce au point de vue auquel M. Sarcey s'est placé pour juger *Athalie*, le voilà qui s'étonne de ne pas trouver dans un enfant de huit ans le « vouloir personnel » Le poète n'a pas mis dans ce rôle tout ce qu'y cherche M. Sarcey.

1. Voir *IV Rois*, VIII, 18 et 27.

2. Il y a là un souvenir d'Homère (*Odyssée*, I, 47) :

Ὡς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος, ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι.

N'oublions pas que Joas est fils d'Okozias.

3. On s'agenouillait devant Louis XIV ; on embrassait en Judée le nouveau roi, en signe de respect filial.

4. On a trouvé une incorrection dans ce vers, nous ne voyons point pourquoi

Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache [1],
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards [2] j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées [3].

SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAËL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES [4].

JOAD continue.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le Roi que je vous ai promis [5].

AZARIAS.

Quoi? c'est Éliacin?

ISMAËL.

Quoi? cet enfant aimable...

JOAD.

Est des Rois de Juda l'héritier véritable [6],
Dernier né des enfants du triste Okosias,
Nourri [7], vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée [8]

l'on ne pourrait pas dire : *échappé de sa rage*, comme on dit : échappé d'un danger.

1. S'applique, s'acharne. Voltaire écrira dans *Brutus* (III, v) :

Le sort dont la rigueur à m'accabler s'attache.

2. Les uns font venir ce mot du latin *extendere*, étendre, les autres du germanique *stand*, être debout.
3. Voir la note du vers 1366.
4. Racine a voulu que la restauration de Joas fût uniquement l'œuvre des prêtres; il a transformé en chefs des lévites les cinq officiers dont parle la Vulgate.
5. « Joiada. . assumens centuriones et milites, introduxit ad se in templum Domini... ; et adjurans eos in domo Domini, ostendit eis filium Regis. » (*IV Rois*, XI, 4.) — On lit dans le *Commentaire sur Héraclius*, de Voltaire, cette réflexion judicieuse : « Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la pièce finirait très froidement. »
6. « M. d'Andilly : Voilà le seul qui vous reste de la maison de David. » (*Remarque de J. Racine.*) Arnaud d'Andilly avait traduit l'*Histoire des Juifs* écrite par Flavien Josephe.
7. Elevé.
8. « Quasi flos egreditur et conteritur. » (*Job*, XIV, 2.)

Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé [1].
Du perfide couteau comme eux il fut frappé.
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol [2] que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice [3].

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance [4].
Voilà donc votre Roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière [5],
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi [6],
Et faire aux deux tribus [7] reconnaître leur Roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux.

1. *Être enveloppé avec quelqu'un dans*, c'est être atteint du même coup que lui. Madame de Maintenon, le 4 août 1714, écrivait au duc de Noailles : « Vous pourriez bien vous trouver enveloppé dans sa disgrâce. »

2. C'est l'expression de la Bible : « furata est ». (*IV Rois*, XI, 2.) Plusieurs académiciens ont donc à tort blâmé le mot *vol*, trouvant qu'il ne qualifiait pas bien, sans épithète, l'action généreuse de Josabet.

3. Josabet les cacha d'abord dans la *salle des lits*, c'est-à-dire dans l'appartement des femmes (*Paralipomènes*, XXII, 11); plus tard, elle les mit dans le temple même.

4. Joas ne la gardera pas. « La reconnaissance, a dit M. Jules Sandeau, est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se conserve que dans des vases d'or; elle parfume les grandes âmes, et s'aigrit dans les petites. » (*Mlle de la Seiglière*.)

5. L'Académie reprocha au grand Corneille d'avoir, dans *le Cid*, fait *meurtrier* de trois syllabes; la quantité adoptée par Corneille prévalut.

6. Rétablir votre loi dans le rang qui lui est dû.

7. Juda et Benjamin.

Mais ma force est au Dieu [1] dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside [2].
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler [3] ;
Déjà trompant ses soins [4], j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'Arbitre des combats ;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil [5],
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
Un roi que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi,
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées ?
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur [6].
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ;
Frappez et Tyriens, et même Israélites [7].
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites

1. Dans le Dieu. De même dans *Iphigénie* (V, II) :

Ainsi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

2. *Réside*, existe dans :

Oui, peuple, c'est en vous que le pouvoir réside.
(M. J. Chénier, *Les Gracques*, II, III.)

3. Il est certain qu'il y a là un peu de désordre dans les idées.
4. Ses précautions.
5. Voir la note du vers 1250.
6. On trouve dans la *Genèse* (XXXV, 6) une expression analogue : « Terror Dei invasit omnes per circuitum civitates. »
7. Milord Cornsburi disait, toujours d'après Voltaire (*Discours historique et critique*, etc.) : « Il veut qu'on extermine ses concitoyens, qu'on se baigne dans leur sang sans horreur, il a dit à ses prêtres :

Frappez et Tyriens et même Israélites.

Quel est le prétexte de cette boucherie ? c'est que les uns adorent Dieu sous le nom phénicien d'Adonaï, les autres sous le nom chaldéen de Baal ou Bel. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parents, comme il l'ordonne ? Quoi ! parce que Racine est janséniste, il veut qu'on fasse une Saint-Barthélemi des hérétiques ! Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat et les fureurs de Joad, que les livres juifs, que toute la terre sait être inspirés de Dieu, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil Joad et Cromwell. Ils disent que l'un et l'autre se servirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre Joad n'avait pas plus de droit d'assassiner Athalie que votre jacobin Clément n'en avait d'assassiner Henri III. On n'a jamais joué *Athalie* chez nous ; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui assassine la reine sans la sanction d'un acte passé en parlement. »

Qui lorsqu'au dieu du Nil [1] le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides [2],
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides [3],
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur [4] ?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre [5].
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre [6],
A ce Roi, que le ciel vous redonne [7] aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS, au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse :
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage [8] exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus [9].

1. Au veau d'or.
2. Voltaire dira dans sa tragédie de *Mahomet* (IV, III) :

Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.

3. « Et stans (*Moyses*) in porta castrorum ait : Si quis est Domini, jungatur mihi. Congregatique sunt ad eum omnes filii Levi, quibus ait : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Ponat vir gladium super femur suum ; ite et redite de porta usque ad portam per medium castrorum, et occidat unusquisque fratrem, et amicum, et proximum suum. Feceruntque filii Levi juxta sermonem Moysis, cecideruntque in die illâ quasi viginti tria millia hominum. Et ait Moyses : Consecrastis manus vestras hodie Domino, unusquisque in filio, et in fratre suo, ut detur vobis benedictio. » (*Exode*, XXXII, 26-29.)

4. Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfants d'Israël.
(VOLTAIRE, *Henriade*, IV, 336-339.)

5. Racine avait placé déjà un mouvement semblable dans la bouche de Burrhus (*Britannicus*, IV, III) :

Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur.

6. On ne trouve pas dans l'Ancien Testament un exemple de serment prêté sur le livre de la Loi. Les Hébreux prêtaient serment en élevant la main droite, comme pour prendre Dieu à témoin de la vérité de leur assertion.
7. Ce mot était tout à fait du style noble au XVIIIe siècle. Racine avait déjà dit dans *Alexandre* (IV, II) :

Et redonnant le calme à vos sens désolés, etc.

8. De la part que tu te réserveras ; le mot *partage* se trouvait avec le même sens dans *Mithridate* (I, I) :

Le Pont est son partage, et Colchos est le mien.

9. « Sicut vulnerati dormientes in sepulcris, quorum non es memor amplius ; et ipsi de manu tua repulsi sunt. » (*Psaumes*, LXXXVII, 6.) Métastase fera dire simplement à son chœur de Lévites : « Dieu nous prive de jamais voir les rayons du soleil, si nous te manquons de foi. »

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle [1],
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer [2],
Souffrez [3] cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes [4].
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux Rois [5];
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même [6];
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné [7];
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme [8],
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,

1. « Dederuntque in manu ejus tenendam legem, et constituerunt eum Regem. » (*II Paralipomènes*, XXIII, 11.)

2. Soumet et Belmontet (*Une fête de Néron*, I, IX) ont assez maladroitement placé ce vers dans la bouche de Sénèque parlant à l'Empereur:

Mon fils, ah! de ce nom souffrez que je vous nomme!

3. Tolérez. De même La Fontaine (*Fables*, IX, 1):

On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.

4. *Alarme*, vient de l'italien *allarme*, aux armes.

5. Et leur voix fanatique,
Maîtresse d'un vil peuple, est redoutable aux rois.
(VOLTAIRE, *Henriade*, X, 409.)

6. D'Urfé avait écrit dans l'*Astrée* (III, p. 184): « Ce qui portait ce jeune prince à de semblables désordres. c'était l'opinion que quelques flatteurs lui donnaient, que toutes choses étaient permises au Roy; que les Rois faisaient les lois pour leurs sujets et non pas pour eux, et que puisque la mort et la vie de ses vassaux étaient en sa puissance, qu'il en pouvait faire de même de tout ce qu'ils possédaient. » Et Massillon écrivait dans le *Petit Carême*: « Les *princes* naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang; la naissance nous les donne tels qu'ils devraient être; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont. » Les princes ou les ministres qui n'ont pas écouté les flatteurs sont rares. Aussi faut-il se rappeler que François Ier disait: « Les souverains commandent aux peuples, et les lois aux souverains, » et que Michel Le Tellier a écrit: « Je veux que les lois gouvernent, et non pas les hommes. » (Cité par BOSSUET, *Or. fun. de Michel Le Tellier*, 1re partie.)

7. « Reges eos virga ferrea. » (*Psaumes*, II, 9.)

8. « Cette rime est vicieuse; on ne doit point faire rimer une longue avec une brève. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie*.)

Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des Rois égaré le plus sage [1].
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera [2] toujours le premier de vos soins;
Que sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin [3].

JOAS, au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne [4]!

JOAD.

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer [5].
Paraissez, Josabet : vous pouvez vous montrer.

1. Allusion à Salomon, dont la sagesse a été si vantée, et dont la gloire se perdit au milieu des mollesses d'un sérail.
2. On dirait plutôt aujourd'hui : *sera*.
3. On cite souvent ces vers comme un exemple de syllepse; on appelle ainsi une figure où la construction est dominée par l'idée plus que par les mots. Ici Racine dit : *eux*, en parlant *du pauvre*. — Fénelon, dans son *Télémaque* (II), semble avoir imité ces vers de Racine : « Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été faible, pauvre et souffrant comme eux. » Il est vrai que tous deux ont imité les Livres saints : « Judicate egeno et pupillo; humilem et pauperem justificate. » (*Psaumes*, LXXX, 3.) « Si habitaverit advena in terra vestra... diligetis eum quasi vosmet ipsos : fuistis enim et vos advenæ in terra Ægypti. » (*Lévit.*, XIX, 33-34.) — Voici les conseils que, au même moment, mais sans témoins, le grand prêtre adresse au jeune roi dans la tragédie de Métastase (IIe partie) : « Aujourd'hui Dieu te fait présent d'un royaume; mais de son présent un jour il te demandera compte. Tremble, et que ce jugement sévère auquel tu es exposé soit toujours présent à ton esprit. Commence par regner sur toi-même. Que tes désirs soient tes premiers vassaux; que tes sujets trouvent dans celui qui commande l'exemple de l'obéissance. Aie toujours ce que tu dois, et non ce que tu peux, pour mesure de tes actions. Songe au bien public plus qu'à ton propre bien. Fais qu'on aime en toi le père, et non pas qu'on craigne le tyran. La frayeur du peuple est mauvaise gardienne des Roys, et ce n'est point par la force qu'on s'empare du cœur de ses sujets. Dispense avec équité les récompenses et les châtiments. Sois lent à te résoudre, soigneux à exécuter. Ne te fie pas à la langue du flatteur, intéressée à t'abuser par de viles complaisances. Mais garde toujours la prudence pour conseillère, la valeur pour guide, la justice devant tes yeux, et Dieu dans ton cœur. »
4. Le serment de Joas est bref et sec; peut-être Racine s'est-il trop souvenu qu'il devait un jour l'oublier. Pour punir Joas, Dieu permit que ses armées fussent défaites par Azael, Jérusalem assiégée, ses trésors pillés, qu'il fût lui-même atteint d'une maladie de langueur, et qu'il tombât enfin sous les coups d'un conspirateur.
5. L'onction était la plus importante cérémonie du couronnement; elle eut lieu d'abord dans un endroit public, et plus tard dans le temple. Après l'onction on remettait le sceptre au monarque, on posait sur sa tête le diadème, et on lui présentait le livre de la Loi, qu'il jurait d'observer; alors venait l'entrée triomphante dans la capitale et la réception solennelle des officiers et des sacrificateurs.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, AZARIAS, SALOMITH, ETC., LE CHŒUR.

JOSABET, embrassant Joas.

O Roi, fils de David !

JOAS.

O mon unique mère !
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET, à Zacharie.

Aux pieds de votre Roi prosternez-vous, mon fils.

(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)

JOAD, pendant qu'ils s'embrassent.

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis [1] !

JOSABET, à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer ?

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer [2].

LE CHŒUR.

Quoi ! c'est là...

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

1. Nous avons eu déjà l'occasion de dire que Joas, devenu roi, laissera massacrer Zacharie. C'est un souvenir que Racine eut peut-être mieux fait de ne pas rappeler. D'Alembert le lui a très brutalement reproché : « On s'intéresse peu à Joas, que Racine a eu la maladresse de faire entrevoir en deux endroits comme un méchant garnement futur. »

2. A peine reconnu roi, Joas s'acquitte fort bien de son nouveau rôle ; Zacharie nous le montrera tout à l'heure (V, I) :

.... Parmi ces transports, affable et sans orgueil,
A l'un *tendant* la main, *flattant* l'autre de l'œil,
Jurant de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelant tous ses pères ou ses frères.

SCÈNE V.

JOAS, JOAD, JOSABET, ETC., UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite [1].
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts [2] ;
On voit luire des feux parmi des étendards ;
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déjà même au secours toute voie est fermée ;
Déjà le sacré mont, où le temple est bâti [3],
D'insolents Tyriens est partout investi.
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre [4].

JOSABET, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
Hélas! pour vous sauver, j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD, à Josabet.

Quoi? vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce Roi si cher à votre amour?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour [5],
Voudrait que de David la maison fût éteinte [6],
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs sur son fils innocent [7]

1. J'ignore le projet que la reine médite.
(*Phèdre*, V, v.)

Il est dit du peuple dans les *Nombres* : « Locutus contra Deum et Moysen. » (XXXI, 5.)

2. S'agit-il des trompettes guerrières, ou du bruit produit par les soldats armés se rangeant autour du temple ?

3. C'est le mont de Morija, où avait eu lieu le sacrifice d'Abraham. — On avait coutume de placer au XVII[e] siècle l'adjectif *sacré* avant le substantif qu'il qualifiait :

Sacrés monts, fertiles vallées.
(*Esth.*, I, II.)

4. Le danger augmente de scène en scène. Fidèle à son caractère, Josabet se trouble et pleure ; Joad reste serein.

5. A jamais.

6. La métaphore est ici moins heureusement suivie que dans la première scène.

7. « Le nom de père des Juifs est donné à Abraham dans les livres des deux Testaments, non seulement en qualité de chef de la race, mais au point de vue d'une suprématie religieuse comme fondateur de la théocratie. » (M. Athanase Coquerel.)

Leva sans murmurer un bras obéissant [1],
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé ?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde [2];
Vous, le côté de l'ourse ; et vous, de l'occident ;
Vous, le midi [3]. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé [4],
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé [5].
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le Roi.
(A Joas.)
Venez, cher rejeton d'une vaillante race,

1. M. Athanase Coquerel rapproche de ces beaux vers un tercet bien peu biblique de Voltaire :

Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîne son fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour son Dieu les cris de la nature.
(*Mahomet*, III, VI.)

On peut également mettre à côté des vers de Racine les paroles suivantes que Lusignan, au second acte de *Zaïre*, adresse à sa fille :

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes.....
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais,
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais jamais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu.

2. Les Hébreux s'occupaient assez d'astronomie pour que Racine n'ait point commis un anachronisme en leur attribuant la connaissance des points cardinaux.

3. « Tertia pars vestrum introeat sabbato, et observet excubias domus Regis. Tertia autem pars sit ad portam Sur ; et tertia pars sit ad portam, quæ est post habitaculum scutariorum, et custodietis excubias domus Messa. » (*II Rois*, XI, 6.) « Tertia pars vestrum qui veniunt ad sabbatum, sacerdotum, et levitarum, et janitorum, erit in portis ; tertia vero pars ad domum Regis et tertia ad portam quæ appellatur Fundamenti ; omne vero reliquum vulgus sit in atriis domus Domini. » (*II Paralipomènes*, XXIII, 5.)

4. L'Académie a trouvé que cet hémistiche manquait de noblesse. C'est une cheville, tout comme le fameux hémistiche de M. Victor Hugo dans *les Burgraves :* « Je dois avouer,

la vérité m'y pousse,
Que je suis l'empereur Frédéric Barberousse.

5. « Quem quisque pugnando locum ceperat, eum, amissa anima, corpore tegebat. » (SALLUSTE, *Catilina*, LXI.)

Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir [1],
Et périssez du moins en Roi, s'il faut périr [2].

(A un lévite.)

Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.

(Au chœur.)

Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes [3].

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle [4]
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron [5], partez.

1. « Le diadème ceint et ne couvre point; plusieurs cependant ont excusé *se couvrir* d'un diadème, surtout en poésie. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

2. Chapelain a écrit dans sa ridicule *Pucelle* des vers assez fermes que l'on peut rapprocher de celui-ci :

Reconnaissant pour lui la mort inévitable,
Il dévoue à la mort son courage indomptable ;
Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
Et, devant la souffrir, veut la souffrir en Roi.

La coupe du vers de Racine fut blâmée au XVII[e] siècle. Desmarets de Saint-Sorlin, qui publia en 1670, sous le nom de sieur de Boisval, la *Défense du poème héroïque*, série de dialogues en vers et en prose, dirigés contre Boileau, adressa au satirique beaucoup de critiques de ce genre. On lit dans le *Dialogue* III : « Page 2. Voici une méchante césure :

PHILÈNE.

Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos

Il fallait mettre en l'hémistiche, *en se vantant soi-même*, et non pas le couper par la césure. Et *soi-même à tout propos* fait encore un très méchant hémistiche ; » et dans le *Dialogue* V :

PHILÈNE.

Le magistrat des loix emprunta le secours.

Méchante césure. « *Le magistrat des loix.* » Qu'aurait donc dit Desmarets, s'il eût entendu, comme nous, les vers (?) suivants à la Comédie Française :

Attendu que ladite dame est un prodige, etc.
Un bon procès en séparation de corps, etc.

3. Ainsi, Joad, avec une étonnante tranquillité d'esprit, songe à tout, et distribue à chacun son rôle. La crise éclate, et l'heure du combat a sonné. Le chœur, qui reste en scène, va chanter son *Chant du Départ*.

4. Voir la note du vers 1119.

5. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler que le poète ne compte Aaron que pour deux syllabes.

C'est votre Roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux[1]?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances[2]?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob[3], tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

TOUT LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
« Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre[4].
De son joug importun délivrons les mortels.
Massacrons tous ses saints. Renversons ses autels.
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire[5];
Que ni lui ni son Christ[6] ne règnent plus sur nous. »

TOUT LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX seule.

Triste reste de nos Rois,

1. Ce terme est pris dans son sens ordinaire, et il faut se garder de chercher à l'ennoblir en l'expliquant : c'est l'expression biblique.

2. « Deus æmulator, et ulciscens Dominus. » (NAHUM, I, 2.) « Deus ultionum Dominus! Deus ultionum libere egit. » (*Psaumes*, XCIII, 1.)

3. « Ego sum Deus patris tui, Deus Abraham, Deus Isaac, et Deus Jacob. » (*Exode*, III, VI).

4. « Dixerunt in corde suo... Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra. » (*Psaumes*, LXXIII, VIII).

5. Faut-il encore voir là une allusion aux persécutions dirigées contre Port-Royal? — Ces vers sont aussi imités de la Bible : « Disperdamus eos de gente et non memoretur nomen Isael ultra. » (*Psaumes*, LXXXII, IV.)

6. Qui Racine désigne-t-il par ce mot? *Christ* signifie : oint, consacré. On trouve ce mot dans l'Ancien Testament appliqué aux sacrificateurs, aux rois, même païens, comme Cyrus. Racine fait-il allusion à Joas, qui va recevoir l'onction royale, ou au Sauveur qui est annoncé par les prophètes?

Chère et dernière fleur d'une tige si belle[1],
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange au berceau[2]
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés[3] ?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne[4] ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats[5],
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire[6]
Du redoutable sanctuaire[7].

1. Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?
(I, I.)

2. Allusion aux anges gardiens. En 1669, Bossuet avait dit dans l'*Oraison funèbre de Henriette-Marie de France*, en parlant de la naissance de Henriette-Anne d'Angleterre : « O Eternel ! veillez sur elle ; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. » Par une inadvertance étrange, Racine a enfreint ici les règles de la poésie, en mettant deux rimes masculines à la suite l'une de l'autre.

3. Portés en compte. Joad s'est chargé de répondre à cette question (I, II) : Dieu

... ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.

4. L'Académie, que le plaisir de la critique a souvent empêchée d'être touchée de belles choses, a, dans ce vers, déclaré superflu le mot *sonne*.

5. *Barbares* a ici le double sens de *cruels* et d'*étrangers*.

6. Protectrice.

7. Ce chœur, qui lie si étroitement les deux actes, est passé à la représentation. Cependant les deux couplets parlés qui le terminent serviraient à entretenir la terreur, et produiraient un grand effet.

ACTE CINQUIÈME

—

SCÈNE I.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien ? que nous apprenez-vous[1] ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière[2].
Peut-être nous touchons à notre heure dernière[3].
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte[4].
O ciel ! dans tous les yeux quelle joie était peint
A l'aspect de ce Roi racheté du tombeau[5] !
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau.
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice[6].
Gardait ce cher dépôt[7], et n'avait de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse[8],

1. Ce vers rime avec un des derniers vers de l'acte précédent. Quand la tragédie est jouée avec ses chœurs, elle doit être représentée sans entr'actes. C'est au moment où le chœur s'enfuit que Zacharie paraît au fond du théâtre.
2. *Redoubler une prière* ne nous paraît pas une expression heureuse. Dans les prières, la quantité doit être moins recherchée que la qualité.
3. Avec un art admirable, le poète a soin de commencer chaque scène par un vers qui augmente la terreur ou l'émotion.
4. « Unxit quoque illum Joiada pontifex, et filii ejus. » (*II Paralipomènes*, XXIII, 2.)
5. On rachetait de l'esclavage; la Bible a dit par suite : racheter du tombeau.
6. Voir la *Préface*.
7. Racine affectionne ce mot. Il avait déjà écrit dans *Bérénice* (III, II) :

Ce dépôt précieux que je ne puis garder.

8. Boileau avait dit ironiquement dans son *Art poétique* (I, 196) :

Il trépigne de joie, il pleure de tendresse.

Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse[1].
Lui, parmi ces transports, affable[2] et sans orgueil,
A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil[3],
Jurait de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfants de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : « Vive le roi Joas[4] ! »
Mais mon père défend que le Roi se hasarde[5],
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain[6].
Pour les rompre, elle attend les fatales machines[7],
Et ne respire enfin que sang et que ruines[8].

1. L'*allégresse*, c'est la joie qui éclate et se peint sur le visage :

Dans vos yeux doit briller l'allégresse.
(Molière, *Don Garcie*, II, v.)

2. « Il (*Racine*) s'est servi du même mot dans un de ses *Cantiques* (c'est dans le premier, au vers 34) :

Avec toi marche la Douceur,
Que suit avec un air affable
La Patience, etc.

Ces mots *affable* et *affabilité* sont devenus très français, malgré Patru qui les condamnait. » (*Note de* Louis Racine).

3. On a remarqué une ressemblance entre ces vers et un couplet ironique de l'*Iphigénie en Aulide* de Rotrou (II, ii) :

Jamais pour s'élever on ne se mit si bas ;
Vous offriez à l'un, à l'autre ouvriez les bras,
Serriez la main à l'un, jetiez les yeux sur l'autre, etc.

4. « Imprecatique sunt ei, atque dixerunt : Vivat Rex. » (*II Paralipomènes*, XXIII, ii). C'était en Judée la forme de l'acclamation populaire, et la consécration dernière du couronnement.

5. *S'exposer*. « Les pluies ont été et sont encore si excessives, qu'il y aurait eu de la folie à se hasarder. » (Madame de Sévigné.)

6. Voltaire, dans sa *Henriade* (VII, 391-392), a imité ces deux vers si malheureusement qu'il semblerait les avoir voulu parodier :

Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.

7. On ne voit trace de machine de guerre en Judée que 70 ans environ après Athalie, sous le règne d'Ozias, dixième roi de Juda. Ces machines étaient des frondes ou balistes, qui lançaient des pierres, des projectiles en plomb, et parfois des torches enflammées, et des catapultes, sorte d'arcs énormes, qui jetaient toute sorte de traits.

8. *Respirer*, c'est ici : souhaiter avec ardeur : « Je ne respirais que le service

Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche, qui fit tomber tant de superbes tours[1],
Et força le Jourdain de rebrousser son cours[2],
Des dieux des nations tant de fois triomphante[3],
Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente ! »
Ma mère, auprès du Roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
Le Roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et s'il faut aujourd'hui que notre Roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés[4]?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés[5]?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé[6]?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes :
Dieu nous envoie Abner.

du Roi et la grandeur de l'Etat. » (BOSSUET, *Oraison funèbre du prince de Condé.*) — Voir les *Plaideurs* (v. 857).

1. On se souvient que, pour s'emparer de Jéricho, les Hébreux firent sept jours de suite, derrière l'arche, en procession, le tour de la ville; le septième jour, les murailles tombèrent.

2. Ce vers rappelle comment Josué et les Israélites passèrent le Jourdain pour entrer dans la Terre promise. « A la voix du Dieu d'Israël, les fleuves rebroussent leur cours. » (CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, II, v, 5.)

3. Allusion à la déesse des Philistins, l'idole Dagon, moitié femme, moitié poisson, adorée à Azote, Ascalon et Gaza. L'arche, après la défaite des deux fils d'Héli, était tombée entre les mains des Philistins; ils la placèrent dans le temple de Dagon, et deux fois ils trouvèrent l'idole renversée à terre et brisée.

4. La terreur augmente, pour ainsi dire, à chaque vers.

5. Agités, effarés : « Madame Du Châtelet mourut dans le palais de Stanislas après deux jours de maladie; on était si troublé que personne ne songea à faire venir ni curé, ni jésuite, ni sacrements. » (VOLTAIRE, *Comm. Œuv. aut. Henr.*)

6. Enlevé de vive force. Expression de l'art militaire : « Ayant appris que les lignes avaient été forcées. » (HAMILTON, *Gramm.*, v.)

SCÈNE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAËL, DEUX LÉVITES, ETC.

JOAD.

En croirai-je mes yeux[1]
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disait que d'Achab la fille sacrilége
Avait, pour assurer ses projets inhumains[2],
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage.
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendais que, le temple en cendre consumé[3],
De tant de flots de sang non encore assouvie[4],
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois[5]
Terminer la douleur de survivre à mes Rois.

JOAD.

Par quel miracle[6] a-t-on obtenu votre grâce?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré[7],

1. Le style prétendu noble fera de cette expression un abus déplorable.

2. *Assurer* une chose, c'est la rendre sûre; Agrippine disait dans l'exposition de *Britannicus :*

Je m'assure un port dans la tempête.

3. Véritable ablatif absolu.

4. *Non encore* n'est pas agréable à l'oreille.

5. Le jour où l'usurpatrice a manqué d'égards envers Abner, il s'aperçoit qu'il a eu tort de la servir. Abner est un honnête homme ; mais il accepte des transactions ; Joad n'en acceptera jamais. — Quant au mot *retrancher*, on en trouve de nombreux exemples au XVIIe siècle, dans le sens de : ôter entièrement ; c'est ainsi que Molière a écrit dans la *Préface* de *Tartuffe :* « Je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. »

6. Emploi malheureux de ce mot dans un pareil sujet ; c'est là un terme dont Joad ne doit point abuser.

7. Luneau de Boisjermain est étonné qu'Athalie ait choisi Abner pour ambassadeur ; ce choix n'a cependant rien de surprenant : elle sait qu'il est ami de Joad, et elle ne peut croire que son envoyé ose la tromper ; d'ailleurs Dieu a envoyé à la reine *l'esprit d'imprudence et d'erreur.*

Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre[1],
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre[2].
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter :
Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé[3].
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre[4]?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret,
Et tout ce que des mains de cette reine avare[5]
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le[6]. Voulez-vous que d'impurs[7] assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins[8],

1. Il est assez étrange que plusieurs éditions, et notamment celle de M. Geruzez, portent ce vers :

Dit-elle. Un fer vengeur va le réduire en cendre.

2. La lutte est donc nettement posée entre Athalie et Dieu ; c'est pourquoi la reine s'écriera tout à l'heure :

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

3. Voici un nouvel élément introduit dans le drame : la cupidité d'Athalie. C'est là ce qui va donner à Joad l'idée d'attirer la reine dans le temple ; autrement il se disposait à l'aller chercher *jusque dans son palais.*

4. La grammaire voudrait plutôt : qu'on doive suivre ?

5. Sens latin : avide.

6. Remarquez la vivacité que donne à la pensée cette construction : « Et tout l'or... et tout ce que... donnez-le. »

7. Les Juifs considéraient comme impurs tous ceux qui n'étaient pas circoncis.

8. « De quel autel s'agit-il ? De celui des holocaustes ? Cet autel était à peu près au centre de la cour, devant le temple proprement dit (*Exode*, XL, 19), et formait une sorte de coffre, haut de trois coudées, large et long de cinq, de bois d'acacia, monté sur quatre courtes colonnes d'airain, auxquelles se rattachaient les grilles par lesquelles s'écoulait le sang des victimes. L'intérieur, aussi revêtu d'airain, était rempli de terre, et là le feu s'allumait pour consumer l'holocauste. Les quatre coins recourbés se relevaient et se nommaient les cornes de l'autel ; on y liait les victimes (*Psaumes*, CXII, 27). Du côté du midi, une levée de terre servait de montée (*Exode*, XX, 21, etc). C'est de cet autel que parle sans doute Abner ; mais alors on comprend difficilement que sa pensée à l'instant se porte sur les Chérubins. » (M. Athanase Coquerel.) Voir pour les Chérubins la *Préface.* — Ces Chérubins de l'Arche ont fourni au Père Le Moine, dans son livre de la *Dévotion aisée* (II, XIII), une comparaison bien étrange : « Il ne peut y avoir de péril dans les amitiés où il n'entre rien de pesant ni d'obscur... dans les amitiés qui sont aussi pures et aussi spirituelles que celle des Palmes, qui s'aiment sans se toucher ; que celle des Astres, qui n'ont communication que de l'aspect et de la lumière ; que celle des Chérubins de l'Arche, qui étaient conjoints par le Propitiatoire, et ne s'approchaient que du bout des ailes. »

Et portant sur notre arche une main téméraire [1],
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD.

Mais siérait-il [2], Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

ABNER.

Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente [3]
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins [4]?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible [5]?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit presque en naissant à périr condamné;
Mais Dieu le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance [6].
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin,
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux Rois l'homicide implacable [7]?
Du moins, et Josabet, comme moi, l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir [8];
J'ai vu de son courroux tomber la violence [9].

1. C'est l'épithète qu'au début du troisième acte Zacharie lance à Mathan, qui veut pénétrer dans l'intérieur du temple.
2. Du verbe défectif *seoir*, inusité à l'infinitif.
3. Remarquez la concision énergique de cette expression.
4. Abner, acceptant la transaction, essaye de la justifier.
5. Racine avait déjà employé substantivement cet adjectif dans *Bérénice* (IV, v).

Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.

6. L'exemple allégué est ingénieusement choisi.
7. Homicide est à la fois adjectif et substantif :

Des prophètes divins malheureuse homicide.
(III, VII.)

8. Voir vers 650-655. On ne saurait trop remarquer le soin minutieux avec lequel Racine construisait son plan (III, VII); un examen attentif apprend que mille beautés qui ne semblaient que des beautés d'ornement ont leur utilité dans le drame; tout sert, et sans en avoir l'air.— « Il faut : *je l'ai vue*, en parlant d'Athalie; on a condamné tout d'une voix *je l'ai vu.* » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)
9. *Tomber* a ici le sens de se calmer, s'apaiser; en latin *ponere*. On dit de même que le vent tombe, que la mer tombe : « La mer, comme disent les marins, était tombée, et le ciel s'était éclairci. » (CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, part. II.)

(A Josabet.)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence?
Hé quoi? pour un enfant qui vous est étranger
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorge
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore [1]?
Que feriez-vous de plus, si des Rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux?

JOSABET, tout bas à Joad.

Pour le sang de ses Rois vous voyez sa tendresse :
Que ne lui parlez-vous?

JOAD.

Il n'est pas temps, Princesse [2].

ABNER.

Le temps est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez [3].
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez [4],
Mathan près d'Athalie, étincelant de rage [5],
Demande le signal et presse le carnage [6].
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous [7],
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose [8],

1. Dans cette courte prière, Abner fait appel à tous les sentiments qui peuvent se presser dans le cœur de Josabet.

2. Si Joad révélait à Abner son secret, Abner serait odieux en attirant Athalie dans le piège.

3. Joad a répondu tout haut à Josabet ; voilà pourquoi Abner parle ainsi.

4. Vous hésitez. De même, dans *Iphigénie* (IV, 1):

A ce silence
Ne reconnais-tu pas un père qui balance?

5. Cette belle expression est empruntée à Corneille (*Pompée*, IV, 1):

Ses farouches regards étincelaient de rage.

Racine lui-même avait déjà dit dans *Esther* (II, VII):

Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle.

6. Le sens étymologique du mot *carnage* est : temps, époque où l'on mange de la chair. *Carnaval* vient de *carnis levamen;* c'est le temps où l'on enlève l'usage de la chair, le carnaval étant vraiment la nuit qui précède le mercredi des cendres.

7. « Le grand prêtre d'Israël avait seul le droit de pénétrer dans le Saint des Saints, où était déposée l'Arche, et même il n'avait le droit d'y pénétrer qu'une fois l'an, « le jour de la Propitiation, consacrée à *l'expiation des péchés des enfants d'Israël;* ce jour-là, portant des charbons enflammés dans un réchaud et de l'encens dans un vase, il pénétrait auprès de l'Arche, jetait l'encens sur les charbons, et remplissait ainsi le sanctuaire d'une vapeur odoriférante, qui était censée en voiler la gloire ; puis il revenait prendre du sang des deux victimes, un bœuf et un bouc, et le répandait sur le couvercle de l'Arche et les planches du sanctuaire. D'autres cérémonies, des jeûnes, des ablutions complétaient ce rite solennel. » (M. Athanase COQUEREL.)

8. Cette belle expression a été empruntée par Racine à Chapelain lui-même, à sa *Pucelle:*

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
Sans borne il est rempli de sa propre grandeur.

Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer [1].
Donnez-moi seulement le temps de respirer [2].
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures [3].
Mais je vois que mes pleurs [4] et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un faible secours [5] :
Votre austère vertu n'en peut être frappée [6].
Hé bien ! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée ;
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant [7].

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse [8].
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté.
La garde en fut commise à ma fidélité [9].
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière.
Mais puisqu'à votre Reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ;

1. On disait communément au XVIIe siècle *se parer de* pour : se garantir de. Ainsi dans Molière (*Tartuffe*, IV, III) :

> Quoi ? de votre poursuite on ne peut se parer ?

2. De me retourner, comme on dit vulgairement : « Jusqu'à quand différerez-vous de m'épargner et de me donner quelque relâche, afin que je puisse un peu respirer. » (Saci, *Bible*, *Job*, VII, 19.)

3. Voir la note du vers 1565. — *Injures* est pris passivement : les injures qui lui sont faites.

4. Les larmes ne conviennent pas à un soldat. Pourquoi ne nous intéressons-nous que médiocrement aux exploits d'Énée ? pourquoi même au fond nous laissent-ils incrédules ? C'est parce qu'il pleure trop.

5. Il y a cette différence entre *convaincre* et *persuader* que *convaincre* s'adresse plutôt à l'intelligence, et *persuader* à la volonté. On peut *convaincre* une personne de l'excellence d'une action sans l'amener à l'accomplir ; on ne peut l'en *persuader*, sans lui donner le désir de l'exécuter.

6. Touchée ; de même dans *Britannicus* (V, VIII) :

> César, de tant d'objets en même temps frappé, etc.

7. Abner se relève ; mais il est un peu tard. Dans son ensemble, cette scène, qui est un peu longue, est une des moins bonnes, peut-être la moins bonne de la pièce.

8. *Ouvrir*, *embrasser*, deux métaphores qui ne se suivent pas bien. *Embrasser* (encore un mot dont la langue du XIXe siècle fera un étrange abus) a ici le sens d'adopter ; Corneille avait écrit dans *Pertharite* (I, VI) :

> J'embrasse un bon avis, de quelque part qu'il vienne.

9. Voir la note du vers 443.

Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas [1] d'étrangers l'indiscrète fureur.
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur [2].
Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre [3] ?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté [4],
De votre cœur, Abner, je connais l'équité.
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui [5].

1. D'un assemblage, d'une troupe ; mais ce mot est toujours pris en mauvaise part : « Les flibustiers eurent toutes les aventures heureuses et malheureuses que pouvait attendre un ramas d'hommes sans loi, venus de Normandie et d'Angleterre dans le golfe du Mexique. » (VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs.*)

2. Racine, prévoyant que cette ruse de Joad soulèverait des critiques, avait préparé ses réponses : « Equivoque de Joad. 1° Solvite templum hoc. » (*J. C. parlait de sa mort et de sa résurrection dans un langage figuré. Les Juifs l'accusèrent de s'être vanté de pouvoir détruire le temple de Dieu.* — 2° Martyre de saint Laurent, à qui le juge demanda les trésors de l'Église : « A quo quum quærerentur thesauri Ecclesiæ, promisit demonstraturum se. Sequenti die pauperes duxit. Interrogatus ubi essent thesauri quos promiserat, ostendit pauperes, dicens : *Hi sunt thesauri Ecclesiæ*... Laurentius pro singulari suæ interpretationis vivacitate sacram martyrii accepit coronam » (SAINT AMBROISE, *De officiis.*) Dans Prudence, saint Laurent demande du temps pour calculer toute la somme. Saint Augustin même, si ennemi du mensonge, loue ce mot de saint Laurent : « Hæ sunt divitiæ Ecclesiæ. » (*Sermon* CCCIII.) — Dieu dit à Moïse : « Dites à Pharaon : Dimitte populum meum, ut sacrificet mihi in deserto. » Et chap. VIII, Pharaon répond : « Ego dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto. Verumtamen longius ne abeatis. » Dieu a trompé exprès Pharaon. (*Synops.*) Une autre fois Pharaon dit : « Sacrifiez ici. » Moïse répond : « Nos victimes sont vos dieux : Abominationes Ægyptiorum immolabimus Domino. » Donc Dieu voulait faire sortir le peuple tout à fait, et Pharaon ne l'entendait pas ainsi. » — Malgré tous ces arguments, il faut convenir qu'il y a là un manque de franchise qui nous déplait dans l'austère Joad, et nous déconcerte.

3. « Quelques-uns ont prétendu que *faire ombre* signifie *éclipser*, *effacer*, *obscurcir*, et ne pouvait pas se dire pour faire ombrage, qui signifie donner de la jalousie, du soupçon. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*) Si l'Académie avait lu l'édition de 1694 de son propre *Dictionnaire*, elle y aurait trouvé ces mots : « On dit fig. d'un homme qui se défie de tout, que *tout lui fait ombre*. »

4. Ici Joad n'équivoque même plus ; ces mots *et quant à* semblent indiquer nettement à Abner que l'enfant et le trésor ne sont pas une seule et même chose. Il y a là quelque chose qui ressemble à un mensonge.

5. « On peut condamner le caractère et l'action du grand prêtre Joad ; sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très mauvais exemple ; aucun souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudrait d'un tel Pontife ; il est factieux, insolent, enthousiaste, inflexible, sanguinaire, il trompe indignement sa reine, il fait égorger par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune Joas *qu'elle voulait élever comme son propre fils*. J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement, on peut détester la personne du pontife ; mais on admire l'auteur, on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente, on ne pense, on ne sent que d'après lui. Son sujet, d'ailleurs respectable, ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire, si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose avec Racine que Joad est en droit de faire tout ce qu'il fait ; et, ce principe une fois posé, on convient que la pièce est ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus simple et de plus

ABNER.

Ah ! je le prends déjà, Seigneur, sous mon appui [1].
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III.

JOAD, JOSABET, ISMAËL, ZACHARIE, ETC.

JOAD.

Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie [2].
Ismaël, écoutez. (Il lui parle à l'oreille.)

JOSABET.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux [3],
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps :
Suivez de point en point ces ordres importants.
Surtout qu'à son entrée et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.

sublime. » (VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique. Art dramatique.*) — Suard, répondant aux critiques de Condorcet, répond aux critiques de Voltaire : « Vous prétendez que Joad attire Athalie dans un piége pour l'assassiner. C'est elle qui le dit. Mais il est facile de lui répondre qu'elle y est venue d'elle-même pour y chercher un trésor qu'elle convoitait, et aussi pour y reconnaître un enfant qu'elle craignait, et qu'elle aurait certainement fait mettre à mort dès qu'un événement quelconque lui aurait révélé sa naissance. Pourquoi voudriez-vous que Joad lui livrât cet enfant pour qu'il soit égorgé par elle quelque jour ; et ne doit-il pas avoir le courage de le défendre, lorsqu'il l'a élevé, adopté, pour ainsi dire, et que cet enfant est son roi, de sa religion, le seul héritier de la maison de David, et le seul espoir d'Israël ? » Mais Suard a beau dire, si la fin est louable, le moyen est choquant.

1. « On ne dit point prendre *sous son appui*, quoique *appui* signifie *protection ;* ces deux termes doivent s'employer avec des verbes différents. » (*Sentiments de l'Académie sur Athalie.*)

2. Moïse dit à Ismaël : « Devorabis omnes populos, quos Dominus Deus tuus daturus est tibi. » (*Deutéronome*, VII, 16). Il dit un peu plus loin (*id.*, XXXI, 17) : « Abscondam faciem meam ab eo, et erit in devorationem. » Racine a soin de rappeler à chaque scène que la lutte est engagée entre Athalie et Dieu.

3. Au moment de la prise de Troie, Vénus enlève à Énée les nuages qui obscurcissaient sa vue mortelle (*Énéide*, II, 604-606) ; peut-être Racine s'est-il souvenu de ce passage :

... Omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam.

Vous, enfants, préparez un trône pour Joas[1].
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats[2].
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

(A un lévite.)

Vous, dès que cette Reine, ivre[3] d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil[4],
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière[5]
Dans le camp ennemi jette un subit effroi.
Appelez tout le peuple au secours de son Roi;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante[6] merveille[7].
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAD, JOAS, JOSABET, TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, ETC.

JOAD continue.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu[8],
Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu;
Et laissant à mes soins gouverner votre zèle[9],
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,

1. D'après le récit sacré, Joas, pour l'intronisation, fut placé sur une tribune qui se trouvait adossée à l'un des côtés du temple.

2. Voir la note du vers 1427.

3. Égarée par; dans son admirable *Nuit de Mai*, Alfred de Musset dira du pélican qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits, qu'il est

Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

4. On appelle *seuil*, en latin *limen*, « la pièce de bois ou de pierre qui est au bas de l'ouverture d'une porte et qui la traverse. » (LITTRÉ.)

5. Voir la note du vers 6.

6. Voir la note du vers 414.

7. *Merveille* a ici le sens de prodige; de même (I, I):

On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.

8. « Levitæ autem circumdent Regem, habentes singuli arma sua. » (*II Paralipomènes*, XXIII, 7).

9. *A* prend dans cette locution le sens de *par*, comme dans *Iphigénie* (II, I):

Je me laissai conduire à cet aimable guide.

Cette locution s'employait même en prose : « La Grèce n'a point reproché à Agamemnon de s'être laissé gouverner à Nestor. » (BALZAC, *Aristippe*, disc. I.)

Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous [1].
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre [2].

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, Princesse ?

JOSABET.

Ah ! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir [3] ?
Quoi ? ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

SCÈNE V.

ATHALIE, JOAS, caché derrière le rideau ; JOAD, JOSABET, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE, à Joas.

Te voilà, séducteur
De ligues, de complots pernicieux [4] auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé [5].
De ton espoir frivole [6] es-tu désabusé ?

1. Voir la note du vers 1494.

2. « Ligier est souvent applaudi dans le rôle de Joad ; peut être met-il au cinquième acte un peu trop de finesse dans son jeu : sans doute le piége qu'il tend à Athalie est un piége malin ; mais, quand le secret est terrible, le voile qui le cache ne doit pas être si léger. Le sphynx est mystérieux ; il n'est pas finot. » (THÉOPHILE GAUTIER.)

3. Ce sont les derniers mots que prononce Josabet ; ils expriment une tendre inquiétude ; ce personnage, depuis son entrée en scène jusqu'à la fin du drame, est constant avec lui-même.

4. Nuisible, funeste : « Un roi incapable de gouverner est encore plus pernicieux à un État qu'un prince malheureux ou qui fait des fautes. » (DUCLOS, *Œuvres*, t. II, p. 18.)

5. Racine ne perd pas une occasion de nous rappeler que c'est à Dieu même que la reine s'attaque.

6. Voir la note du vers 718

Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrais, sur l'autel où ta main sacrifie,
Te[1]... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois[2].

(Le rideau se tire[3]. On voit Joas sur son trône ; sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche ; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos Rois.
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques[4],
Reine? De ton poignard connais du moins ces marques[5].
Voilà ton Roi, ton fils, le fils d'Ochosias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, à Joad.

Perfide!

1. Bel exemple de réticence ; on l'a rapproché de l'apostrophe irritée de Neptune dans l'*Énéide* (I, 139) :

Quos ego... sed motos præstat componere fluctus.

Racine avait déjà placé une réticence semblable dans la bouche d'Aricie (*Phèdre*, V, III) :

Prenez garde, Seigneur : vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.

2. « C'est là que la catastrophe est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point Athalie sur le théâtre ; le fils des Rois est sauvé, et est reconnu roi : tout ce spectacle transporte les spectateurs. » (VOLTAIRE. *Dictionnaire philosophique. Art dramatique.*) Voltaire disait aussi, dans un *Discours sur la tragédie* (Éd. Beuchot, II, 358) : « La seule pièce où M. Racine ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice et des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique ; mais, si le style ne l'était pas aussi, elle ne serait que puérile. »

3. Dans cette scène, Métastase a placé entre les mains de Gioas le livre de la Loi :

Questo sostiene
Sacro volume.

4. David.

5. Ces cicatrices, on ne les voit pas du tout à la scène. C'est aux Lévites que Giojada les montre dans le drame de Métastase : « Voyez ce sein, qui conserve encore les marques funestes d'un coup cruel. »

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle.
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle ?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe[1] à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre Roi[2].

(Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple[3], et les lévites armés sortent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! ô Reine infortunée[4] !
D'armes et d'ennemis je suis environnée.

JOAD.

Tes yeux cherchent[5] en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper[6].

1. Ce mot, qui est ici synonyme de fourberie, s'employait dans le style noble. On le trouve dans Bossuet (*Hist.*, I, VIII) : « Sa fourbe fut bientôt découverte »; et dans Corneille (*Pompée*, II, II) :

Ce héros voit la fourbe et s'en moque dans l'âme.

2. Toujours la cause de Joad est identifiée avec celle de Dieu.
3. « Le dedans du temple ne peut se voir que sur la hauteur, à distance, dans un assez grand éloignement, et encore par ces mots il n'est permis d'entendre que les deux premiers compartiments, le vestibule et le lieu saint, où brûlaient les lampes du célèbre candélabre dont l'arc de Titus porte l'effigie. » (*Note de* M. Athanase Coquerel.) — On lit dans le *Mercure de France* d'octobre 1770 : « La décoration représentant le temple de Jérusalem était parfaitement bien peinte et de la plus grande ordonnance. La partie intérieure du temple, formée par une arcade assez haute et assez ouverte pour que l'œil ne perdît rien de la noblesse et de l'élévation de l'architecture, était terminée au fond par une colonnade circulaire, au-dessus de laquelle on avait pratiqué une galerie destinée à recevoir une quantité considérable de prêtres et de peuple, dans l'instant où Joas paraît sur son trône, entouré de ses défenseurs victorieux. Il serait difficile de donner une véritable idée de la beauté majestueuse de ce spectacle, rendu encore plus frappant par les chœurs nombreux... » *Athalie* est obligée aujourd'hui de se passer de colonnade circulaire et de vastes galeries.
4. « Audivit autem Athalia vocem populi currentis ; et ingressa ad turbas in templum Domini, vidit Regem stantem super tribunal juxta morem, et cantores et tubas prope eum, omnemque populum terræ lætantem, et canentem tubis ; et scidit vestimenta sua, clamavitque : Conjuratio, conjuratio. » (*IV Rois*, XI, 13, et 14.)
5. Le verbe *chercher* s'emploie souvent sans régime.
6. Métastase a heureusement traduit ce vers :

La vendetta di Dio già ti circonda.

Ce Dieu, que tu bravais, en nos mains t'a livrée[1].
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée[2].

ATHALIE.

Quoi? la peur a glacé mes indignes soldats[3]?
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas[4]!

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, se jetant aux pieds de Joas.

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE.

Lui Joas? lui ton roi? Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle[5].
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle[6].

SCÈNE VI.

ISMAËL, JOAS, JOAD, ATHALIE, ETC.

ISMAËL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis[7].
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.

1. Voilà le véritable sujet du drame.
2. « Et vidi mulierem ebriam de sanguine sanctorum. » (*Apocalypse*, XVII, 6.) Comparer *Esther*, v. 1156-1159.
3. Racine avait écrit déjà dans *Britannicus* (I, iv) :

Les amis de mon père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère ;

4. Abner jouerait ici un piteux personnage, s'il n'était excusé par son ignorance.
5. Ce vers est jeté dans le même moule qu'un vers de l'*Iphigénie* du *petit Leclerc de l'Académie*, comme disait le duc de Nevers :

L'armée à haute voix demande Iphigénie.
(IV, vi.)

6. Jusqu'au dernier moment, le poète laisse planer la terreur sur la scène.
7. « Le dernier châtiment même n'a pas été épargné à l'usurpatrice : elle a vu la merveilleuse facilité avec laquelle s'est achevée la révolution qui la précipitait du trône. Elle se croyait nécessaire au bonheur et à la gloire de ce peuple ; c'est devant elle que se fait le fameux récit :

Seigneur, le temple est libre, etc. »

(V. Sarcey, *Le Temps* du 11 août 1873, *Chronique théâtrale.*)

Comme le vent dans l'air dissipe la fumée[1],
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis[2],
D'Okosias au peuple ont annoncé le fils[3],
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piége tombée[4].
Partout en même temps la trompette a sonné[5].
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite[6].
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite[7];
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite[8],
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie[9],
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.

1. « Sicut deficit fumus, deficiant. » (*Psaumes*, LXVII, 3.) « Tanquam fumus qui a vento diffusus est, » etc. (*Sap.*, I, 15.) On lisait aussi dans un sonnet, sur la retraite du duc de Parme, qui faisait partie de la *Satire Ménippée :*

Ce superbe appareil s'en retourne en fumée.

Enfin on trouvera dans la traduction du *Psaume* I publiée dans les *Mémoires* de Favart (II, 28?)

Que deviendront l'impie et le voluptueux ?
Ils seront dispersés ainsi que la poussière
Qu'un tourbillon impétueux
Enlève du sein de la terre.

2. « *Du haut de nos sacrés parvis.* On fit monter saint Jacques, frère du Seigneur, au haut du temple, pour y déclarer à tout le peuple ses sentiments sur Jésus-Christ. Et aussitôt tous ses ennemis y montèrent en foule pour l'en précipiter. » (*Remarque de J. Racine.*)

3. Remarquez la hardiesse de cette expression. On annonce une chose; annoncer une personne a, d'ordinaire, un tout autre sens.

4. On ne l'appelle même plus la reine, mais la fille d'Achab.

5. Voir la note du vers 6.

6. Gédéon, n'ayant avec lui que trois cents soldats éprouvés, leur fit cacher des torches enflammées dans de grands vases de terre, dont on se servait pour abreuver le bétail. A un seul signal, les vases volent en éclats, les trompettes sonnent, et les soldats poussent des cris; les Madianites prennent la fuite, Israël est vainqueur, et le modeste Gédéon refuse la couronne.

7. « Dans cette belle peinture de la joie publique, le poète n'oublie pas de faire remarquer que *quelques Juifs éperdus* ont pris la fuite. Il a été dit au commencement de la pièce que plusieurs étaient du parti d'Athalie et adoraient Baal. Plus on examine cette pièce, plus on remarque l'ordre dans lequel tout se suit. » (Louis RACINE.)

8. *Conduite* est ici un terme théologique, et signifie : la voie divine, le dessein divin, comme dans cet exemple de Pascal (*Lett.* IV) : « Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints. »

9. « Lætatusque est omnis populus terræ, et civitas conquievit. » (*IV Rois*, 20.)

Baal est en horreur dans la sainte cité.
De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé [1].

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes [2] !
Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper [3] ;
Je vois d'Okosias et le port et le geste [4] ;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe ; Achab seul est détruit [5].
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit [6].
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée,
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin [7] et ton ouvrage ;
Et que pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.

1. « Ingressusque est omnis populus terræ templum Baal, et destruxerunt aras ejus, et imagines contriverunt valide ; Mathan quoque, sacerdotem Baal, occiderunt coram altari. » (*II Rois*, XI, 18.)

2. Ce cri est celui de Julien : « Christe, vicisti ! » En 1674, Pradon avait fait dire à la reine Amestris, par un mouvement analogue, dans sa tragédie de *Pirame et Thisbée* (V, ii) :

Tu triomphes, Belus, et les dieux m'ont trahie ;
Tu m'arraches le sceptre, et me laisses la vie.
Achève, fils ingrat, et, devenant mon Roy,
Viens me ravir le jour que tu receus de moy.

3. Athalie a bien bonne mémoire ; et puis, avait-elle donné des ordres bien précis sur l'endroit où l'on devait frapper chacun de ses petits-fils ? Ce vers est malheureux.

4. Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.
(VIRGILE, *Énéide*, III, 490.)

5. Racine avait déjà dit dans *Mithridate* (III, i) :

Montrer aux nations Mithridate détruit...

Mais ici le sens est différent : il faut, par Achab, entendre la race d'Achab.

6. Racine essaie de justifier Joad. — « La voilà prise comme dans une souricière. Ah ! comme alors elle recouvre, pour voir toutes ses fautes et les juger, sa netteté d'esprit première. Y a-t-il un souverain tombé qui, repassant toutes les étapes de sa chute définitive, n'ait pu réciter les admirables vers d'Athalie, s'en prenant à un dieu ennemi :

C'est toi qui me flattant d'une vengeance aisée, etc.

M. SARCEY, *Chronique théâtrale* du *Temps*, 11 août 1873.) — Dans l'*Hippolyte* (I, iii) de Bidar (1675), Phèdre s'écriait, par un mouvement semblable :

Impitoyable Amour, te voilà satisfait.

En 1824, Soumet fera dire ironiquement à sa Cléopâtre (II, 6) :

Impitoyables Dieux, de ma honte témoins,
De votre amour pour moi je n'attendais pas moins.

7. Latinisme : *tua cura*.

Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je, souhaiter ? je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel[1].

(Athalie sort, les lévites la suivent.)

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée[2].
Allez, sacrés vengeurs[3] de vos princes meurtris[4]
De leur sang par sa mort faire cesser les cris[5].
Si quelque audacieux embrasse sa querelle[6],
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle[7].

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, ETC.

JOAS.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,

1. Métastase, au lieu de prêter à Athalie ces énergiques imprécations, a donné à la vieille reine une sorte de délire (IIe partie) : « Je tremble, je sens tout mon sein inondé d'une sueur froide. Fuyons... Ah ! où est la route ? Qui me l'indiquera ? O Dieu ! Que de soldats ! Où suis-je ? Ah ! l'air autour de moi reluit et étincelle ! La terre remue et vacille ! Quelle nuit profonde et horrible m'entoure ! Quels fantômes funestes ! O terreurs ! Je sens dans mon sein une peur cruelle. » Métastase se souvenait de la sortie de Mathan, à l'acte III d'*Athalie*.

2. « Præcepit autem Joiada centurionibus qui erant super exercitum, et ait eis : Educite eam extra septa templi ; et quicumque eam secutus fuerit, feriatur gladio. Dixerat enim sacerdos : Non occidatur in templo Domini. » (*IV Rois*, XI, 15.)

3. Voir la note du vers 1427.

4. « *Meurtrir* pour *tuer* a vieilli. » (*Sentiments de l'Académie.*) On lisait dans le *Triomphe de la Ligue*, de Nérée (V, II) :

Puis des frères meurtris les beaux chefs il fait pendre
Par la main du bourreau.....

et dans l'*Antigone* de Garnier (V) :

J'ai meurtri mon enfant, que je tiens en mes bras

Quinault avait dit encore dans *Astrate* (IV, XI) :

Votre père, par elle, et vos frères meurtris...

5. Comme aucun détail n'est inutile dans la pièce, ces vers sont la conséquence logique des sentiments exprimés dans les vers 89-92.

6. Voir la note du vers 1119.

7. M. Patin croit que Racine a emprunté cette expression à Sénèque qui a écrit (*Troad.*, 283) : « Gladii libido. »

Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie[1].

JOAD, aux lévites.

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son Roi.
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi[2].
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance[3],
Et, saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du Roi reprenez votre place.
Hé bien? de cette impie a-t-on puni l'audace?

SCÈNE VIII.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, ETC.

UN LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs[4].
Jérusalem, longtemps en proie[5] à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée[6].

1. Métastase a développé ce vers dans son *Gioas* (IIe partie) : « Si je dois vivre infidèle à ta loi, tue-moi sur l'heure, grand Roi des Rois : plutôt que t'offenser, j'aimerais mieux mourir. »

2. Sa foi, c'est-à-dire ici : son serment de fidélité.

3. « Pepigit ergo Joiada fœdus inter Dominum et inter Regem, et inter populum, ut esset populus Domini. » (*IV Rois*, XI, 17.)

4. *Expier*, c'est réparer un crime par le châtiment; c'est ainsi que Sabine, dit dans l'*Horace* de Corneille (V, III) :

De mon sang malheureux expiez tout son crime.

Primitivement, chez les Hébreux, le genre de supplice en usage était la décapitation; plus tard, on frappe du glaive, et, à cette époque, l'exécuteur de la sentence a le droit de l'exécuter comme il lui plaît. Dans la suite le sacrilège, l'adultère et le blasphème seront généralement punis par la lapidation; ce seront les témoins qui jetteront les premières pierres.

5. Il y a là une rencontre de voyelles fort peu harmonieuse. Voir les vers 1812 et 1813.

6. Ce tableau a peut-être été inspiré à Racine par une scène de l'*Enéide* (VII, 265-267), où Virgile nous peint la joie des paysans délivrés par Hercule de l'oppression du terrible Cacus :

Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum, villosaque setis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes;

et par un passage de Stace (*la Thébaïde*, I, 616) :

Juvat ire, et visere juxta
Liventes in morte oculos

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits[1],
Apprenez, Roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les Rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père[2]

1. Le grand prêtre tient à signaler qu'il ne vient pas d'accomplir une vengeance, mais un acte de justice.

2. Ἐς τέλος γὰρ οἱ μὲν ἐσθλοὶ τυγχάνουσιν ἀξίων,
Οἱ κακοὶ δ', ὥσπερ πεφύκασ', οὔποτ' εὖ πράξειαν ἄν.
(EURIPIDE, *Ion*, v. 1621-1622.)

Voltaire a terminé sa tragédie de *Sémiramis* par ces vers, évidemment imités de Racine :

Par ce terrible exemple, apprenez tous du moins
Que les crimes secrets ont les Dieux pour témoins;
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.
Rois, tremblez sur le trône, et craignez la justice.

Enfin, François de Paule dira au Dauphin, en terminant le *Louis XI* de Casimir Delavigne :

Considérez sa fin, méditez ses avis;
Et n'oubliez jamais sous votre diadème
Qu'on est roi pour son peuple et non pas pour soi même.

Voir *Alexandre*, note du vers 1548.

FIN D'ATHALIE.

TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 11 05 16 015 9